

Max Malcolm.

AUTOUR

DE LA MEUSE ET DE L'ESCAUT

2e SÉRIE GRAND IN-8°

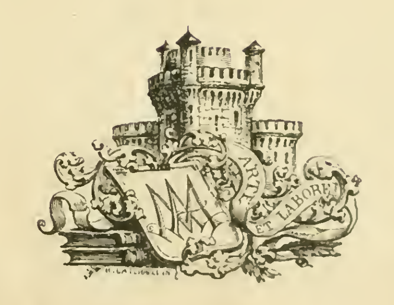


Notre-Dame d'Anvers.

LUCIEN VIGNERON

AUTOUR DE LA MEUSE

ET DE L'ESCAUT



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVI

A

MONSIEUR J. ROSIER

DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

HOMMAGE TRÈS AFFECTUEUX

Paris, janvier 1896.

I

BRUXELLES

La grande théorie du voyage. — Gare du Nord. — Où le voyageur doit se placer dans le train. — Le trajet vers la Belgique. — La grande théorie des hôtels appuyée sur une pratique cuisante. — Le prix d'une chambre et d'un verre de bière faible. — Premier aspect de la capitale brabançonne. — L'imitation française. — Au *Longchamp fleuri*. — Elle! — Quel froid! — Amour de la musique. — Les box des trams. — Vélocipédie. — Aux *Trois Suisses*. — Les théâtres un peu malmenés. — La vie publique à l'estaminet. — Les restaurants.

Charles B... et moi nous partons ensemble, une fois de plus. C'est encore avec Charles que je m'arrange le mieux en voyage. Nous nous connaissons l'un l'autre dans le fin fond, et une boutade de l'un ou de l'autre ne tire pas à conséquence; on peut se fâcher entre amis en voyage, mais nous ne pouvons pas nous fâcher. Et puis finalement c'est toujours moi qui conduis, dispose, arrange, ordonne. L'habitude du commandement!

Donc, gare du Nord! Cette fois, c'est pour la Belgique.

Quand je m'embarque gare du Nord, j'ai toujours deux petits frissons.

Le premier vient de cette idée-ci :

Si on me prenait pour un simple notaire ou un vul-

gaire banquier. Après tout, j'en ai un peu l'apparence : figure glabre, air sérieux et calculateur.

Second frisson, à la pensée que la compagnie du Nord se moque, m'a-t-on dit, des voyageurs comme d'une guigne. Mais ça n'est pas vrai; je n'en ai jamais eu la preuve. « Tout pour le transit, ajoutait-on; que les infortunés touristes s'arrangent comme ils peuvent! » Non, ça n'est pas vrai. Je sais bien que j'ai vu autrefois, sur la ligne du Nord, d'affreuses boîtes à banquettes de drap vert et à lucarnes microscopiques, décorées du nom de wagons de deuxième classe. Ce n'était rien moins que confortable. Mais d'abord elles n'existent plus, et puis pourquoi prenez-vous des secondes ?

Vous avez naturellement peur des accidents.

Prenez des premières, ou ne voyagez pas.

Et puis le grand principe : Prenez le wagon du milieu, le compartiment du milieu et la place du milieu, et mettez vos jambes sous les banquettes, le plus que vous pouvez. Dans une collision entre deux trains, généralement les voitures de tête et de queue sont les plus exposées; quand les wagons se heurtent, les compartiments extrêmes sont les plus exposés; quand les vitres éclatent, ceux qui sont à côté sont blessés, et ceux qui ont les jambes pendantes les ont brisées quand les banquettes se rapprochent.

Voilà!

A moins que les trains ne se *télescopent* entièrement,... auquel cas...

Alors rappelez-vous encore qu'il n'y a aucune complication chirurgicale ou médicale qui ne se voie dans les accidents de chemins de fer.

Vous êtes prévenus. Oserez-vous voyager encore? Je vous le dis, moi j'ai toujours le frisson, et je pense à l'interpellation des anciens : *Sta, viator!* « Arrête-toi, voyageur! » Les anciens ajoutaient : *Heroem calcas :* « Tu foules aux pieds un héros. » Le héros, c'est vous, si vous osez voyager, car vous serez peut-être écrasé, mon ami.

Un troisième frisson vient s'ajouter aux deux autres, quand il fait froid. Quand il fait froid, on le sent bien à la gare du Nord.

Néanmoins nous voilà installés.

Une valise dans un coin, une autre dans l'autre, un pardessus ici, des cannes et des parapluies là, cinq ou six journaux un peu partout. Le compartiment a l'air d'être occupé par dix personnes. Chose curieuse! les voyageurs un peu naïfs s'y laissent presque toujours prendre. Alors on les voit courir éperdument le long du train, pliant sous le faix, jusqu'au dernier moment, où le conducteur leur dit :

« Tenez, montez donc là, il n'y a que deux personnes.

— Mais il y en a huit.

— Allons donc! »

Dans le monde, on ne trouve que deux catégories de gens : ceux qui mangent les autres, et ceux qui sont mangés. Ceux qui arrivent en retard, pour prendre le train, appartiennent à la seconde catégorie.

Nous filons à une bonne allure, et vraiment les ressorts des premières du Nord sont très doux; je l'ai toujours dit.

Creil, Compiègne, Tergnier, Saint-Quentin, Aulnoy, Maubeuge, tout cela apparaît et disparaît vertigineusement. A Maubeuge, les voyageurs qui vont à Liège, à Cologne, à Berlin et à Pétersbourg, bifurquent.

J'en ai vu un, au guichet, qui prenait devant moi un billet pour Varsovie. Il avait l'air si polonais, si slave, avec ses yeux bleus et clairs, sa moustache blonde! Pour nous, le voyage n'est qu'un jeu, parce que nous l'avons déjà fait et qu'il ne dure que six heures, à peu près. Parti à onze heures du soir, on est à Bruxelles à cinq heures et quart.

La visite de la douane a lieu à Quévy. Ici nous sommes dans les États de Sa gracieuse Majesté Léopold II. Qu'est-ce que ces douaniers pourront bien trouver de soumis aux droits dans nos petites affaires? Rien du tout. Et rien d'aussi débonnaire qu'un douanier belge ou suisse.

Après cette formalité, les voyageurs s'empilent dans une très lamentable salle d'attente, et le mieux est encore d'aller avaler un bouillon au buffet voisin. Le bouillon est passable.

Tout de même, me disais-je en remontant en wagon, si j'étais notaire et que je fusse parti du pays des mangeurs de grenouilles avec quelques-uns de ces batraciens, pour soutenir mes misérables forces! Ce n'est pas plus difficile que cela!

Mais je ne suis pas notaire, et je n'aime pas les grenouilles. Taratata, sur les plaques tournantes; c'est Mons, après toute une série d'usines et de hauts fourneaux bordant la voie.

Puis Bruxelles, gare du Midi.

Beaucoup de gens descendent ici. Nous, nous continuons jusqu'à la gare du Nord, en contournant la ville, par les quartiers de Careghem, Kœkelberg et Laeken.

Pourquoi? le voici : Bruxelles est divisé en deux parties bien distinctes : la ville haute et la ville basse.

La gare du Midi donne accès dans la ville haute; celle du Nord dans la ville basse.

Dans la ville haute, près du Parc et des quartiers aristocratiques, on ne trouve guère que des hôtels du premier ordre et fort chers, tels que l'*hôtel de Bellevue*, l'*hôtel de Flandre*, l'*hôtel Mengelle*: dans la ville basse sont des hôtels plus modestes, quoique déjà fort convenables.

Nous voulions loger dans la ville basse.

O vous, infortunés voyageurs, qui tombez entre les mains de messieurs les aubergistes bruxellois, prenez garde! Ne cherchez pas à poser pour le genre large, généreux, confiant, débonnaire. Vous seriez pris. On guette votre bourse, on veut exprimer de vous tout ce qu'on pourra. Écoutez :

Vous arrivez avant six heures du matin, à six heures moins cinq minutes, et vous demandez une chambre. On vous la donne. C'est bien. Pour une raison ou pour une autre, vous voulez partir à dix heures du matin, je suppose. C'est bien. Vous passez à la caisse, et vous demandez votre note : on compte deux jours!

Chambre à deux lits pour deux personnes.

Chambre.	7 fr.
Service	2 »
Bougies	1 50
Deux petits déjeuners	4 »
Chambre à deux lits.	7 »
Service	2 »
Bougies	1 50
Deux déjeuners-fourchette.	8 »
Deux bouteilles de bière de Diekirch. . . .	3 »
Total. . . .	36 fr.

Trente-six francs pour quatre heures! Souvenez-vous-en! souvenez-vous-en!... et en arrivant à l'hôtel prenez votre air le plus rogue, et faites vos prix.

Oignez vilain,
Il vous poindra.
Poignez vilain,
Il vous oindra.

Que si vous êtes pris, comme je l'ai été, et réclamez à propos de tout et à propos de bière en particulier :

« Mais un franc cinquante pour une bouteille de bière?

— Oui, Monsieur.

— C'est un peu cher, et ce n'est même pas de la bière de Munich.

— Non, Monsieur.

— Comment! dans une brasserie le demi coûte trente centimes, et vous avez à peine trois quarts dans une bouteille...

— Oui, Monsieur. Mais nous ne sommes pas à la brasserie.

— On le voit. Vous faites payer triple et quadruple.

— Oui, Monsieur.

— Imbécile, va! (Ceci entre les dents.) Oh! quelle engeance! »

Allez boire de la bière à la brasserie, allez! lecteur.

Quel est l'aspect de Bruxelles?

Eh bien! c'est celle d'une capitale, d'une vraie capitale. On a dit que Bruxelles était un petit Paris. Peut-être bien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a grand air; elle possède une rivière qu'on ne voit guère et qui s'appelle la Senne; — la consonnance du nom est au moins curieuse.

— sa population est de 450 000 âmes, en comprenant les neuf faubourgs.

Ces neuf faubourgs sont Shœrbeck, Saint-Josse-ten-Noode, Etterbeek, Ixelles, Saint-Gilles, Cureghem, Anderlecht, Kœkelberg, Molenbeek-Saint-Jean, Laeken.

Voilà des noms qui ne sont guère français, mais n'oublions pas que nous ne sommes plus en France. La Belgique serait française qu'on l'appellerait la Flandre. Voyez les plaques indicatrices des rues, elles portent toutes le nom flamand à côté du nom français. Est-ce la rue Grétry, par exemple? Cela suffirait bien pour se faire comprendre; n'importe, on mettra: *Grétry Straat*. Et maintenant cela coûte un peu plus cher à la ville, mais les Flamands sont contents. Or les Flamands sont nombreux.

Néanmoins, à première vue, on sent l'imitation française à outrance, le désir de faire comme à Paris; c'est indubitable.

Ainsi, on a voulu des boulevards, de grands boulevards.

Ainsi, on a voulu un bois de Boulogne et une avenue du Bois.

Ainsi, on a voulu des théâtres, beaucoup de théâtres, et surtout un grand, quelque chose comme l'Opéra; des concerts, des cafés chantants.

Ainsi, on a établi de nombreuses lignes d'omnibus et de tramways. N'en disons pas de mal, de ces derniers; ils sont si utiles et si commodes!

On trouverait d'autres points de ressemblance.

Ainsi, on a voulu des exhibitions comme à Paris.

La dernière fois que j'ai été à Bruxelles, c'était en mai 1895, toujours accompagné de l'inséparable Charles; j'arrive place de l'Hôtel-de-Ville, et je me trouve en face

d'une station de voitures toutes fleuries : la caisse, les roues, les brancards, les cochers, les chevaux, tout.

Charles va aux informations :

« Monsieur, c'est *Longchamp fleuri*, savez-vous!

— Ah!

— Montez-vous?

— Ma foi, non! dis-je à Charles. Allons donc plutôt par les rues; nous verrons mieux la foule, et on pourra s'arrêter à loisir. Du reste, tu vas voir qu'il y a une bataille de fleurs; le bonhomme va nous demander un louis pour sa voiture, et il faudra acheter des fleurs pour deux louis. Tiens! prenons par là, du côté du palais de justice, ça va au bois de la Cambre. La foule et les voitures y vont.

— Allons, » dit Charles.

Il était une heure et demie environ. De gros nuages gris couraient dans le ciel; la pluie ne tombait pas cependant; il faisait un froid glacial et un vent très piquant, très désagréable.

Ah! mes enfants, quelle fête! Mais tout Bruxelles était sorti, malgré cette température peu printanière; tout le monde chômait, c'était sûr : les employés, les ouvriers, les petites couturières.

Les tramways ou trams, comme on dit ici, ceux de Shœrbeck au Bois, tout ouverts, « aux quatre vents du ciel, » passaient complets, et les voitures se suivaient à la queue leu leu.

La plupart sont lourdement fleuries et ressemblent à des carrosses du temps de Louis XIV. Il y a du jaune, du blanc, du lilas, jusqu'à des plantes grasses qu'on a installées dans les capotes des landaus et qui mourront de froid, c'est sûr! on verra ce soir. O Paris, où es-tu? Si

on voyait cela, avenue du Bois-de-Boulogne, quels éclats de rire, Messeigneurs! Ici, personne ne bronche; tous regardent béatement, tranquillement, uniformément. Pas un cri, pas une bousculade. Alors qu'est-ce que ces beaux gardiens de la paix, qui ressemblent à des officiers, ont à faire? Et ces grenadiers à cheval, en bonnet à poil majestueux et colossal?

Pourtant voici quelque chose de remarquable :

Une charrette où l'on frit des pommes de terre, sur les places des faubourgs, s'est insinuée dans le cortège, et aussi une charrette à chien, avec roue à l'arrière. Voilà qui est local tout à fait.

Attention! voici les cyclistes, qui ont fait des leurs cette année. *La Pédale* d'Ixelles, fanfare en tête : pistons, trombones, trompettes de cavalerie et caisse roulante, conduit triomphalement la bande.

Quatre vélos, montés par deux dames et deux messieurs, supportent une tour Eiffel en myosotis, boutons d'or et fleurs des champs. Ce n'est pas beau du tout, mais cela exciterait l'enthousiasme si un Belge pouvait s'enthousiasmer.

Suit une autre machine sur laquelle on voit une lyre en fleurs.

Suit une autre, avec de grandes ailes de papillon, en soie blanche fleurie.

Suit enfin une enfant de trois ans, montée sur une bicyclette naine, de cinquante centimètres de haut.

Un bon point à cette petite, qui vous regarde avec des yeux si naïfs! Et un autre à une voiture ornée de *victoria regia* et de feuilles de lotus. Dans la voiture, une dame, en crépon vert pâle, tient un parasol en forme de nénuphar.

Parasol ou parapluie, de soleil point, hélas!

Un remous dans la foule.

Quoi donc? Qui?

Oh! mes amis, c'est Elle!

C'est elle, dans son landau orné d'iris bleus, d'une note discrète, d'une rare élégance. C'est elle, avec son chapeau garni de deux branches de lilas, d'où s'échappent ses cheveux en broussailles dorées; avec sa robe d'un vert foncé.

C'est elle! Gismonda! Théodora! Camélia! Sarah!

Et moi qui croyais qu'elle avait cinquante ans!

Et moi qui la croyais en Amérique ou en Australie!

Mais je ne suis qu'un pauvre homme, et j'en ai la conviction.

J'ai su depuis qu'on l'avait interviewée pour avoir son impression sur le « Longchamp fleuri ».

Elle a répondu :

« J'adore votre bois de la Cambre. Le bois de Boulogne, dont je suis une fervente et auquel j'ai voué une affection qui ne se reprend plus, m'offre d'autres jouissances. Ce que j'éprouve ici, c'est le charme de l'intimité. Oui, malgré cette foule énorme, aujourd'hui, j'ai gardé l'impression de quelque chose de paisible et de calme. A Paris, nos Longchamps fleuris sont batailleurs; ici, ils sont *contemplatifs et doux*. J'ai savouré cela. Mais quel temps! Votre charmante reine a dû grelotter dans sa voiture ouverte...

« On a été bien gracieux pour moi en m'offrant une bannière, et le public qui m'a acclamée le long du chemin...! Bruxelles me gâte. Votre bois de la Cambre, avec ses ravins, ses déclivités, ses plans inclinés, me ravit toujours. Dimanche, j'ai été frappée par le nombre

d'enfants emportant des gerbes de fleurs des champs. En retournant ma lorgnette, je me suis offert ainsi le spectacle d'un pays de fées. »

Et maintenant, historien, prenez votre burin et gravez dans le marbre et le bronze les inoubliables paroles de l'incomparable diva!

Le journal qui raconte gravement cet interview dit :

« Il n'y avait pas que la reine des Belges qui assistât à cette jolie fête du printemps, la reine de la scène y est venue aussi. »

Moi, j'aurais dit :

« La reine de la scène est venue, la reine des Belges aussi. »

Pourquoi pas, pendant qu'on y est?

En effet, à deux heures précises, la reine, accompagnée de la princesse Clémentine, tourne le coin de l'avenue de la Toison-d'Or et de l'avenue Louise. Cette fois elle n'est pas dans son habituelle et familière voiture-poneys, connue de tout Bruxelles, mais en calèche de gala, attelée à la Daumont. Dans une autre calèche suivent les dames d'honneur.

Un peu avant trois heures, la comtesse de Flandre et la princesse Henriette rejoignent la reine dans le Bois, près de la tribune du jury. On remet aux nobles dames des bouquets de roses et d'orchidées, et le bourgmestre de Bruxelles, qui s'est mis un peu en retard, offre à Sa Majesté une bannière en soie blanche.

Sonnez, clairons! battez, tambours! La musique du 1er guides à cheval est à gauche, celle du 9e d'infanterie est à droite, et toutes deux exécutent alternativement leurs meilleurs morceaux.

Dommage qu'il fasse si froid. Brrr!

« Chienne de ville...! on grelotte! disait l'officier Rincon dans *Patrie*.

« — Hé! là-bas, vous autres, du bois! ajoutait Miguel.

« — Et dire que nous sommes là, à geler, pour ces maudits Flamands! » concluait Navarra.

Comme on voit bien que Victorien Sardou a senti la même bise que nous! C'est nature.

C'est comme lorsqu'il fait parler le carillonneur de la ville, Jonas, sur le compte du clairon Cortadilla, lequel est muet, parce qu'il a perdu la langue à la bataille de Saint-Quentin :

« Ah! c'est un bien malheureux accident! Ah! mon Dieu! quel funeste accident!... A défaut de langue, il se sert de son clairon! Il a des sonneries à lui pour toutes les circonstances de la vie : une pour qu'on se mette à table, une pour demander du potage, une autre pour redemander du vin, et je la connais celle-là!... Enfin, Monseigneur, ce n'est plus une vie! Il rentre à une heure du matin. (Imitant le clairon, impérieusement.) Taratata! C'est-à-dire : « Ouvrez! » Bon! je me lève, et j'ouvre. Il se couche, je m'endors. (Même jeu, tristement.) Taratatata! Il est malade. On se relève, on le soigne..., on se recouche. (Même jeu, gaiement.) Taratatata! Il va mieux,... il veut sortir. Je n'en dors plus, etc. etc.[1]. »

Ici, Sardou était plein de cette idée que les Bruxellois aiment la musique et jouent du clairon à tout propos. Et quand je dis les Bruxellois, autant dire les Belges. Camille Lemonnier nous assure qu'il n'est si mince commune qui n'ait une société de chœurs ou de fanfares, et que chaque

[1] *Patrie*.

industrie est représentée par un groupe de chanteurs ou d'instrumentistes, lequel, suffisamment exercé, risque à un moment donné la dépense d'un déplacement et va participer aux festivals voisins [1]. En avant la musique, et les drapeaux, et les bannières, chargés de médailles et de prix gagnés dans les concours !

Ces silencieux aiment le tapage.

Pour revenir, nous allâmes prendre le tram du Bois à Shœrbeck.

« Je t'assure, disais-je à Charles, que nous n'aurons pas de place; tu sais bien qu'à Paris, les jours de fête, on n'en trouve pas dans les omnibus; l'attente dans les bureaux est mortelle.

— Mais nous ne sommes pas à Paris. Viens donc, tu verras. »

Pour une fois, je me laissais conduire. Une fois n'est pas coutume.

Charles était tout fier de guider le *grand voyageur*, comme il m'appelle ironiquement, parce que j'ai été en Chine et ailleurs. Nous arrivons dans une vaste gare, où la foule s'entassait.

« Tiens! regarde, » fait mon ami.

Je regarde, et je vois, au fond d'une grande salle, des box pouvant contenir une cinquantaine de personnes. De temps en temps, la porte d'un box s'ouvrait, et on s'engouffrait là dedans, je dirai un peu brutalement. Mais passons. Quand les femmes avaient fait entendre quelques légers cris, quand ceux qui avaient des cors aux pieds s'étaient mordu les lèvres, le silence s'établissait, — le délicieux silence des foules du Nord, — et l'on se trouvait les

[1] *La Belgique.*

uns contre les autres, à peu près dans l'état où des harengs se trouvent dans une tonne, chez l'épicier. Naturellement nous nous étions précipités, tous les deux, dans un box, aussitôt que nous l'avions pu, jouant des coudes çà et là. Très curieux ! Au bout de cinq minutes, pas plus, le box s'ouvre par une autre extrémité, et nous débouchons sur un quai, où le contenu de la boîte monte à l'assaut d'un tramway, qu'il remplit tout entier. Ce n'est pas plus difficile que cela, et je félicite les Belges de cette innovation; ils le méritent.

La voiture ne met pas longtemps à dételer non plus, et nous revenons par l'avenue Louise, assourdis par les sifflets des conducteurs, — toujours la musique, — fendant des flots de peuple, de voitures et de bicyclettes.

Connaissez-vous, lecteurs, le plaisir de pédaler? Moi, je m'y suis livré, autant qu'un débutant peut se vanter de cela. J'ai goûté la volupté d'une course vertigineuse, dans un vélodrome, tout au moins, et le temps n'est pas éloigné où mon professeur, Auguste, du *Club-House,* me conseillait en ces termes :

« Allons, Monsieur, le corps droit, sans mouvements; presque pas de pression sur le guidon, et regardez bien à trois ou quatre mètres devant vous, là où vous allez. C'est cela! Penchez un peu à gauche, en tournant. Ça va bien! »

A Bruxelles, la pédale est victorieuse, comme partout; mais le temps n'est pas loin non plus où on voyait les cyclistes d'assez mauvais œil et où on semait sur leur passage des clous! oui, des clous! pour crever les *pneus.* Aujourd'hui encore, paraît-il, les dames ne peuvent guère sortir qu'en jupe courte; le pantalon à la zouave semble

presque prohibé. C'est qu'il ne faut pas rire avec les Flamands, car les persécuteurs sont des Flamands, allez! Dans tous les cas, nous n'imitons pas Paris ici.

N'empêche, j'ai à Bruxelles serré la main à Charles Delbeck, arrivé deuxième dans la course Paris-Bruxelles, et premier dans la course Bruxelles-Spa. C'est même de lui que je tiens les détails susdits.

Une imitation de Paris, c'est le concours hippique. J'ai été voir ça, là-bas, au palais du Cinquantenaire. Dans cette vaste piste, couraient deux à deux de jeunes officiers très corrects, devant un public très restreint, dont la reine faisait partie. Rien, absolument rien d'intéressant que la reine.

Après avoir avalé des flots de poussière soulevés par la bise aiguë, on est tout heureux d'aller avaler autre chose à la brasserie des Trois-Suisses, près de la Monnaie. On sert là cette fameuse bière de Munich du *Lowenbrau*, qui est sans égale.

Conversation entendue à côté de la table que nous occupions :

« Avez-vous vu Sarah, hier, dans la *Dame aux Camélias*?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous en dites?

— Heu! heu! jolis gestes, mais toujours les mêmes intonations et les mêmes langueurs. Un peu rasante, savez-vous?

— Vrai?

— Vrai! Il paraît qu'elle dit derrière son éventail, quand on l'applaudit, en trépignant, à l'orchestre : « Quels idiots! »

— C'est parfait.

— Est-ce vrai aussi qu'au seuil de sa loge veille un nègre fidèle, vêtu d'un costume syrien tout rouge?

— Ma foi! je n'y ai pas été.

— Et à l'Alcazar?

— Voir *Niniche?*

— Oui.

— Oh! çà, mon cher. Je ne me compromets pas dans les bouibouis. Fi! savez-vous que la diplomatie, sous la forme d'un ambassadeur polonais, y est fort irrespectueusement traitée, selon les lois de l'opérette?

— Ah! j'oubliais que vous êtes diplomate.

— Et puis il y a à l'Alcazar un plafond qui s'ouvre, pour donner de l'air à la salle.

— Oh! là! là! Mais il faut alors ouvrir son parapluie.

— Tout juste, et mettre un pardessus et un cache-nez. »

Hum! à Bruxelles on est très indépendant d'idées, et tout le monde ne raffole pas des planches et des cabotins.

Mais ils n'ont pas fini, les voisins; ils attaquent la question des cafés-concerts :

« Et la Scala?

— Peuh! Vous voulez parler de Milly Mériel, dans son répertoire?

— Que sais-je?

— C'est bête.

— Ah! N'y a-t-il pas un Rogers quelconque qui marche sur un fil, dans une boule métallique?

— Ah! oui. Figurez-vous, mon bon, qu'il tire pendant le trajet un feu d'artifice. Les fusées tombent sur les spectateurs et les incendient!

— Et les clowns du théâtre *Empire* de Londres?

— Ça, c'est bien. Ils jouent de toutes sortes d'instruments : de la casserole, de l'arrosoir et de la pompe. Très fin de siècle, mais très anglais. Vous le savez, les Anglais adorent les clowns; il leur en faut partout; on en met partout. Mais je ne suis pas Anglais, ni vous non plus, du reste. »

J'ai toujours soupçonné un de mes voisins d'être un « pince sans rire ».

Les Belges vivent bien plus que nous dans les cafés, brasseries, restaurants et estaminets. Ceux-ci sont à bon marché, et on y vient passer des heures, non pas seulement pour flâner, mais pour traiter des affaires sérieuses. Ce sont des lieux de rendez-vous très honnêtes. Au lieu de courir à Saint-Gilles ou à Careghem, on dit à un ami belge :

« Vous vous trouverez aux Trois-Suisses, tel jour, à telle heure. »

Il arrive, avec sa femme et ses enfants. Grandes embrassades, conversation, quatre ou cinq bocks. Coût : soixante-quinze centimes.

Et puis on fume beaucoup à Bruxelles, comme dans toute la Belgique. Je ne dis pas que les cigares soient exquis et valent les nôtres, mais on fume, et quand on fume, on boit, de la bière surtout. La bière de Munich est meilleure ici qu'à Paris. Pourquoi? Je n'en sais rien, j'ai oublié de le demander. Ils ont du reste des bières du cru; celle du bock de Kœkelberg est bien connue, très appréciée, quoique un peu capiteuse. Or, pour boire de la bière, il faut aller à la brasserie.

Incontestablement c'est une habitude locale, celle-ci,

comme le goût du faste, des *ommegancks,* c'est-à-dire des cavalcades historiques, des kermesses, de la musique et des processions.

Non, non, il n'y a rien ici de français; le genre est plutôt allemand. Nous avons vu en Allemagne [1] les lieux de dégustation envahis par toutes les classes de la société: le juge, le médecin, l'avocat, le fonctionnaire, le prêtre même ou le pasteur; ces lettrés à côté du petit commerçant, de l'ouvrier, de l'employé, du paysan. On se moque pas mal du local, pourvu qu'on puisse y trouver une table et un banc de bois ou une chaise rudimentaire, à fond plein, grossièrement sculptée, un lourd poêle qui chauffe bien, ronfle agréablement et répand dans tous les membres une délicieuse torpeur. Ici, le cigare sera souvent banni pour faire place à la pipe, à la vieille amie connue, qu'on bourre méthodiquement de tabac d'Obourg ou de la Semois; le tabac est pour rien : deux francs ou deux francs cinquante la livre. Alors, on s'attable, on consomme par gorgées lentes et réglées, on joue aux cartes ou aux dominos, et surtout on cause. Oh! pas beaucoup! Tout le monde apporte naturellement ses idées du dehors, modifiées plus ou moins par les circonstances, la réflexion, la lecture; il n'y a plus qu'à les exprimer en peu de paroles; on se connaît; on s'est mesuré, jaugé, comparé: on fait partie de la même société. C'est la vie publique, cela. Les Romains avaient le forum, les Bruxellois et les Belges ont l'estaminet. Messieurs de la rue de la Loi, tenez-vous-le pour dit : c'est au *Cheval blanc*, au *Coq d'argent* ou au *Cygne bleu*, voire même au *Rocher de Cancale* ou au

[1] *Au delà du Rhin*, par L. Vigneron. Paris, 1892.

Grand Miroir, que se font et défont les fortunes politiques ou les ministères. Le tic tac de cette vieille horloge, au cadran émaillé dans sa gaine sculptée, marque vos jours: « Toujours! jamais! toujours! jamais! » Vous voudriez « toujours »; les buveurs de *faro* et de *lambic* ont dit « jamais ».

Ce qu'il y a de restaurants entre la place de l'Hôtel-de-Ville et la Monnaie est incalculable. Nous avons été manger un peu partout; on mange si bien à l'hôtel, et la bière faible coûte si bon marché, que nous voulions voir si ailleurs c'était la même chose; seulement pour voir. Nous fûmes au boulevard Anspach, place de la Monnaie, place de la Bourse et rue de l'Écuyer, au restaurant Moury. C'est dans ce dernier endroit, où pour très peu d'argent on est abondamment servi, que nous rencontrions les artistes de la troupe de Sarah Bernhardt. Descendus de leur piédestal, ils mangeaient bourgeoisement avec leurs femmes et leurs enfants et causaient de tout ce qui n'était pas théâtre avec un intérêt manifeste. Les marchands de journaux entrent dans le restaurant et viennent proposer aux clients leur marchandise. S'adressant à un acteur, l'un d'eux dit :

« Le *Figaro*, Monsieur?

— Non, c'est trop cher.

— Le *Gil-Blas*, alors?

— Vous savez bien que ce n'est pas convenable. » Et désignant sa femme : « Madame ne peut lire ça! »

Et l'acteur acheta le *Courrier de Bruxelles*.

II

BRUXELLES (SUITE)

Physionomie de Bruxelles. — Le respect des vieilles choses et des temps passés. — L'hôtel de ville et la Grand'-Rue. — Patrie! Patrie! — Le *Manneken-Pis*. — Pourquoi l'industrie de la cordonnerie fleurit-elle en Belgique. — Dissertation sur les étalages des marchands de cigares. — La cathédrale Sainte-Gudule. — Sa chaire. — Résumé historique. — L'armée belge. — Du caractère et des habitudes de vie des Belges. — L'excursion de Waterloo.

Comme tout le monde, je diviserai Bruxelles en deux parties : la ville haute et la ville basse; la première avec le quartier Léopold, le palais royal et les hôtels des riches propriétaires; la seconde, la vieille ville, avec ses rues tortueuses et montantes, bordées de petites maisons habitées par la petite bourgeoisie et le peuple, mais modernisées par la grande trouée hausmannienne des nouveaux boulevards qui relient la gare du Midi à la gare du Nord.

Dans la haute ville, c'est Paris; dans le bas, c'est bien plus original. C'est un signe caractéristique de ces pays du Nord ou Pays-Bas, qu'ils ont aimé garder les chers souvenirs des temps anciens. Honneur à eux! Un peuple vit de son histoire, comme une famille vit par ses ancêtres. Qu'on dise ce que l'on voudra, c'est ainsi.

« Mon père a fait ceci, mon grand-père cela.

— Mon trisaïeul était maître jardinier de la ville.

— Et moi, mon grand-oncle paternel colonel de chasseurs; il a fait toutes les guerres de Napoléon Ier.

— Tenez, regardez donc cette miniature de ma grandetante. Ne dirait-on pas la princesse de Lamballe? »

Eh bien, j'aime cela, et je suis aussi démocrate que n'importe qui.

A Paris et dans la plupart des grandes villes de France, on a détruit et modernisé, modernisé et détruit. Quelle grande pitié aurait Jeanne d'Arc du royaume de France, si elle revenait parmi nous! Je sais bien qu'on peut m'objecter des raisons d'assainissement et d'hygiène nécessaires et celles d'esthétique et de ligne droite. Oh! pour les dernières! Barbares, va! Ils nous ont fait à Paris une place de la Concorde et une de l'Hôtel-de-Ville toutes nues dans leur immensité. Les Belges se sont bien gardés d'imiter nos architectes ici. Sur leur place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, ils ont laissé, au beau milieu, une station de fiacres et un marché aux fleurs. Le pittoresque y gagne joliment. Et enfin il n'y a pas une de leurs cités où l'on ne rencontre plusieurs vieux monuments, un palais, une tour, un beffroi, un hôpital, un pont, qui n'aient leur histoire.

De même en Angleterre ou en Allemagne.

Il n'y a plus que nous qui ayons fait table rase de tout. O l'affreuse révolution de 89, qui a creusé un abîme entre les siècles précédents et nous, et ébranlé tellement la France sur ses bases, qu'elle oscille toujours et sans cesse, malgré tout, sans avoir encore pu reprendre l'équilibre!

De la gare du Nord par la rue Neuve, en deux enjambées on est à l'hôtel de ville.

Pour celui qui vient pour la première fois à Bruxelles, c'est un beau coup d'œil et une joyeuse surprise que cet édifice de soixante mètres de long, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante fenêtres rectangulaires, son toit à balustrade crénelée et ses quatre rangs de lucarnes, ses quatre tourelles d'angle, ses niches, ses dais, ses culs-de-lampes, ses statues, et surtout, surtout sa tour, qui s'élance gracieuse et légère, couronnée par un saint Michel en cuivre doré.

La tour a cent quatorze mètres de haut, et n'est pas au milieu du monument. On s'en demande la raison.

Il faut savoir que l'architecte Jean van Ruysbroeck, qui a bâti cette merveille, n'est nullement coupable de ne pas l'avoir mise à sa place. Sa place était un des angles; mais plus tard on agrandit le palais à droite, en donnant à cette aile de droite moins de largeur, et la tour ne fut plus du tout à l'endroit régulier où elle devait être.

Si enfin il n'y avait sur la Grand'-Place que l'hôtel de ville, avec, en face, des maisons modernes, cela jurerait par trop; mais non, tout est à l'unisson, et le cadre est bien complet.

A droite, à gauche, en face, qu'est-ce que ces maisons, décorées du haut en bas avec une véritable prodigalité? Ici, ce sont des colonnes doriques, ou corinthiennes, ou torses; là des cariatides massives, là d'élégantes statuettes, des vases, des médaillons, des bas-reliefs. Ce sont les maisons des corporations : celles des bouchers, des brasseurs, des bateliers, des charpentiers, des tailleurs. Voici encore la Maison du roi ou Halle au Pain. Les comtes d'Egmont et de Hornes y passèrent leur dernière nuit et

furent conduits à l'échafaud en franchissant le balcon, dans la crainte que le peuple ne les enlevât.

Je vous dis qu'il est impossible qu'un Bruxellois vraiment digne de ce nom passe sur cette place sans sentir son cœur battre un peu plus fort.

Écoutez comme le dramaturge les fait parler : C'est le comte de Rysoor qui s'adresse à Karloo Van der Noot. Ils sont tous deux dans l'intérieur de l'hôtel de ville, dans la grande salle que l'on aperçoit avec tout le profil de ses larges fenêtres à meneaux, éclairées par la lune.

RYSOOR

Et maintenant, Karloo, laisse-moi te dire ce que j'attends de toi.

KARLOO

Parle!

RYSOOR

Si j'ai assigné ce lieu de rendez-vous à tous nos chefs; si je l'ai choisi, Karloo, c'est que ceci est l'hôtel de ville, la maison commune, la maison du peuple!...

KARLOO

Et je t'ai compris.

RYSOOR

Ici, Karloo, nos pères ont fondé les lois que nous allons défendre. A ces fenêtres, ils ont proclamé les libertés que nous allons reconquérir! C'est le cœur même de la cité, et les Espagnols en ont fait un cadavre!... Mais que ce mort se réveille, qu'il surgisse tout à coup dans la nuit, étincelant aux lueurs de nos torches et de nos épées, et criant : Aux armes!... par l'appel de toutes ses cloches! Alors ce peuple désespéré comprend que la liberté flamande est encore de ce monde, puisque sa grande

âme s'agite encore sous ses voûtes! il sait pour qui lutter! c'est pour ce drapeau qui flotte, c'est pour ces cloches qui sonnent, car tout cela, c'est la ville elle-même, mieux encore, la nation! plus encore, la patrie!... Et il combat, et il meurt pour elle; car elle lui crie : Défends-moi, mon fils, et sauve-moi. On m'égorge, et je suis ta mère[1]!

Ne quittons pas les parages de l'hôtel de ville sans aller derrière, rue de l'Étuve, voir le célèbre *Manneken-Pis,* le palladium de Bruxelles. Soyez persuadé que ce petit bonhomme en bronze tient, lui aussi, au cœur des habitants de la ville. Il est d'abord appelé « le plus ancien bourgeois de Bruxelles », et on a eu soin, sous tous les régimes, de lui donner des domestiques et une garde-robe de circonstance. Sous Louis XV, il portait la cocarde blanche; sous Napoléon, l'écharpe tricolore; sous la domination hollandaise, la couleur orange; pendant certains jours d'émeute on l'a revêtu d'une blouse, et maintenant on l'habille en garde civique. On dit qu'il a été décoré autrefois de la croix de Saint-Louis. Heureux petit bonhomme!

Montons maintenant dans la direction du Parc. Nous prendrons la rue du Marché-aux-Herbes. Ne nous étonnons pas trop du nom des rues: on trouve la rue au Beurre, la rue au Fromage, la rue de la Putterie, la rue de la Fosse-aux-Loups et bien d'autres appellations baroques; les édiles ont respecté les vieux noms moyenâgeux et n'ont pas eu l'idée de leur substituer de grotesques noms propres destinés à perpétuer le souvenir de quelque fou qui aura hurlé un jour plus fort que les autres.

Donc, la rue « aux Fines-Herbes », comme disait

[1] *Patrie.*

Charles, nous amène brusquement devant les *galeries Saint-Hubert*, une des gloires de Bruxelles. Personnellement j'aime mieux les *galeries Vittorio-Emmanuele*, de Milan. Celles-ci sont plus architecturales, mais enfin j'admirerai celles-là, si l'on veut. D'abord on y trouve de tout, des marchands de journaux, des théâtres, des cafés, des magasins de dentelles, de parapluies et de ganterie; cela doit suffire au bonheur de l'humanité; enfin, quand il pleut, on y est un peu au sec, et cela c'est appréciable.

Deux voies se présentent devant nous pour la montée : la première, la rue de la Madeleine et de la Montagne-de-la-Cour, nous amènera à la place Royale et à l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg; la seconde, la rue de la Montagne tout simplement, nous conduira à Sainte-Gudule. Toutes deux sont, du reste, abondamment pourvues de magasins aux étalages pompeux et rutilants : orfèvrerie, cigares, chaussures; ces deux derniers articles répétés à l'infini.

Il est certain que l'industrie de la cordonnerie est une industrie en renom dans la capitale belge. On se demande quelle en est la raison. Je n'y vais pas par quatre chemins, j'en donnerai une : Ces pays plats sont des pays de pâturage; les pâturages sont pleins de ruminants; les ruminants meurent en leur temps; les tanneries travaillent la peau des pauvres ruminants décédés et écorchés. Tout le monde sait que les tanneurs remplissent les Pays-Bas; la corporation des tanneurs de Liège est célèbre; les tanneurs vendent leurs peaux aux cordonniers, qui en font des bottes. C'est tout simple : beaucoup de pâturages, beaucoup de souliers. Et vous savez, ils sont très jolis, fort bien faits, pas chers. J'en ai acheté; ils ne passent pas à

la douane, mais on les met une fois, et on dit que c'est pour son usage, ce qui est vrai. Seulement, les bottines qu'on m'a vendues étaient en veau de Bordeaux. De Bordeaux? Alors, toutes les déductions précédentes s'en vont « à vau-l'eau ». Tant pis!

Quant aux cigares, je ne comprendrai jamais comment avec d'aussi mauvaise marchandise on fait d'aussi merveilleux étalages. En Allemagne et en Belgique, ils ont le talent de faire mousser le cigare. Puros de la Havane, tromblons de Manille, bouts créoles, impériaux viennois, hollandais, virginiens, javanais de toutes les dimensions, de toutes les nuances et de toutes les qualités miroitent dans les boîtes, les caisses, les corbeilles, s'étalent en éventails, s'érigent en candélabres, ruissellent en cascades blondes ou brunes. Généralement la qualité est mauvaise; mais ça a si bonne mine, qu'on n'hésite pas à en acheter, pour voir. On est joué: on recommence ailleurs, pour voir, et ainsi de suite. Voilà comment l'industrie du cigare est prospère. Je ne comprends pas non plus comment à Paris, où les metteurs en scène sont si nombreux, on n'a pas encore affirmé le triomphe de la nicotine, en dépit de la Société contre l'abus du tabac, en étalant les merveilles qui sortent des manufactures de Reuilly ou du Gros-Caillou, qui coûtent bon; mais qui valent en conséquence. Tout cela gît misérablement chez les marchands de vin, à côté des comptoirs et des flacons, sans ordre et sans apprêt. Aussi le tabac a-t-il toujours chez nous, moralement parlant, une vague odeur de poison et de mauvaise compagnie. Peu m'importe! Je dis cela pour ceux qui le fument.

Celui ou ceux qui ont campé Sainte-Gudule sur les

flancs de la colline ou de la montagne ne sont pas précisément des sots. Elle a bonne mine la vieille cathédrale gothique, avec ses deux tours superbes; c'est dommage qu'on ne puisse y entrer librement, comme partout ailleurs. Je n'aime pas les églises où l'on reste à la porte, pas plus que celles où l'on vient vous relancer pour avoir un sou, aussitôt que vous êtes prosterné devant l'autel. Sainte-Gudule et les églises de Belgique en général sont de celles-là. Et remarquez que vous pouvez vous promener dans l'église, d'un air profane ou indifférent, admirant les architectures, aucun bedeau ne vous dira rien; si vous vous agenouillez sur une chaise, ça change. Le droit de prier Dieu,

C'est un droit qu'à la porte
On achète en payant.

Au point de vue de la dévotion, je signalerai cependant une excellente institution : celle des confesseurs à la disposition du public. Vous voyez, quand les églises sont ouvertes, les prêtres en permanence devant leurs confessionnaux, pendant des heures. O ministère béni, le plus béni de tous! celui qui, moyennant deux ou trois paroles échangées dans l'ombre et le silence, procure à l'âme altérée un peu de fraîcheur, à la conscience le calme et la paix! Le vénérable doyen de la cathédrale, Mgr Jacob, mort l'année dernière, ne manquait pas de se trouver exactement à son poste; c'était l'homme secourable à toutes les infortunes; on sait qu'il étendait son zèle jusqu'aux pays les plus reculés, jusqu'à ces contrées de la mystérieuse Afrique dont on s'occupe tant en Belgique, depuis la fondation de l'État libre du Congo. Le nom du prélat



Sainte-Gudule de Bruxelles.

venait en première ligne sur la liste des membres du comité antiesclavagiste.

Les époques et les styles sont un peu mélangés, à Sainte-Gudule; mais on y trouve des vitraux admirables. Je recommande ceux de Bernard van Orley, représentant, au nord du transept, Charles-Quint et sa femme, avec leurs patrons, et Louis III de Hongrie, avec sa femme également.

Je recommande par-dessus tout la chaire. Ce n'est pas une chaire, c'est un monument, c'est un poème : le *Paradis perdu* de Milton. De fait, les sculptures représentent les arbres d'un jardin, qui n'est autre que le paradis terrestre, et dans les arbres toutes sortes d'oiseaux, un aigle, un coq, un paon à la queue magnifique. Mais, au milieu de ces splendeurs, deux immenses figures se détachent, celles d'Adam et Ève, honteux, misérables, cachant leurs criminelles figures, vêtus de peaux de bêtes, tenant encore entre les mains le fruit qui les a perdus. Et un ange vengeur prend le père des humains par les épaules et le chasse ignominieusement, tandis que la mort plane au-dessus de lui en ricanant. Tout en haut, une énorme statue de la Vierge, tenant l'Enfant Jésus d'une main, de l'autre une grande croix, et les pieds sur la tête du serpent. C'est H. Verbruggen d'Anvers qui a fait ce chef-d'œuvre, en 1699, pour les Jésuites de Louvain. Je n'ai pas entendu prêcher à Sainte-Gudule, mais dans une aussi belle chaire on ne peut absolument pas donner un piètre sermon.

Je m'arrêterai ici dans la description des monuments de Bruxelles; j'aime mieux laisser le lecteur sous cette impression. Aussi bien l'hôtel de ville et la cathédrale,

qu'on appelle ainsi improprement, puisqu'il n'y a pas d'évêque à Bruxelles, — il réside à Malines. — ces deux monuments, sont les seuls intéressants. Aucune autre église ne mérite l'attention. Le palais de justice est une folie colossale qui a coûté cinquante millions, et couvre une superficie de 24 600 mètres carrés, c'est-à-dire 3400 de plus que celle de Saint-Pierre de Rome. A quoi ont pensé les Belges en bâtissant cette machine qui a trop l'apparence d'un gâteau de Savoie?

Le palais de la Bourse est gentil, mais trop encombré de statues et de cariatides. Ce n'est pas tout de faire quelque chose, il faut faire sobrement et avec bon goût. La colonne du Congrès ressemble à toutes les colonnes passées, présentes et futures.

La porte de Hall a très bonne tournure, sur les boulevards extérieurs; le jardin botanique n'est pas soigné.

Il faut aller voir les musées. On y rencontre de bons tableaux de la vieille école flamande du XVe siècle, comme les *Jugements d'Othon III*, de Bouts; puis la *Grande Kermesse*, de Téniers; l'*Adoration des Mages*, de Van Eyck; la *Descendance de la Vierge*, de Memling; le *Saint Liévin* et le *Portement de Croix*, de Rubens; l'*Automne*, de Jordaens; mais on comprend que si nous poussons jusqu'à Anvers et jusqu'en Hollande, nous verrons d'autres Rubens et d'autres Téniers.

Resterait à parler du palais royal. Je ne le ferai pas, et pour cause: il n'y a rien à en dire: il est bien placé, en face du parc; mais son avant-corps, orné de six colonnes corinthiennes, n'est pas fait pour séduire. Pas le moindre balcon: alors, quand le roi veut se montrer au bon peuple, comment fait-il? Conçoit-on un palais royal sans balcon?

Je redirai ici, pour ceux qui l'auraient oublié, comment s'est formé le royaume de Belgique :

Au IXe siècle le pays fait partie de l'empire de Charlemagne.

Puis nous voyons se former des principautés indépendantes: les comtés de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Namur, les duchés de Brabant et de Limbourg, la principauté de Liège, le marquisat d'Anvers, la seigneurie de Malines.

Les comtes de Flandre s'éteignent, et le comté passe à la Bourgogne, en 1385, Philippe le Hardi de Bourgogne ayant épousé une fille de Flandre.

En 1477, l'héritière de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, Marie, épouse l'archiduc Maximilien, qui devient empereur et souverain des Flandres.

Charles-Quint, petit-fils de Maximilien, naît à Gand, en 1500.

Son fils, Philippe II, charge du gouvernement des Pays-Bas sa sœur Marguerite de Parme.

Les Pays-Bas se révoltent et sont écrasés par le duc d'Albe. Un résultat appréciable est la fondation de l'État de Hollande, composé des provinces septentrionales qui s'affranchissent.

En 1598, Philippe II donne les Pays-Bas à sa fille Isabelle, mariée à l'archiduc d'Autriche Albert.

En 1621, le pays revient à l'Espagne.

Il passe à l'Autriche en 1714.

En 1789, se fondent les États-Unis de Belgique, qui durent un an.

La domination française en Belgique dure, elle, de 1794 à 1814.

Le congrès de Vienne (1815) réunit la Belgique et la Hollande sous le sceptre de Guillaume d'Orange-Nassau, fils du dernier stathouder.

Révolution en septembre 1830. Gouvernement provisoire, qui convoque, le 10 novembre, un Congrès national, vote une constitution et offre la couronne au duc de Nemours. Sur le refus de Louis-Philippe, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha est élu. La Hollande regimbe : la France envoie le maréchal Gérard à la tête d'une armée pour s'emparer d'Anvers, après vingt-six jours de bombardement.

Le royaume de Belgique est solidement établi.

Le roi actuel, Léopold II, né en 1835, est le fils du roi Léopold Ier et de la reine Louise, fille de Louis-Philippe. La reine actuelle est Marie-Henriette, fille de l'archiduc Joseph d'Autriche : elle est née en 1836.

Ils ont eu pour enfants :

La princesse Louise, née en 1858, et mariée au prince de Saxe-Cobourg ;

Le prince Léopold, décédé ;

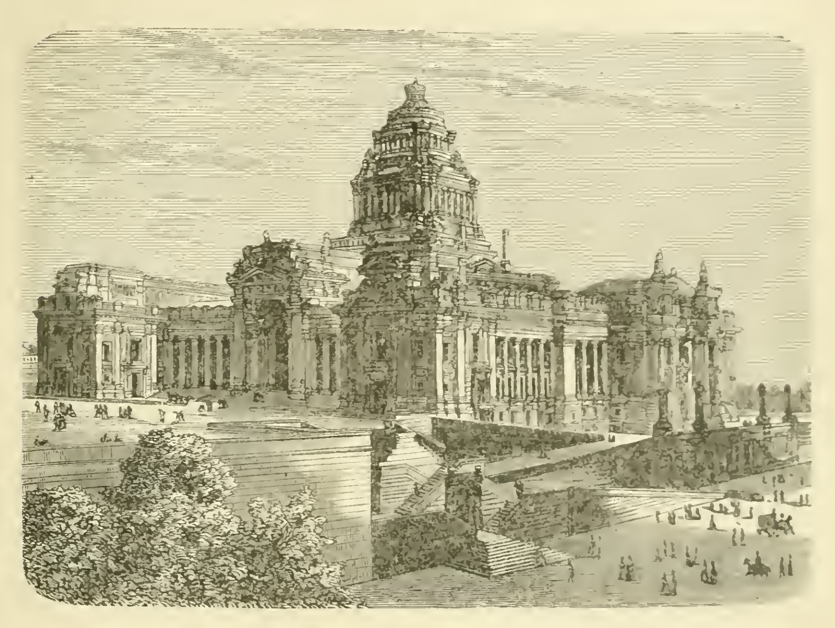
La princesse Stéphanie, née en 1864, et mariée au prince héritier d'Autriche, Rodolphe, décédé aussi ;

La princesse Clémentine, née en 1872.

Le frère du roi est Philippe, comte de Flandre, dont le joli palais se trouve rue Royale, en face du musée. Il a pour enfants les princesses Henriette et Joséphine et le prince Albert. Son aîné, le prince Baudouin, mourut en 1891. La sœur du roi est l'infortunée impératrice Charlotte, mariée, en 1857, à Maximilien d'Autriche, fusillé à Queretaro (Mexique).

Jetez les yeux sur les gens qui passent à côté de vous,

dans la rue. Ce sont de bons bourgeois, à la figure placide et un peu naïve, au parler lent et à l'accent un peu traînard, qui les font immédiatement distinguer des Français. Beaucoup sont décorés : on aime le ruban en Belgique et on partage ce goût avec les Français et les Espagnols:



Le nouveau palais de justice, à Bruxelles.

un chef de gare, un garde, un professeur, un commerçant notable, ne peuvent guère faire autrement que d'avoir l'ordre de Léopold. Ces officiers que vous croisez l'ont aussi, et leur tournure est assez martiale, leur tenue excellente; leur képi seulement a je ne sais quelle raideur qui ne sent en rien le Saumurien. Les guides sont jolis: les lanciers portent crânement la shaptzka, dont nous sommes, nous, désaccoutumés depuis vingt ans, ce qui fait que nous avons cette coiffure polonaise en antipathie : Hélas! elle rappelle trop les uhlans et les jours de deuil...

L'armée, qui se compose sur pied de paix de quarante-trois mille hommes, et sur pied de guerre de cent trois mille, compte dix-neuf régiments d'infanterie, de chasseurs, de grenadiers et de carabiniers, huit régiments de cavalerie (chasseurs, guides et lanciers), quatre régiments d'artillerie de campagne et quatre d'artillerie de place.

La marine marchande possède une soixantaine de bâtiments, presque tous des vapeurs.

L'école des cadets est à Ixelles. J'ai vu ces jeunes gens manœuvrer sur la route qui longe le cimetière de cette localité; ils ressemblaient à nos polytechniciens.

Autre souvenir militaire dans le même endroit. Entrez dans le cimetière d'Ixelles; allez jusqu'au bout, dans le fond. La dernière tombe, dans la dernière ligne, c'est la *sienne*, celle du général dont on a tant parlé naguère et qui a terminé misérablement ses jours par le suicide. Sur la pierre nue il y a un nom : *Georges*, et c'est tout. Mais tout le monde sait qu'il faut lire : Georges Boulanger!

Que font-ils, ces Belges?

Ils ont neuf provinces :

Anvers, Brabant, Flandre occidentale, Flandre orientale, Hainaut, Liège, Limbourg, Luxembourg, Namur.

Ils sont six millions et une centaine de mille d'habitants.

Ils ont le réseau ferré le plus étendu, des entrepôts, des canaux nombreux, des routes magnifiques; deux ports, dont un de premier ordre, Anvers, qui vaut presque Liverpool; deux fleuves: la Meuse et l'Escaut; des richesses agricoles, forestières et minières, sur une superficie de vingt-neuf mille kilomètres carrés; une industrie active et un commerce florissant.

Par là on peut conjecturer ce qu'ils font.

Mais quelles sont les habitudes de leur vie d'intérieur?

Vous entrez dans un magasin et vous achetez un objet.

Le marchand vous le remet en prononçant le sacramentel :

« S'il vous plait, Monsieur. »

Autrefois le Belge disait à tout bout de champ :

« Savez-vous? »

J'ai cru remarquer que cette formule n'était plus autant en usage. On s'en est tant moqué qu'elle aura un peu disparu.

Eh bien! si ces gens-là étaient francs, — on leur reproche encore de ne pas l'être assez : est-ce vrai? — ils vous diraient le fond de leurs pensées et de leurs désirs, en employant les expressions favorites :

« S'il vous plaît, Monsieur, je voudrais gagner assez d'argent pour aller vivre à Saint-Gilles ou à Anderlecht, dans une petite maison à moi, savez-vous?

— Bien, cela.

— S'il vous plaît, Monsieur, j'organiserai ma maison ainsi : une façade peinte en rouge, avec un balcon; les étages supérieurs pour les enfants, le premier pour ma femme et pour moi, le rez-de-chaussée réservé au salon et à la salle à manger.

— Et l'ameublement?

— Dame! des fauteuils, des glaces dorées, des suspensions.

— Quel style? Le flamand, naturellement?

— Oh! peu m'importe. Mais je soignerai ma cave, savez-vous? J'aime la bière, mais j'aime fumer mon cigare en buvant un verre de vieux bordeaux ou de gentil bourgogne qui a du bouquet.

— Fi! boire du vin en fumant!

— Oh! le vin est bon en Belgique, car on le paye cher.

— J'entends. Et vous ne dites rien du jardin?

— Il m'en faut un avec un potager, des arbres fruitiers, des espaliers, des logettes de verdure, pour boire...

— Hum! on boit souvent.

— Et des poules, des pigeons, des serins, des poissons, des lapins.

— Combien vous faut-il de rentes pour tout cela?

— Cinq ou six mille francs.

— Combien êtes-vous?

— Huit en tout : ma femme, mes six enfants et moi.

— Madame X... aime-t-elle la campagne autant que vous?

— Je vous crois! Elle aura là trois ou quatre amies, avec qui elle taillera des bavettes; elles en ont à dire entre elles, savez-vous? La question des domestiques et du dîner, le prix des denrées, les recettes pour faire les confitures, le tricotage, le ravaudage, le balayage, le lessivage et le repassage.

— Et les plaisirs de l'esprit? vous les oubliez.

— Ah! bien, on voit bien que vous ne connaissez pas nos femmes: elles ne lisent point de romans, comme les vôtres: elles ne font que très peu de musique; ce ne sont pas de petites-maîtresses comme chez vous. Regardez-les, regardez leurs mains; elles ne redoutent pas d'avoir la peau rouge et les ongles coupés ras. Elles travaillent enfin, et ce sont les véritables compagnes de l'homme, le remplaçant au besoin.

— Mais vous, vous n'aimez pas les arts d'agrément. C'est le charme de l'existence, il n'y a pas à le nier.

— Moi, Monsieur! mais si. J'ai été plusieurs fois acheter, sur la Grand'-Place, des tableaux assez curieux. Ils sont bien un peu vieux. la toile est craquelée. le cadre est vermoulu: mais c'est beau. Savez-vous? la Belgique est le pays de l'art. »

Lecteur, vous avez toute l'âme d'un Belge dans cette conversation.

Tous les matins, rue Neuve, devant un hôtel, je voyais passer un grand break portant peint à l'arrière ce mot fatidique : Waterloo. Inutile de dire que cette grande machine conduit des tas d'Anglais sur le célèbre champ de bataille. Le chemin de fer y conduit aussi, en quarante minutes. Il y a beaucoup de choses à voir : mont Saint-Jean, la butte du Lion, la Haie-Sainte, Hougomont, Belle-Alliance et Plancenoit. Je n'y ai pas été, et je le regrette: il faut toute une journée pour cette excursion.

Il parait qu'il y a des guides ineffables, qui vous stupéfient par leurs boniments; des boniments comme celui-ci :

« Là, le duc de Wellington se tint, appuyé contre un orme; il a été depuis scié et vendu en Angleterre. (Qui? le duc ou l'orme?)

« Regardez ce monument hanovrien. avec sa forme d'*obélisse!*

« C'est là que les généraux Wellington et Blücher se saluèrent mutuellement vainqueurs...

« Napoléon dormait encore quand on l'éveilla. le 18 au matin... Il alla alors s'établir au bout de mon bâton. là où vous ne voyez pas...

« Pendant ce temps, Grouchy était à déjeuner à la tête de ses trente mille hommes...

« L'empereur pouvait gagner la bataille; mais cet homme gênait Dieu... Et alors donc, les Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, à onze heures trente-cinq minutes, le signal est donné!... »

Etc. etc.

III

LA REINE DE L'ESCAUT

La gare d'Anvers. — Prix des hôtels. — L'exposition de 1894. — Une bourse gothique. — Sur le port. — La porte de l'Escaut et son inscription. — La légende du géant Druon-Antigon. — Au milieu des bassins et des docks. Statistique. — Grandeur, décadence et renaissance. — Ce que fait le négociant anversois rentré chez soi. — La ville de Rubens. — Histoire du grand peintre. — Le musée. — Piété des Anversois. — La carte pieuse de l'Europe. — Sainte colère. — Le puits de Quentin Massys.

En Belgique les villes se touchent, et l'on monte à peine dans le train, qu'il faut descendre, tant les trajets sont courts. Nous allons à Anvers en traversant Malines, dont on aperçoit l'agglomération, dominée par la haute tour de la cathédrale de Saint-Rombaut, et son colossal cadran (13 mèt. 70 de diamètre).

Anvers est une des villes les plus intéressantes du monde. Trois choses m'ont frappé dans cette ville :

Le côté commerçant et marchand.

Le côté artistique,

Le côté religieux.

Mais d'abord, une question :

On tombe de son haut en arrivant à Anvers, quand on voit qu'elle n'a pas de gare. Pas de gare dans le Liverpool

belge! dans cette ville de commerce par excellence! Conçoit-on cela? Je pense qu'on en fera une qui sera monumentale, mais quand? Il y a si longtemps que l'on se contente de la misérable bicoque en bois qui est décorée du nom de gare! C'est comme à Cologne; mais à Cologne les Allemands ont eu honte et bâtissent, et puis Cologne a ses attraits, mais ce n'est pas Anvers, on n'y remue pas les millions comme ici. Quand on pense qu'il faut non seulement patauger dans la boue des salles d'attente, et quelles salles! mais faire une demi-lieue pour aller chercher son train et son compartiment, avec une valise et un gros pardessus sur les bras. Ah! mais non, je ne suis pas content du tout.

Où va-t-on loger à Anvers?

Il y a des masses d'hôtels, cela va sans dire, dans une ville comme celle-là; mais les hôtels de second ordre ne payent pas de mine: — je parle de la mine seulement. Quant à ceux de premier ordre, j'en ai compté trois ou quatre place de Meir et place Verte. Ah! mes amis, que c'est cher comme prix! Mais, hôteliers de mon cœur, vous ne voyez donc pas que vous obtenez le résultat qu'obtiennent les propriétaires parisiens? Depuis quelques années ceux-ci s'obstinent à construire des maisons, surtout dans les quartiers de l'ouest, où les appartements ne valent pas moins de quatre à cinq mille francs. Il en résulte que, ne pouvant souvent donner plus de deux ou trois mille, les locataires se dégoûtent et vont louer au dehors. Pour ceux qui ne peuvent donner que mille à quinze cents, ils ne trouvent rien, rien du tout, et sont regardés comme des va-nu-pieds par les majestueux concierges.

A Anvers, une fois, j'ai été demander asile dans un

hôtel-restaurant, près de la gare, — ce qu'on appelle la gare; — c'était pendant l'exposition de 1894.

« Combien la chambre?

— Dix francs.

— Pourquoi dix francs?

— A cause de l'exposition.

— Ah! tiens! mais c'est le contraire qui devrait avoir lieu; car enfin, pendant l'exposition vous avez beaucoup de monde, et vous pouvez gagner beaucoup d'argent sur la quantité; tandis que, en temps ordinaire, quand les voyageurs sont plus rares, vous pourriez majorer un peu vos prix pour vous rattraper. »

Mais allez donc faire entrer ce raisonnement dans la tête d'un hôtelier.

« Enfin je donnerai dix francs, sans service et sans chandelle, hein?

— C'est entendu. »

De sorte que je conseille à Anvers d'aller loger aux environs de la gare,— ce qu'on appelle la gare: — en temps ordinaire, on peut avoir une chambre pour cinq francs, tout compris. Ce n'est pas luxueux, mais c'est propre.

Oh! cette exposition! si je me la rappelle!

Il faisait un froid sibérien, fin mai 1894. L'exposition était ouverte officiellement. En réalité, il n'y avait rien du tout d'ouvert. On ne voyait rien; on gelait seulement. Qu'est-ce que j'y ai vu? les chocolats allemands, les costumes de l'armée belge et ses canons, et une piteuse rue du Caire, où des mercantis transis et blêmes faisaient le boniment pour vous engager à venir voir la danse du ventre. Brough! Je pensais qu'il serait agréable de visiter la partie affectée au Congo.

« Voyons, où est le pavillon du Congo?

— Là-bas, mais l'installation n'est pas terminée. Ce n'est pas ouvert. »

Et les gardes en vous répondant avaient l'air si humiliés!

« Mais le village congolais, avec ses huttes, ses indigènes?

— Ah! oui, ici tout près, mais les nègres ne sortent pas de leurs cabanes: il fait si froid! et les cabanes sont fermées.

— Je comprends cela. »

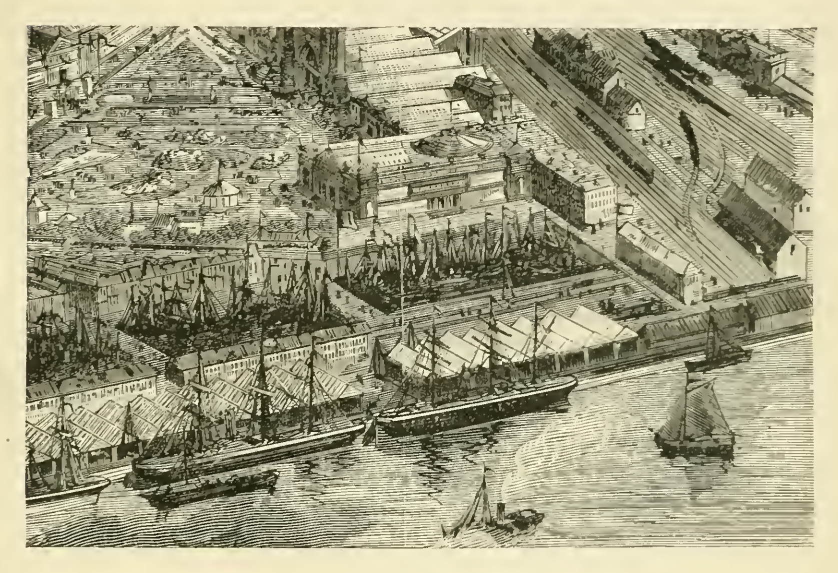
Finalement j'allai voir manœuvrer un scaphandrier, qui devait être un Islandais, pour supporter la température basse de l'eau, et j'entrai au vieil Anvers. Ça, c'était bien, je ne puis le nier; mais si je n'avais pas eu ces vieux logis à pignons et ces géants costumés en lansquenets, je serais revenu bredouille.

Où courent tous ces gens-là?

Dans les bureaux, à la Bourse, sur le port, aux docks.

La Bourse, voilà le centre des affaires à Anvers. Mais n'allez pas croire que ces négociants par excellence vont construire un édifice banal pour y traiter de ce qui constitue leur fortune. Non! A Paris ou à Bruxelles on s'abritera dans une sorte de temple grec, qui du reste ne manque pas de grandeur. Ici, dans les Flandres, on aura l'ingénieuse idée de choisir le style ogival. Je crois bien que c'est l'unique Bourse gothique. Et pourquoi pas? Donc, une vaste salle de cinquante mètres de long, avec une soixantaine de colonnes supportant deux spacieuses galeries. Je me trompe en parlant de gothique, c'est du gothico-mauresque; les arcades sont découpées en trèfles.

Et cela vous a un air d'Alhambra tout à fait séduisant. Il semble à tout instant qu'on va voir surgir Boabdil, ou un Abencerage quelconque, ou une indolente sultane. Mais non! Ce n'est point ici le palais de l'indolence, c'est le temple du travail et de l'activité. Au lieu des califes on aperçoit la bonne face réjouie des gros banquiers bedon-



Les nouveaux quais près de l'arsenal.

nants, en gilet blanc orné d'une double chaîne d'or; au lieu des almées on voit courir les petits commis au tribunal de commerce ou au télégraphe. Toutes ces administrations sont là, fonctionnent dans la maison, et sous les nervures de fer ouvragé resplendissent les écussons des villes maritimes et commerciales, dominés par le lion de Belgique. Il est bien ici à sa place ce lion, ce roi puissant. Le négociant anversois ne rugit pas; il a l'air d'un pacifique bonhomme, mais il tient le monde sous sa griffe tenace et puissante, et c'est un roi.

On ne comprend bien complètement cette royauté que lorsqu'on a traversé la ville pour aller sur le port.

Voyons d'abord les quais, construits en 1881, et qui ont presque une lieue de longueur. Cela a coûté trente-huit millions à la ville. D'Anvers on ne voit pas la mer naturellement, ce n'est que l'Escaut; mais par ce petit fleuve la Belgique touche tous les rivages connus. Ce bateau que voilà, et qui a accosté au quai Van-Dyck, arrive de Shang-Haï ou de Sydney; cet autre, qui est le long du quai Cockerill ou du quai du Rhin, vient de New-York ou du Canada.

Et ces énormes masses, ces lourdes marchandises se remuent presque sans bruit, grâce aux grues hydrauliques, dont les longs bras et les rouages bien graissés fonctionnent si admirablement.

Oui, le monde entier est là, sur les rives de la Belgique, et, si vous le niez, j'en appellerai à votre sens olfactif et aux pénétrantes odeurs de cannelle, de gingembre, de goudron et d'huile dégagées par ces amoncellements de ballots et de tonnes aux formes étranges; j'en appellerai tout simplement à vos yeux et vous dirai :

Regardez-moi tous ces gens-là. Qu'est-ce que celui-ci aux prunelles métalliques, à la barbe blonde? Un Russe. Cet autre, au sourire taciturne, à la petite moustache noire et cirée? Un gaucho argentin. Celui-là, à la tête crépue, au bonnet rouge? Un Grec des îles. Ce patriarche en turban? Un Turc de Constantinople. Ce singe jaune à la queue tressée? Un Chinois. Ce nègre, couleur de bronze? Un Congolais ou un Zanzibarite.

Allons, je comprends mieux comment on a pu élever tout proche, sur le quai Plantin, cette *Porte de l'Escaut*.

d'après les plans de Rubens, avec la pompeuse inscription :

Cui Tagus et Ganges, Rhenus cui servit et Indus,
Huic famulus gaudet volvere Scaldis aquas;
Quasque olim proavo vexit sub Cæsare puppes,
Has vehit auspiciis, magne Philippe, tuis.
(S. P. q. Antwerp. hanc molem dedic. XVII, cal. Maji M-DCXXIV.)

« Pour celui à qui obéissent le Tage et le Gange, le Rhin et l'Indus, l'Escaut roule avec plaisir ses ondes complaisantes; les flottes qu'il porta jadis sous l'empereur ton aïeul, il les porte aussi sous tes auspices, ô grand Philippe. »

Deux immenses promenoirs, établis sur les hangars des quais, permettent de contempler à l'aise le panorama du fleuve; on va ainsi jusqu'au *Steen*, cette vieille tour du château d'Anvers dont l'origine remonte au xe siècle, et dont on a fait un musée d'antiquités.

C'est un reste très vénérable, et je suis sûr que les Anversois le garderont longtemps à peu près tel qu'il est.

C'est qu'ici, autant et plus qu'ailleurs, on aime les vieux souvenirs. Je n'en donnerai qu'une preuve : c'est ce culte du peuple pour le géant Druon Antigon et Salvius Brabo.

Il faut vous conter cette légende, à laquelle se rattacherait la fondation d'Anvers.

Salvius Brabo était marié à Siviana, sœur d'Octave, et était cousin de Jules César. Au temps où il vivait, un géant nommé Druon Antigon était le fléau de l'Escaut. Comme le colosse de Rhodes, un pied du côté où depuis la ville s'est élevée, l'autre sur la rive flamande, il attendait le passage des bateaux. Quand un de ceux-ci arrivait,

le géant le prenait simplement entre ses mains, sans être autrement incommodé par cette opération gênante pour le reste des mortels, et il interrogeait les marins avec une voix de Polyphème, c'est-à-dire une voix de tonnerre :

« Pouvez-vous payer les droits de péage imposés par mon bon plaisir?

— Oui. »

Bien. Il reposait délicatement le navire sur les flots, et tout était dit.

« Non ! »

Alors malheur aux pauvres diables de navigateurs! Antigon broyait le bateau et son contenu entre ses mains, comme nous broyons, nous autres, une noix; ou bien il coupait aux malheureux la main droite, et les laissait aller après cette opération barbare.

Tout cela finit un jour, quand le géant rencontra Salvius; ils se battirent comme autrefois David et Goliath, et David eut le dessus. Ce qui prouve qu'il faut être bon géant, — les géants le sont généralement, — ou rien du tout. David ou Salvius tua son ennemi, lui coupa la main droite et la jeta dans le fleuve.

Devant l'hôtel de ville d'Anvers, il y a une fontaine qui représente le drame que nous venons de raconter.

Le plus curieux, c'est que l'origine du nom de la ville est là : Anvers, ou Antwerpen en flamand, vient de *Hand-Werpen*, qui veut dire : « jeter la main. » Et puis regardez les armoiries de la cité : sur fond de gueules, un château d'argent flanqué de deux mains coupées.

Eh bien ! ma légende en vaut bien une autre.

Pour terminer la visite du port, il faut aller aux docks et aux bassins.

On voit le grand bassin et le petit bassin, puis le bassin de jonction et le bassin du Kattendyk, avec d'énormes magasins qui les séparent ou qui les entourent. Parmi ceux-là on remarquera la *maison hanséatique*, donnée



Port d'Anvers. L'ancien wharf transformé.

par les villes de ce nom. Que d'argent dépensé dans ce coin aussi! Toujours des millions. Napoléon Ier a dépensé treize millions pour les deux premiers bassins.

Ce n'est pas fini: il y a les bassins de l'Afrique, les bassins de l'Amérique, les bassins de l'Asie, ceux du Mexique, ceux de la Campine, et puis les réservoirs à pétrole, et puis les cales sèches, où l'on voit des navires hauts comme des cathédrales.

On perd un peu la tête quand on est au milieu de cet enchevêtrement de choses colossales et en apparence désordonnées. Toutes les fois que j'ai voulu visiter un port avec ses bassins, à Londres, à Marseille, au Havre, à Liverpool, à Anvers, je suis toujours revenu avec ma tête, c'est vrai, mais combien endolorie! J'ai acquis la conviction que je n'étais pas fait pour être marin, ni portefaix, ni calfat, ni douanier, ni éclusier, ni commerçant: mais en revanche j'ai conservé l'impression de quelque chose de puissant, de fort, de riche, de beau et de grand, de quelque chose de prodigieux qui est le génie humain, mettant en action ces ouvriers et ces forces qu'on rencontre dans ces endroits qu'on appelle des docks.

Allez voir ça, allez, lecteur; mais si vous ne vous débrouillez pas au milieu des mâts, des coques, des ballots, des tonnes, des cordages, des poulies, des ancres, des chaînes et des grues, vous ne m'accuserez pas; vous étiez prévenu.

La prospérité d'Anvers a traversé plusieurs phases que nous pouvons résumer en trois mots : grandeur, décadence et renaissance. L'ambassadeur florentin Guichardin, qui passa plusieurs années dans les Pays-Bas, et écrivit en 1567 une « description » de ces régions, dit qu'à cette époque l'importation des épices et du sucre de Portugal s'était élevée à un million et demi de ducats; celle des soieries et des brocarts d'Italie, à trois millions; celle des céréales de la mer Baltique, à plus d'un million; celle des vins français et allemands, à deux millions et demi; celle des produits anglais, à douze millions.

Les Espagnols ont arrêté cet essor. Sept mille personnes perdirent la vie en 1576, lors du sac de la ville;

le siège d'Anvers, par Alexandre Farnèse, acheva sa ruine. Au XVIe siècle, elle comptait cent vingt-cinq mille habitants; en 1584, elle n'en avait plus que quatre-vingt-cinq mille; en 1589, cinquante-cinq mille; en 1790, quarante mille.

Napoléon Ier fit beaucoup pour Anvers, nous l'avons vu; mais ce qu'il fallait à la reine de l'Escaut, c'était la paix, mère de l'industrie et du commerce. Elle ne se releva définitivement qu'en 1863, avec le rachat du droit de navigation sur le fleuve, qui avait été laissé à la Hollande en 1839, et qui lui fut payé trente-six millions.

En 1889, il est entré dans le port d'Anvers 4,379 navires, jaugeant 4,050,706 tonneaux, dont 3,608 vapeurs et 771 bateaux à voiles.

Les importations, qui étaient en 1864 de 410 millions au moins, se sont élevées en 1884 à 1,122 millions; et les exportations la même année furent de 433 millions. Chiffres éloquents s'il en fut jamais.

Il n'y a que l'activité anglaise qui puisse être comparée à celle des Anversois : *Business! business!* Les affaires! voilà le mot d'ordre. Ils pensent aussi que le temps c'est de l'argent : *Time is money*, et toute la journée est consacrée au travail. Le soir venu, rentré chez lui, le négociant redevient un homme du monde; il aime son *home*: sa femme, solidement bâtie à la Rubens, haute en couleur; ses enfants, de robustes gars, et de gentilles fillettes aux cheveux blonds, au teint fleuri. Il tient table ouverte pour ses amis, qui ne boiront jamais de meilleur clos-vougeot ou de plus exquis château-yquem que chez lui; il conduira sa famille à la promenade et ira volontiers au théâtre, à l'Opéra surtout. Enfin notre homme n'est pas

d'Anvers pour rien, et son argent lui a servi à quelque chose. Il a acheté des tableaux; il aime ses Ostade, ses Téniers, ses Ruisdaël, et il les regarde volontiers en fumant un cigare qui ne ressemble nullement à ceux dont j'ai parlé. En un mot, dans ce pays on sent l'art, on est artiste.

Et comment ne le serait-on pas? Anvers n'est-elle pas la patrie de Rubens?

Tout dans cette ville chante la gloire du grand peintre. Vous arrivez place de Meir, en venant de la gare; vous apercevez aussitôt une maison richement décorée à l'extérieur, avec au centre deux hautes colonnes corinthiennes, et au sommet un buste de fière allure; c'est la maison paternelle de l'artiste.

Vous vous avancez, et vous êtes sur la place Verte. Au centre s'élève la statue de l'illustre citoyen, un peu froide peut-être, mais se détachant si bien sur un si beau fond : la superbe cathédrale. Et vous lisez sur le socle du monument l'inscription simple et grandiose :

PETRO PAULO
RUBENS
CIVI OLIM SUO
S. P. Q. A.
SUMPTIB. PUBL. ET PRIV.
MDCCCXXXX

Ici on parle comme à Rome : « Le *sénat et le peuple* ont élevé cette statue à leur concitoyen, avec les deniers publics et privés. »

Vous entrez à l'église Saint-Jacques; dans le pourtour

du chœur, à la quatrième chapelle, dite « chapelle de Rubens, » voici son tombeau, et vous lisez cet éloge :

Non sui tantum sæculi, sed et omnis ævi Apelles dici meruit.

« Il a été l'Apelle de son siècle et de tous les siècles. »

Le musée d'Anvers est le temple de Rubens.

Qu'était-ce donc que Rubens?

Son père était échevin de la ville d'Anvers, et lui-même naquit à Siegen, petite ville de l'ancien duché de Nassau, en 1577; mais nous le voyons revenir à Anvers avec sa mère alors veuve, en 1588, et le jeune Pierre-Paul étudie la peinture sous la direction d'Adam van Noort et de Othon van Veen.

En 1600, le peintre part pour l'Italie, la patrie des arts. Les années suivantes, il est au service du duc Vincent de Gonzague, et il est envoyé à la cour de Philippe III d'Espagne.

En 1608, il est de retour dans les Pays-Bas, où il épouse Isabelle Brandt. Plus tard, en 1630, après la mort de sa première femme, il épouse Hélène Fourment.

Le temps de Rubens se partageait entre l'art et la politique, car il fut le dévoué serviteur des régents Albert et Isabelle. Néanmoins il mit la main à une multitude de tableaux. Plus de mille portent son nom. On comprend qu'il n'ait pas achevé toutes ces œuvres; ses élèves l'aidaient. Londres, Paris, Madrid, Munich, Vienne, Pétersbourg et Anvers ont donc des toiles signées Rubens qui ne sont pas tout à fait de lui.

Il mourut en 1640, après avoir amassé une grande fortune. Il excella dans tous les genres: l'histoire, le por-

trait, le paysage, les animaux, les fleurs; ses principaux ouvrages sont dans le genre historique et religieux. On admire chez lui la vigueur de son pinceau et la magie de la couleur; il n'y a guère d'artiste qui ait mieux compris tout le parti que l'on pouvait tirer, par exemple, d'un rayon de soleil, d'un chatoiement d'étoffes soyeuses, d'une disposition de draperies. Il nous redit ce que dut être son pays au temps de la domination espagnole, à cette époque de faste et de magnificence, de pompeux défilés et de cérémonies grandioses. Ajoutez à cela la beauté de la race saine et forte que l'artiste eut constamment sous les yeux et qu'il s'attacha à reproduire exactement : vous avez tout l'homme. On ne conçoit pas un Rubens peignant un taudis et un pauvre malingre et souffreteux; il fut le peintre de la fortune, et des riches, et des larges scènes du monde : roi de la peinture et peintre des rois.

On lui a reproché l'abus de l'allégorie et le mélange peu judicieux du sacré et du profane; mais les circonstances voulurent cela. Tandis que les provinces unies de la Hollande triomphaient de la tyrannie espagnole et devenaient indépendantes, les Pays-Bas du sud de la Belgique conservaient leurs maîtres, avec leur vieille autorité politique et religieuse. Rubens servait ces maîtres; de plus il rapportait d'Italie les traditions mythologico-historiques, et son art glorifiait ces traditions, tout en restant original et flamand. Nous verrons plus tard que les Hollandais, eux, firent de la peinture bien plus nationale encore, mais ils se trouvaient dans des conditions tout autres; ils s'étaient affranchis en un mot, et consacrés uniquement à la nature. Rubens peignait la grande histoire; les maîtres hollandais, abordant l'histoire, ne pei-

gnirent que des groupes de portraits, des *gildes* ou des corporations.

Le grand maître anversois a formé des élèves illustres, parmi lesquels nous devons citer en première ligne Antoine van Dyck, célèbre portraitiste. En second lieu vient Jacques Jordaëns, dont les sujets sont peut-être cyniques, mais le coloris extrêmement gracieux. Nous en dirons autant de David Téniers le Jeune. Chose curieuse, les œuvres de celui-ci ont été dispersées presque toutes au loin: la Belgique n'était pas toujours assez riche pour les retenir.

Après ces notions générales, nous convions le touriste à entrer au musée: ce ne sera pas sans bourse délier. On paye partout et toujours lorsqu'on est hors de France, et nous sommes bien bons de ne pas en faire autant à l'égard des étrangers. Quand je visitais la fameuse exposition de 1894, je fus obligé de payer en entrant et de payer encore pour aller voir le musée, le nouveau palais des Beaux-Arts d'Anvers ayant été englobé dans l'enceinte de l'exposition. Très pratique cela.

Je vais citer les endroits où l'on devra surtout s'arrêter :

Voir dans l'escalier les murs du vestibule, avec les *Maîtres de l'école d'Anvers*, par Keyser.

Salle J. *La descente de croix*, de Rubens.

Le Christ en croix, de van Dyck.

L'incrédulité de saint Thomas et les portraits du bourgmestre Rockox et de sa femme. Triptique par Rubens.

Salle I. *L'adoration des Mages*, un des plus beaux de Rubens.

La Vierge au perroquet, chef-d'œuvre du même.

Le Christ mort, de van Dyck.

Portrait du messager de la corporation de Saint-Luc, par Corn. de Vos.

Le coup de lance, Rubens.

SALLE B. *La mise au tombeau*, de Quinten Massys.

SALLE C. *Les sept sacrements*, de Roger van der Weyden, etc. etc.

Ce n'est pas seulement au musée qu'on peut admirer l'art flamand; c'est aussi dans les monuments religieux de la ville.

Je ne connais guère de ville aussi religieuse, à part Cologne et Trèves. Ne me parlez pas de l'Espagne et de l'Italie, ces pays du soleil et de l'enthousiasme; l'irréligion serait là de la monstruosité; on y est pieux comme on y vit, comme on y respire. Autre chose sont les pays du Nord, et pourtant en partant de Lucerne et d'Einsiedeln pour remonter le long du Rhin en passant par le Luxembourg, et en arrivant dans les Flandres, il y a tout un coin de l'Europe qui selon moi est béni de Dieu.

Italia para nacer,
Francia para vivir,
España para morir,

a dit le poète castillan.

« Il faut naître en Italie, dans cet air parfumé si propice à la croissance et à la santé; vivre en France, le pays de la bombance; mourir dans les Espagnes, le pays de la foi. »

Je ne sais pas. Plus j'avance vers le terme, plus j'aimerais à mourir dans ce pays allemand catholique que je viens de désigner. Il me semble que l'escalier du paradis

a ses degrés inférieurs cachés là dans quelque coin et que les anges montent et descendent cet escalier, comme l'échelle de Jacob, apportant les grâces d'en haut, emportant les prières, les mérites et les âmes dans le saint lieu.

Nulle part je n'ai trouvé une dévotion et un christianisme aussi bien entendus que parmi ces populations. Nulle part autant de science religieuse, nulle part autant de conscience et de cœur.

En France, il faut le dire, et ceci est le résultat d'une étude attentive et approfondie, on n'est plus chrétien que de nom, et les chrétiens pratiquants ne connaissent guère leur religion; ils savent qu'ils sont baptisés, qu'ils doivent assister à la messe, faire leurs pâques, et ils accomplissent ce devoir si imparfaitement! Ah! que nous avons à faire pour en revenir à la foi éclairée d'il y a cent ans, celle des populations allemandes et flamandes d'aujourd'hui! Et quand nos compatriotes meurent, ils meurent piteusement ou mal. Dans les pays que j'ai en vue, la mort est consolante et bonne. On ne se plaint pas, on prie, on sait qu'on expie: on s'en va presque content. Puissé-je mourir ainsi, mon Dieu!

Parcourez les rues d'Anvers: partout des emblèmes de sainteté. Dans la cour de la maison Joris, voyez cette Vierge naïve portant dans ses bras son Jésus avec une attitude si tendre. A la halle aux bouchers, voyez ce Calvaire plaqué contre le haut mur de briques, sous les grandes fenêtres ogivales: à la Maison hydraulique, la corporation des brasseurs n'a eu garde de prohiber l'image sainte de Notre-Dame: au musée Plantin, elle trône au-dessus des vieilles presses, et le soir les dévots

serviteurs de Marie allument devant elle des lampes ou des cierges, symboles de leur piété.

Maintenant allez dans les églises. Ah! que ces églises-là invitent bien à la prière, et comme on prie! Dans cette cathédrale de Notre-Dame, à sept nefs, on se heurte à chaque instant, dans les coins sombres, contre une forme accroupie qui se répand en larmes et en oraisons. Ce spectacle fait du bien.

Oh! la belle et splendide église! Pourquoi faut-il que j'aie été, moi, de mauvaise humeur toutes les fois que j'y suis venu? A peine y avais-je mis le pied, que je me sentais appréhendé au corps.

« Monsieur!

— Quoi?

— Voulez-vous voir les tableaux?

— Quels tableaux? (Ah! je savais bien lesquels!)

— La *Descente de croix*, l'*Élévation de la croix*, de Rubens.

— Non!

— Pourquoi, Monsieur?

— Parce que cela coûte de l'argent. Laissez-moi, vous dis-je! »

Et l'homme s'en allait en grommelant :

« Pour sûr, voilà un hérétique ou un excommunié. »

Hélas! oui, cela m'horripilait. J'ai pourtant vu un jour les admirables triptyques cachés derrière un rideau de serge humide, malgré les réclamations de la municipalité, qui craint de les voir se perdre; ce qui arrivera tôt ou tard. Ah! si les membres de la corporation des archers et leur capitaine Bockox revenaient à la vie, eux qui avaient commandé ces tableaux au grand homme, comme ils

chasseraient les marchands du temple à coups de fouet!

Une femme court maintenant après moi, une longue et osseuse lady.

« Monsieur!

— Madame!

— Êtes-vous journaliste? Écrivez-vous dans les journaux?

— De temps en temps; oui, quelquefois.

— Racontez cela, Monsieur; dites qu'on a taxé la vue de cette merveille comme dans une foire.

— Milady, je l'ai dit. »

Voici encore Saint-Jacques et son éclatant jubé. Voici enfin le puits de Quentin Massys, avec son dôme de feuillage en fer forgé.

Massys aimait la fille d'un peintre, lequel ne voulait pas de lui pour gendre: il ne voulait qu'un artiste et non un « forgeron », comme il appelait Massys dédaigneusement. Celui-ci résolut d'avoir raison du peintre; il fabriqua cette cage admirable et fut agréé.

Dig, dig, don! dig, dig, don! C'est le carillon de la cathédrale, qui ne se tait ni le jour ni la nuit. Nous en reparlerons au chapitre suivant, que je me permets de vous recommander.

IV

LA PERLE D'ANVERS

Le progrès. — L'imprimerie. — Le prix du papier. — Un autre musée. — Les caractères. — Dans la cour de la maison. — La dynastie des Plantin. — Le premier ouvrage de l'architypographe. — Autres grandes figures. — Le roi des correcteurs. — La poésie de l'imprimerie. — Joyeux carillon. — Les archives. — Rêverie.

Il y a une sagesse qui se joue dans l'univers et mène les hommes; tantôt elle apprend à ceux-ci une chose, tantôt une autre; on crie à la nouveauté, on s'extasie, on admire, et finalement on perfectionne la découverte et on l'applique aux besoins de tous. C'est le progrès.

Un jour, un habitant des bords de la mer, un sauvage vêtu de peaux de bêtes, a lancé une planche sur les flots en s'y cramponnant; il a creusé un tronc d'arbre et, ramant avec des avirons grossiers, a gagné des terres inconnues: c'était le principe de la navigation. Un autre sauvage assis devant son feu, à l'entrée d'une caverne, a regardé souvent l'eau bouillir dans le récipient vulgaire qui servait à cuire les aliments de tous les jours: c'était le principe de la navigation à vapeur; ni l'un ni l'autre ne pensaient pourtant à ce que pouvait être un cuirassé de guerre comme le *Formidable* ou l'*Empereur-Nicolas*. Et

quand il faut trouver un guide pour marcher, la même Providence fait remarquer au navigateur une petite aiguille de fer qui se tourne toujours vers le Nord et indiquera infailliblement la route. C'est une nouvelle merveille.

Or, parmi les choses merveilleuses, il n'y en a pas une qui ait produit une révolution comparable à la découverte de l'imprimerie. La haute raison qui préside à tout montre à l'artiste intelligent et génial un chétif métal qui, gravé ou fondu en *A*, *B*, *C*, reproduira fidèlement tous les livres qu'on voudra et autant qu'on voudra. Ni Cyrus, ni Alexandre, ni César n'en firent autant. Et quel Ptolémée d'Égypte pourra donner à l'artiste ce qui lui est le plus nécessaire : le papier? Cette même sagesse, qui lui apprend à le fabriquer lui-même, sans mesure, avec les vils chiffons qu'on jette sur le fumier... O blasés, blasés sur tout, jouisseurs, enfants gâtés et insouciants, si pourtant vous réfléchissiez, ne fût-ce qu'un instant! Si vous connaissiez le don de Dieu! *Si scires!* comme disait le Maître à la femme de Samarie, au puits de Sichem ; au lieu de froisser négligemment cette feuille imprimée et de la laisser tomber au ruisseau, peut-être, en pensant à son histoire, sentiriez-vous les larmes sourdre sous vos paupières!

Les étrangers et les païens mêmes nous donnent souvent des leçons. J'ai vu ceci en Chine, tout au fond de l'Extrême-Orient : jamais on ne laisse traîner une feuille imprimée, jamais on ne la jette de côté; jamais, dans un magasin, on ne s'en servira pour envelopper un objet quelconque. Il existe même une confrérie de bonzes qui s'en va, par monts et par vaux, quêter et recueillir les chiffons de papiers inutiles sur lesquels on peut encore lire

quelques caractères à demi effacés. Ces gens-là ont un profond respect pour l'écriture; ils aiment leurs beaux caractères, ils en sont fiers et le montrent de toutes façons. Ah! qu'ils seraient scandalisés s'ils vivaient parmi nous!

Les femmes ont souvent des idées exquises, car leur cœur et leur intelligence sont ouverts à toutes les délicatesses; c'est une femme qui m'a dit :

« Vous allez à Anvers: surtout ne manquez pas le musée Plantin, c'est la *perle d'Anvers!* »

A deux pas des quais de l'Escaut, à l'ombre de la glorieuse cathédrale, sur une petite place qu'on appelle le Marché-du-Vendredi, se dresse une maison qui n'a rien d'extraordinaire à l'extérieur, si ce n'est la porte d'entrée. Regardez l'écusson qui la surmonte : une main sortant des nuages et tenant le compas d'or avec la devise

LABORE ET CONSTANTIA

Le cartouche est soutenu par deux figures allégoriques représentant, l'une le Travail, l'autre la Constance. C'est l'œuvre du sculpteur hollandais Érasme Quellin, d'Amsterdam. La partie droite et fixe du compas représente la Constance, et la partie mobile le Travail. La maison est pleine de livres qui tous portent la même marque et la même devise. — Où êtes-vous donc? — Dans une imprimerie, la plus célèbre de toutes. Chez Plantin, l'archi-typographe du fameux roi Philippe II d'Espagne.

Ce n'est pas que Plantin ait été le premier imprimeur connu; non! Mon avis est que les Chinois, dont nous parlions tout à l'heure, connaissaient cet art depuis la plus haute antiquité: mais vous les savez figés dans une immobilité désolante et stérile, à peine troublée de nos jours

par les tentatives de leurs frères d'Europe. J'ai vu les imprimeries du Céleste-Empire dans les provinces centrales; elles sont toujours à l'état d'enfance et de gravure sur bois.

Au temps de Cicéron, au siècle d'Auguste, on imprimait de cette manière, paraît-il, les billets d'enterrement à Rome. Il a fallu quinze siècles pour faire faire à cet art un pas de plus, mais ç'a été un pas de géant. Trois hommes alors commencèrent à imprimer des livres en Occident, Gutenberg, Fust et Schœffer, et c'est en 1436, et à Strasbourg, qu'on doit placer la naissance de l'art qui a révolutionné le monde. Depuis assez longtemps on imprimait au bas des gravures quelques mots d'explication par le même procédé que la gravure; Gutenberg appliqua ce procédé à des écrits de longue haleine, et, avec ses associés, il suivit plusieurs méthodes avant d'arriver à la seule véritable et bonne.

Nous les voyons d'abord imprimer au moyen de tables ou planches sculptées; puis ils se servent de caractères mobiles en bois, puis enfin de caractères tirés de matrices fondues. On sait qu'une matrice est une pièce de cuivre qui a reçu en creux l'empreinte d'une lettre gravée sur un poinçon d'acier et qui s'ajuste au fond du moule dans lequel on fond les caractères.

Pourquoi faut-il que le malheur s'acharne après les grands inventeurs? Gutenberg ne fut pas toujours heureux; le dernier des Manuce est mort insolvable; le célèbre imprimeur Henri Estienne est mort à l'hôpital de Lyon; Antoine Estienne, qui fut à la tête des plus grands ateliers, s'est éteint dans la misère à l'Hôtel-Dieu; Plantin, lui, fut heureux, riche, puissant, considéré; il eut de

son vivant la fortune et la gloire, et après sa mort on vient à son logis comme à un pieux pèlerinage: on admire l'œuvre, et on bénit l'ouvrier.

Oh! cette cour de la maison Plantin! je la vois, comme si j'y étais, avec sa vigne trois fois séculaire couvrant la façade intérieure principale, ses énormes branches noires et tordues et ses feuilles vertes, entre lesquelles on aperçoit les bustes des maîtres, et les fenêtres à meneaux, aux carreaux enchâssés dans leurs cadres de plomb. Vigne toute symbolique qui rappelait à l'imprimeur, au milieu des brouillards de l'Escaut, son lieu d'origine, sa belle Touraine et sa douce France, là-bas, là-bas, avec son riant soleil et ses somptueux jardins! Et puis la vigne au vin généreux, répandant la force et la vie, apportant la gaieté et l'esprit comme ces livres qui sortent de ces officines et de ces salles d'étude et de travail, et qui vont aller par le monde, dans les palais, sous la chaumière, donner à tous la vérité et la vie. La science est le vin de l'esprit.

Le calme et la paix règnent ici. C'est la solitude, mais animée et peuplée; c'est le silence, mais un silence éloquent, plein de paroles, d'idées et de choses, comme celui dans lequel nous aimons à nous plonger dans nos lectures, au milieu des livres, alors que nous vivons d'une vie intense, et que l'esprit parcourt, ravi, des mondes encore inexplorés et si captivants.

Et, du reste, l'imagination aidant, cette cour de Plantin, ne la voyons-nous pas traversée sans cesse par un peuple de savants et d'ouvriers? Certes, ils ne faisaient guère plus de bruit qu'on n'en entend à cette heure; leurs occupations exigeaient le calme et le recueillement; ils passaient comme des fantômes, ils glissaient comme des

esprits. La matière comptait si peu dans l'art! de mignons lingots de cuivre, une légère feuille de papier, quelques gouttes d'encre noire ou rouge, une presse faisant entendre son gémissement doux et continu : c'était tout.

Et, tenez, les voilà! Entrez dans le logis et voyez : voici Christophe Plantin, chef de la famille, né en 1514, à Montlouis, près Tours, mort à Anvers en 1589, marié à Jeanne Rivière, de Caen, en Normandie. Voici ses six enfants : sa fille Marguerite, mariée à Raphelingen, qui dirige l'imprimerie de Leyde, fondée aussi par son beau-père. Voici son autre fille Martine, mariée à Joannes Mœretorf ou Moretus, lequel doit succéder à son beau-père et être la souche des Moretus, dont Balthazar sera le plus grand...

Et vous les voyez comme ils étaient, les fiers gentilshommes de la presse, graves, dignes, avec une belle prestance, la fine barbiche, la moustache retroussée, le pourpoint de velours noir et la fraise empesée. Jetez seulement les yeux sur cette galerie de portraits dans les salons du rez-de-chaussée : il y en a dix-sept de Rubens lui-même, d'autres de Pourbus, de Corneille de Vos, de Golzius. Ils représentent les fameux imprimeurs, et il semble que ceux-ci, descendus de leurs cadres, font encore les honneurs de la maison et circulent au milieu des belles tapisseries, des hautes cheminées et des bahuts sculptés.

Nous allons les voir travailler, car nous passons dans l'atelier typographique. Il contient encore sept presses à bras, parmi lesquelles se trouvent les deux presses dont se servit Plantin dès le début; elles datent de la fin du XVIe siècle, et ne sont guère élégantes; mais qui ne consi-

dérerait avec émotion ces vieux bois tailladés où l'on voit les marques des clous et des couteaux et l'empreinte grasse des mains! Je salue la presse comme je salue le pressoir qui, dans les jours d'automne, fend les grappes dorées. C'est la vie, vous dis-je, c'est la vie! Mais vous, ô



Gutenberg.

mes lectrices, saluez ces vieux débris; vous avez une raison particulière pour le faire: le premier ouvrage sorti de là, en 1555, porte le titre : *la Institutione di una fanciulla nobilmente* (l'Institution d'une fille de noble maison).

La dédicace, écrite en français et adressée à Gérard Gremway, receveur de la ville d'Anvers, est ainsi conçue :

« Suivant la coustume d'un jardinier ou laboureur, qui, pour singulier présent, offre à son seigneur les pre-

mières fleurs des jeunes plantes de son jardin ou métairie, je vous présente, Monsieur, cet un premier bourjon sortant du jardin de mon imprimerie, vous suppliant de telle humanité, à vous accoutumée, le recevoir, comme il vous est de bon cœur représenté. Ce que présent, m'inciterez, (si avec le temps m'est donné la puissance) à mettre en avant chose de plus grande importance, sous la faveur et protection de vostre seigneurie, laquelle nous veuille bien conserver, et toujours augmenter en grand profit et utilité du bien public. — D'Anvers, le 4 de may 1555. »

La chose de plus grande importance fut la fameuse *Bible polyglotte*, en huit volumes *in-folio* et en cinq langues, publiée en 1573, qui coûta quatre années de travail et quarante mille écus. Depuis 1569 déjà, Plantin avait été élevé par le roi d'Espagne, Philippe II, à la dignité d'architypographe, et le même Philippe avait envoyé à Anvers son chapelain, Arias Montanus, pour surveiller l'impression de la Bible.

Arias Montanus vint donc dans cette maison du Marché-du-Vendredi, et son portrait est là, dans les belles salles du rez-de-chaussée, peint par Rubens, comme celui de Juste Lipse et de plusieurs autres amis de la maison. Sans doute, ils se réunissaient tous et souvent dans cette chambre des correcteurs, longue, magnifique d'aspect, occupée par des bahuts remplis de lettres, d'épreuves, de manuscrits, de quittances et d'almanachs, ou par des armoires et des rayons garnissant les murs de haut en bas et dans lesquels sont alignés en bel ordre des paquets de caractères.

Au milieu de la chambre se dresse une table avec un seul fauteuil vénérable qui devait servir au correcteur en

chef: les autres avaient leur bureau près de la fenêtre, et c'est une merveille de chêne sculpté: on y voit encore une grande paire de ciseaux et une petite balance curieuse pour le pesage des lettres.

Ceux qui sont venus ici s'asseoir à ces tables s'appelaient Cornélius Kilianus, Théodorus Pullmannus, Justus Lipsius, Joannes Moretus, tous savants en *us*, si l'on veut, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des barrettes noires et des besicles d'acier; mais le plus noble parmi l'armée des travailleurs et ceux à qui nous devons d'être ce que nous sommes moralement et intellectuellement, Plantin, avait le génie des rois qui ont régné dans les siècles de lettres. S'il n'était par lui-même un savant dans toute l'acception du mot, il s'entendait admirablement à réunir, à grouper autour de lui les hommes les plus remarquables et à utiliser leurs talents.

Ces hommes ont servi merveilleusement ses projets. Plantin était l'habileté même; il voulait la perfection; la plupart du temps, grâce à ses précieux collaborateurs, il fut tout près de l'atteindre. On a dit que Kilian peut être considéré comme le phénix des correcteurs morts ou vivants, et qu'il affirmait que la correction est à l'art typographique ce que l'âme est au corps humain [1].

On cite de lui cette épigramme, traduite après du latin en vers français :

Nous corrigeons les livres des erreurs
Et nous notons les fautes des auteurs;
Mais un brouillon que la fureur d'écrire
Pour nos péchés dans nos lettres attire,
De ce bel art faisant un vil métier

[1] *La Maison Plantin*, Léon Degeorge. Paris, 1886.

Souille la plume et tache le papier.
Loin de lécher son ourson, il s'empresse
De le jeter dans les bras de la presse;
Et si l'on rit de son avortement,
Voilà le sot de furie écumant.
Tout aussitôt il s'en prend pour excuse
Au correcteur; c'est lui seul qu'il accuse.
Eh! bien, ami, laisse le correcteur
Débarbouiller les marmots de l'auteur.
C'est bien assez que le pauvre homme lige
Soit l'ennemi de tous ceux qu'il corrige...

A l'imprimerie Plantin, on ne se contentait pas de revoir les épreuves avec la plus scrupuleuse exactitude; il paraît qu'on les exposait même devant la porte de la maison, en priant les étudiants de les examiner, et en promettant *un sol* à tous ceux qui trouveraient une faute ou une erreur quelconque [1].

A côté de la chambre des correcteurs, on montre aux visiteurs la chambre de Juste Lipse, le savant philologue hollandais qui enseigna l'histoire à Leyde et à Louvain. Les murs ici sont tapissés de cuir de Cordoue véritable; deux grands bahuts de la Renaissance flamande y attirent l'attention. Ce que j'aime le mieux pourtant, c'est la boutique de librairie, qui est de plain-pied avec le sol de la cour.

Ici, nous avons tout à fait l'illusion du passé avec cet ameublement et ces fenêtres à petits carreaux enchâssés. Sûrement, tout à l'heure, les commis vont entrer et s'asseoir au comptoir pour me débiter un de ces livres que j'aperçois dans les rayons, et je vois déjà revenir de la ville le garçon *bouticlier* qui va peser mes ducats ou mes

[1] Nous tenons ce renseignement de M. Hazaert, un amoureux de l'art de son pays.

florins dans cette petite balance qui est là sur la table devant moi.

Rien ne donne une impression vitale comme ces objets qui sont tous à leur place : les composteurs sur les casses, un commencement d'alinéa arrêté brusquement au milieu d'un mot, des épreuves sur des réglettes, des tables à encre sur lesquelles reposent des rouleaux, des coins de bois, des formes qui attendent, des piles de feuilles blanches et imprimées, des pupitres barbouillés et écornés, des écritoires, des tampons, des brosses, des mouchettes à chandelles. Et qu'un rayon de soleil vienne à se glisser par les petites fenêtres aux garnitures de fer compliquées, que le rayon fasse danser les mille chatoyants atomes de cette poussière séculaire, je tressaille, je vois, je crie :

« Ils vont venir, ils viennent! Je vais leur parler!... »

Tout à coup, en effet, j'entends des voix, des sons, une musique, et je me précipite au dehors, haletant, éperdu, croyant presque que mon rêve va se réaliser. Alors je m'arrête, souriant et charmé, car si je ne les entends pas, eux, eux ont entendu la même voix et la même mélodie qui tombe du haut du ciel, comme un chant de séraphins égrenant sur nos têtes ses notes cristallines et joyeuses. Oh! l'aimable compagnie que celle des cloches de Notre-Dame d'Anvers! La plus petite a huit centimètres de circonférence; la plus grosse pèse seize mille livres et a eu pour parrain Charles-Quint, qui était le père de Philippe, qui fut le protecteur de Plantin.

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Vieille Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au Midi!

Le carillon c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son sablier d'argent, plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;
Par un frêle escalier de cristal invisible;
Effarée et dansante, elle descend des cieux;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore [1].

Au premier étage, on verra la galerie des cuivres, qui sont au nombre de cinq à six mille, exposés dans des vitrines placées contre les fenêtres donnant sur la cour et représentant des plans de villes, de joyeuses entrées, des médailles, etc. Ce sont les œuvres des graveurs anversois des xve et xvie siècles.

Puis vient la galerie des bois gravés, au nombre de quinze mille, qui ont une valeur inappréciable; on pourrait avec cela enrichir une cinquantaine de musées.

Enfin, les archives de la maison Plantin : les lettres, les moindres documents, les insignifiants papiers, comme les plus importants : le *Journal*, les *Grands livres*, les carnets de relevés des marchandises, les livres de paye des ouvriers, des gravures, des reliures, les catalogues de toutes sortes, les livres de correspondances. Et si vous pouviez feuilleter ces papiers, vous y verriez des choses comme celles-ci : « Rubens a reçu tant de florins pour tels travaux; le roi Philippe a payé tant pour telle Bible...: »

[1] V. Hugo, *les Rayons et les Ombres*.

vous y verriez les noms et les signatures des philosophes les plus célèbres, des artistes les plus éminents, des historiens les plus illustres, des imprimeurs les plus connus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie.

En sortant de là, il n'y a plus qu'une chose à faire : aller dans le pourtour de la cathédrale et faire une pieuse visite au monument du maître, où on lit son épitaphe :

CHRISTOPHORUS SITUS HIC PLANTINUS
REGIS IBERI
TYPOGRAPHUS : SED REX TYPOGRAPHUM
IPSE FUIT

« Ci-gît Plantin, typographe du roi, et lui-même roi des typographes! »

« Grand par sa dévotion, dit une autre inscription, par sa prudence et son génie sévère; grand avant tout par ses œuvres et sa persévérance; par ses soins et son assiduité, il fit paraître une quantité innombrable d'ouvrages anciens et modernes, au grand avantage des siècles présents et passés. Vous qui passez et lisez ceci, priez pour son âme! Il vécut soixante-quinze ans et mourut ici, le 1er juillet 1589. »

En revenant de Notre-Dame, je rêvais. Je rêvais, et ma rêverie eût pu se traduire ainsi :

O précieuse invention! ô don divin! Que nous sommes heureux! C'en est fait désormais des labeurs incessants, des longues veilles, des erreurs fatales, des incorrections ridicules et mensongères. Qu'un Turc brutal vienne encore et ose brûler nos bibliothèques, il y en aura cent autres, mille autres qui nous offriront leurs trésors, les mêmes

trésors. Plus n'est besoin des scribes laborieux qui passaient leurs vies à copier un manuscrit antique, à sauver les beautés littéraires des Grecs et des Romains, nos maîtres et nos éducateurs dans l'art de bien dire. Prêtres d'Isis ou d'Osiris, savants Chaldéens, Phéniciens habiles, Juifs sévères et jaloux, philosophes d'Athènes, citoyens de la grande Rome, vous ne pâlirez plus sur les manuscrits déroulés, vous ne pleurerez plus sur les merveilles perdues. Moines du moyen âge, on ne vous verra plus penchés sur les vélins et les parchemins, et passer les nuits à écrire et à enluminer. C'est fini! A vous tous, merci pour vos sollicitudes et vos labeurs! Mais la grande révolution est accomplie, et désormais, comme l'esprit qui souffle où il veut, comme le vent qui parcourt en un instant des distances infinies, comme l'éclair qui jaillit de la nue, comme le soleil, la feuille imprimée, le livre va se répandre avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux extrémités du monde.

Oh! je sais bien que l'homme prostitue le don de Dieu et abuse de ses bienfaits; il y a eu, il y a, il y aura encore des bourreaux de lettres, des criminels de la plume et de la pensée qui, à l'aide de ce moyen idéal : la presse, ont essayé et essayeront de pervertir le cœur et l'intelligence de leurs frères et blasphémeront Dieu; mais à côté des hurlements des damnés, comme au jour du terrible jugement, on entendra la louange des élus : Gloire à Dieu, qui nous a donné le livre et nous a procuré les plus pures jouissances!

C'est par le livre que nous pourrons entrer en communion avec tant d'esprits d'élite à qui il a été donné d'entrevoir quelque chose de la vérité, de la beauté et de la

splendeur éternelles. Et maintenant ma raison s'éclaire avec les entretiens des philosophes, ma mémoire apprend les faits héroïques et retient tous les événements qui se sont déroulés dans la longue suite des siècles, mon cœur se réchauffe aux accents des orateurs, dont la voix sonne comme une trompette d'airain, et je pleure quand j'entends les doux sons qui s'échappent de la tendre lyre des poètes.

Enfin, quand j'ouvre le Livre par excellence, mon émotion est plus vive encore; car j'y trouve traitées toutes les questions qui m'intéressent au plus haut point, touchant mon origine, ma destinée, mes devoirs.

Chose admirable! Voilà que tous les hommes, tous ceux que la terre porte, peuvent participer aux mêmes avantages. Toutes les sociétés, toutes les langues ont leurs livres, et l'imprimerie ira chercher les manuscrits dispersés par lambeaux dans les recoins du monde, ceux qui sont écrits de différentes mains, avec des caractères différents, avec des abréviations presque indéchiffrables, en langues étranges qui n'ont ni grammaire ni dictionnaire, qui sont d'un prix exorbitant et inaccessibles à la grande majorité des hommes. Pour transcrire correctement une *Somme* de saint Thomas d'Aquin, il faudrait à un bon copiste dix années, puisqu'il y a dix-huit volumes in-folio petit texte; que sera-ce donc de tous les docteurs, de tous les théologiens, de tous les jurisconsultes, de tous les poètes, de tous les historiens? Qui donc réunira les éléments épars de ce monde littéraire, y mettra de l'ordre et de la clarté, et les rendra accessibles à tous les hommes de bonne volonté? L'imprimerie!...

V

UNE VILLE MORTE

Impression sépulcrale. — Une gare gothique. — A Bruges il faut voir les rues avant tout. — Bruges au XIV[e] siècle. — Description d'un cortège de cette époque. — Quais et canaux. — L'enchantement du beffroi. — L'ascension du géant. — La vue. — Le carillon. — Visite aux églises brugeoises. — Notre-Dame. — Le tombeau du duc de Bourgogne. — La fin de Charles le Téméraire. — Souvenirs lorrains. — Place du Bourg. — Le Saint-Sang. — La procession. — A l'hôpital Saint-Jean. — La châsse de sainte Ursule. — L'auteur médit de la mer du Nord. — L'Escaut. — Caractère des Gantois. — Ce que dit Froissart d'une bombarde. — Béguines et béguinages.

Oui, c'est une ville morte.

On nous l'avait dit, et nous désirions tellement contempler cette chose extraordinaire, que nous y avons couru tout de suite, d'un trait, sans nous arrêter.

La ville, c'est Bruges, dans les Flandres.

Et, en arrivant, l'impression est lugubre vraiment; il semble qu'on arrive dans une église pour un enterrement. La gare est gothique; c'est la seule gare gothique que j'aie jamais vue; c'est le style qui convenait à Bruges, puisqu'on voulait lui faire faire connaissance avec les chemins de fer. Oh! les chemins de fer, les locomotives, les halètements de la vapeur et le tapage des plaques tournantes en cet endroit, précisément l'emplacement du

Marché-du-Vendredi, où les bourgeois de Bruges, après avoir choisi pour leur comte Thierry d'Alsace, firent, en 1128, aux envoyés de France la réponse suivante :

« Allez dire à votre roi qu'il est parjure; que Guillaume de Normandie, sa créature, n'est plus digne de la couronne comtale de Flandre; que nous faisons ce qui nous convient, et que le roi de France n'a rien à y voir! »

Fier langage! hautaines paroles!

Maintenant on ne parle guère à Bruges. Le long de vieilles maisons à pignons, on voit de temps en temps une ombre silencieuse qui se glisse; on n'entend plus que le son d'une cloche qui appelle les béguines à l'office et le clapotement de l'eau des canaux sous les ponts; les oiseaux eux-mêmes, étonnés, se taisent. Chut! c'est le tombeau d'une ville...

Nous trouvâmes un hôtel où l'on nous donna, à Charles et à moi, une chambre grande comme une salle des pyramides, ces cénotaphes immenses, et il y faisait froid comme là. L'hôtesse ressemblait à une mère abbesse. Nous nous mîmes au ton; alors elle nous prit en affection. A Bruges, il ne faut pas rire, et l'on doit tempérer les éclats de la gaieté française. Au restaurant annexé à l'hôtel, nous fûmes servis par un garçon tout de noir habillé, sans que le noir fût relevé par le moindre tablier blanc; il apportait de maigres plats sans mot dire. — A Bruges, je crois qu'on jeûne toute l'année. — L'homme avait l'air d'un sacristain ou d'un croque-mort.

Mais Bruges est un beau sépulcre, le sépulcre d'une grande dame.

Nous allons successivement parcourir ses rues, ses musées et ses églises.

Rien que pour l'aspect général des rues, il faudrait y venir. Les rues! Plaçons-nous, par exemple, sous cette porte Maréchale, ainsi nommée parce qu'elle fut élevée sans doute par la corporation ou *gilde* des maréchaux, — comme on dit ici; — on trouve là une échappée merveilleuse sur la rue bordée de pignons aigus et de façades dentelées, au bout desquels se dresse la masse colossale du Beffroi. La rue est droite, mais de cette droiture moyenâgeuse qui est pleine d'angles rentrants et sortants, de fenêtres à balcons et à windows, ce genre adopté à Paris et à la mode, qui n'est qu'une pâle imitation de l'antiquité, à laquelle on revient toujours et sans cesse. Et ces logettes, et ces gouttières, et ces gargouilles, et ces cheminées, et ces portes! Peut-on s'imaginer qu'on est en pleine fin du XIXe siècle? n'est-ce pas là le XIVe? Six siècles ont passé sur Bruges sans lui enlever son empreinte, sans la moderniser. Toutes ces villes du Nord ont gardé un coin d'antiquité qui est leur âme et leur histoire: Bruges est tout entière antique: l'âme des Flandres est dans chaque pierre de ses murailles et de ses rues.

Sait-on bien que dix-sept royaumes y étaient autrefois représentés par des comptoirs ou des associations commerciales: que vingt ambassadeurs étrangers habitaient entre ses murs. Les associations ou syndicats étaient entretenus par Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzig, Venise, Gênes, Milan, Florence et Londres: les ambassadeurs ou agents consulaires s'appelaient Laurens Barbarigo, Pictio de Salamanca, Gonzalve de Séville, Gonzalve Daguillera, Spinola, Gualleroti, etc. etc.

Quand Philippe le Bel, roi de France, entra dans la ville, en 1302, Jeanne de Navarre regarda autour

d'elle, vit le luxe des costumes des femmes, et s'écria :

« Je me croyais seule reine, mais j'en vois des centaines d'autres autour de moi. »

C'était la grande époque commerciale : au xve siècle, quand les ducs de Bourgogne y établirent leur cour, ce fut la grande époque somptueuse. On comprendra tout à l'heure comment ce luxe enfanta l'art et mit le pinceau aux mains des peintres. Le luxe a cela de bon, au moins.

Se figure-t-on quel pouvait être alors le spectacle des rues ? Maintenant c'est le désert, avec quarante mille habitants, — dont dix mille pauvres. — Autrefois il y en avait le double. Les voyez-vous, ces habitants, lâchés par la ville un jour de gala ?

Entendez le son des trompettes et des flûtes. Voici un cortège de seigneurs en habits de parade, la lance haute, la mine farouche, montant des chevaux richement caparaçonnés et fendant la foule la plus bigarrée du monde.

Et hautes et puissantes dames les suivent montées, elles aussi, sur de blanches haquenées.

Or, tandis que les seigneurs ont revêtu des jaquettes à ramages et des hauts-de-chausses de toutes couleurs, avec de curieux escarpins à poulaines, elles, les femmes portent des robes impossibles, longues de douze aunes, couvertes de pierreries, de licornes et de serpents, avec des plis lourds et des cassures brillantes, et leurs nobles têtes sont emprisonnées dans des coiffures en forme de croissant et à voiles bariolés. C'est à faire pâlir les couturières d'aujourd'hui par la richesse et la complication. Parlez-moi des couturières d'antan et des modistes du xive siècle !

La foule qui les admire, n'est pas moins admirable. Artisans, soldats, bourgeois, jongleurs, musiciens et en-

fants battent le pavé dans un désordre et une rumeur in-



Le beffroi de Bruges.

descriptibles, avec des costumes dans lesquels la fantaisie s'est donné carrière. Ces gens-là portent ce qu'ils peuvent. Eux, oui; mais non ceux qui regardent la fête par les fe-

nêtres à petits croisillons, et qui possèdent pignon sur rue.

Comment du reste ces gros bourgeois, seigneurs aussi, mais seigneurs du négoce, pourraient-ils prendre part à la procession du dehors? Leur embonpoint les en empêche et ils demeurent raides et figés dans leurs fauteuils sculptés, le ventre aux lourdes tables aux pieds trapus. Ne vous y trompez pas cependant; regardez leurs vêtements en drap de damas ou en satin d'argent: regardez les robes de leurs majestueuses moitiés, en étoffes d'or et de brocard, rigides comme des chapes d'église; ceux-ci sont les créanciers, et souvent ceux de la rue, seigneurs ou badauds, leurs débiteurs très insolvables.

Et ce qui fait cette fortune des bourgeois de Bruges, ce sont ces caisses d'épices qu'on entrevoit dans l'ombre des hangars, ces tonneaux de vin de France, ces outres de Chypre, ces ballots de laines écossaises, ces orfèvreries magnifiques qu'ils entassent, pour les répandre sur le monde entier.

Et la rumeur grandit, et les flûtes font rage; il vient des sons de musique de partout, de la terre, du ciel et de l'eau, car les canaux sont chargés de barques de plaisance. Vraiment on ne sait plus si l'on vit à Bruges ou à Venise. Après tout, les Vénitiens aussi sont ici, et ils y sont venus dans leurs propres navires.

Oh! cette eau! ces canaux! ces scintillements! ces frissons! cette moire et ce mystère! Comme tout cela est tranquille et propice à la rêverie! Poètes, peintres, sculpteurs, architectes, artistes de tout genre, vous qui êtes épris du charme qui se dégage des choses, venez, accourez dans l'antique cité flamande; ne cherchez pas, ne demandez rien, allez, errez à l'aventure, tournez dans cette ruelle,

passez ce pont, suivez ce quai; la surprise est là, à deux pas, et elle se répétera tant et tant que vous serez saturés de jouissances et d'émotions d'art. En vérité, en vérité je vous le dis, vous demeurerez longtemps, longtemps ici, et quand il faudra vous arracher de ces vieilles pierres, vous pleurerez.

Sur tous les quais de Bruges, ah! quel décor!

Tenez, voici le canal du Rosaire. A droite, cette maison historiée, aux extrémités de toit à volute; un peu plus loin un toit en dents de scie, puis une tourelle à flèche pointue, puis une terrasse couverte avançant sur l'eau, et derrière un fouillis d'arbres verts; à gauche un vieux jardin clos d'où émergent des massifs, une galerie le long de l'eau, une haute maison blanche, l'étranglement du canal et, dominant tout, la tour du beffroi.

Tenez, voilà le quai Vert. Sur le côté gauche, faisant face au pont rustique qui enjambe le canal, de petites maisons d'artisans bordent le quai; de l'autre côté un mur de jardin couvert de plantes grimpantes qui ont beau grimper et qui retombent dans l'eau; après des logettes en surplomb, coiffées d'une coupole polygonale, des escaliers plongeant sous l'eau, de vieilles masures déchiquetées, des cheminées branlantes depuis des siècles et, toujours dominant tout, le gigantesque beffroi.

Sortez un peu de la ville, du côté du Béguinage : vous verrez le *Minnewater* ou « lac d'Amour », bordé de joncs et de vieilles murailles lézardées, au milieu desquelles s'élève un donjon du pays des fées, flanqué à droite de la tour de la cathédrale, à gauche du beffroi; tout ceci au dernier plan.

Rentrez, vous passerez par le quai des Marbriers, et

vous verrez le *Franc* de Bruges avec ses glorieux pignons remis à neuf.

C'est un enchantement; rien pourtant n'excite plus l'admiration que le beffroi énorme qui domine tout et qu'on retrouve toujours.

« Ceci, en effet, dit Camille Lemonnier, est plus qu'une tour; c'est de l'humanité vivante, de la matière cérébrale entassée, une sorte de grand homme agitant ses bras dans l'espace. L'œuvre d'art, en cet édifice farouche qui irrite l'esprit comme une monstruosité, n'est pas sortie d'une pensée isolée, mais de la volonté collective et des entraillles de toute une race d'hommes. La norme est si violemment outrepassée, qu'on est pris d'abord, comme devant un volcan, un gouffre, un phénomène de la nature, d'une sensation de malaise; et tout de suite après on a la perception d'une humanité à pic, plongeant de haut, de plus haut que la génération actuelle, dans la destinée [1]. »

Qu'est-ce donc que le beffroi de Bruges?

La tour des halles, tout simplement.

Comme dans toute ville flamande qui se respecte, vous avez ici un bâtiment de quatre-vingt-quatre mètres de long sur quarante-trois de large, bâti au XIIIe siècle, réédifié au XVIe. Au milieu, la tour des XIIIe et XIVe. Cent sept mètres de haut et quatre cent deux marches. Elle penche un peu vers le sud-est. Deux hauts étages carrés, flanqués chacun de tourelles, puis un étage supérieur de forme octogone. Fenêtres ogivales immenses, gracieuse balustrade, clochetons ornementés, gigantesques cadrans d'horloge, rien n'y manque, comme bien vous pensez. Avez-vous vu les cloches du Creizker, à Saint-Pol-de-

[1] *La Belgique.*

Léon? On a dit que si un ange descendait du ciel, il poserait le pied sur le Creizker, avant de s'arrêter sur la terre d'Armorique, et c'est Ozanam qui a dit cela. Mes amis, le beffroi de Bruges dépasse bien le Creizker, et c'est vraiment un échelon du paradis. Dieu doit regarder cette tour avec une complaisance mélangée de pitié, et dire :

« Les pauvres gens! Et pourtant ils ont envie de venir me voir! »

A quelques pas la tour de Saint-Sauveur regarde éternellement celle-ci, et toutes deux carillonnent sans fin ce désir très chrétien :

« Nous irons! oui, nous irons! »

Lors de notre dernière visite à Bruges, il y avait un marché qui se tenait sous ces halles: bien mieux, c'était kermesse, et la grande place était couverte de ces naïves baraques que l'on retrouve dans toutes les foires.

Dans celle-ci on vous portraicturait pour vingt sols; dans celle-là on vous servait des glaces qui coûtaient un demi-franc; dans la troisième on voyait des lutteurs hommes et femmes. Les femmes, joufflues, mafflues, « tombaient » les hommes, généralement même les soldats amateurs qui se présentaient. La foule était stupéfaite d'admiration, et je m'amusais beaucoup des mines étonnées des gens. Ce qu'il y avait de mieux dans toute cette pouillerie foraine, c'était un théâtre de tableaux vivants où l'on représentait la Passion de Jésus-Christ dans tout son réalisme. La baraque était comble; j'y entrai. Toute cette foule flamande était là, silencieuse, retenant son souffle, dévote au théâtre comme dans une église: beaucoup pleuraient à chaudes larmes, comme j'ai vu pleurer à Oberammergau, dans les montagnes de Bavière, au *Passionspiel*.

C'était toujours le moyen âge, et, depuis l'année 1291, le beffroi a vu le même peuple animé des mêmes idées et des mêmes sentiments.

J'ai voulu monter là-haut.

Cela m'arrive rarement de me hasarder dans une ascension. Montagnes ou tours de cathédrale m'ont toujours trouvé réfractaire. Mais le moyen de ne pas demander à ce géant-ci son secret! Il parle si bien, si harmonieusement, si doucement même! Voyons comment un si gros corps a parfois des accents si suaves. Allons!

Curieuse la montée! On n'y voit souvent goutte, et l'on va, l'on va automatiquement, sans cesse ni fin. De temps à autre on perçoit un bruit indéfinissable, comme celui d'un régiment de cavaliers-fantômes qui descendrait l'escalier à votre rencontre. Instinctivement on se range. Se ranger cependant n'est pas facile dans l'étroite cage. Voici un palier; un rayon de lumière gicle à travers un interstice de la muraille, et l'on entrevoit une porte. Poussons la porte, en faisant attention de ne point tomber. Brrrr! en effet, qu'est-ce que cette salle immense, poussiéreuse et obscure? Aucune destination. C'est le ventre du géant. Un ventre qui s'agite, halète, respire. Je l'ai senti. Un souffle a passé sur moi, comme sur Claude Frollo à Notre-Dame. Qui? quoi? J'étends la main. Horreur! c'est un contact gluant, froid, mou. Une chauve-souris... Et j'entends encore des cris moqueurs et perçants, une bande de martinets qui se dit :

« Que vient-il faire ici cet intrus? »

Reprenons l'ascension.

Cette fois, le bruit que je percevais tout à l'heure devient plus intense et plus distinct. C'est comme un grincement

de chaînes, des coups de marteaux, des piaulements de flûte et des sonorités de cuivre, coupés par des roulements de tonnerre. Un silence. Il m'a paru que la tour se balançait dans le vide... Oh!... Puis les grincements, les roulements et les grondements recommencent.

Brusquement je débouche sur une plate-forme où l'escalier se rétrécit encore et où le vacarme devient assourdissant. Malgré tout, j'ai la sensation qu'un être humain est proche et je distingue une forte voix :

« S'il vous plaît, Monsieur. Par ici !

— Ah!

— Bonjour, Monsieur.

— Vous êtes?

— Le sonneur du beffroi.

— Ah! mon ami, que je suis content d'être ici!

— S'il vous plaît, Monsieur. Et moi content de vous voir.

— Tiens! Vous n'êtes pas seul.

— Nous sommes trois, Monsieur.

— Je comprends cela. Vous vous ennuieriez trop autrement. Et vous travaillez?

— Oui, Monsieur. D'abord nous sonnons les heures, ensuite nous sommes cordonniers de notre état.

— Je vois ça. Vous avez ici une gentille chambrette. Voici votre poêle pour l'hiver, votre petite cuisine, votre établi, votre chat même... Il doit y avoir des souris ici. Et puis la vue. Mâtin! quelle vue! Ah! quelle vue! »

Je n'en dis pas plus pour le moment : le vacarme de tout à l'heure me coupa la parole. Comment ces braves gens ne perdent-ils pas le sens de l'ouïe?

J'allai m'accouder à une des larges baies de la chambre

des veilleurs. L'immense panorama se déroulait à perte de vue : d'abord les toits, les tourelles, les cheminées, les clochetons, les aiguilles et les arbres, faisant l'office de mousse ouatée au milieu des pierres pointues; puis plus loin, tout autour, Blankenberghe, Heyst, avec la mer grise ou blanche; Damme, Eccloo, Gand, Thourout. J'ai vu, en regardant une fumée qui se déroulait à travers les prairies, un train de chemin de fer lilliputien.

On me montra ensuite le carillon, mû par un cylindre du poids de dix-neuf mille neuf cent soixante-six livres; il a cent quatre-vingt-dix marteaux. Dans un coin de la logette des gardes, s'étale un monstrueux clavier. Les mercredi, samedi et dimanche, de onze heures un quart à midi, un artiste monte ici, se met en bras de chemise et donne des coups de pied et de poing sur les touches, en se démenant comme un furieux. Alors le beffroi chante comme un séraphin.

Trois églises brugeoises sollicitent l'intérêt du visiteur : Saint-Sauveur, Notre-Dame et le Saint-Sang.

Saint-Sauveur est la cathédrale; elle possède une tour en forme de donjon qui ressemble un peu à ces églises du Midi de la France, bâties de façon à soutenir un siège contre les mécréants sarrasins qui désolaient les rivages de la Méditerranée par leurs incursions répétées. Du reste, cette église est du style ogival primitif, comme Notre-Dame, qu'on trouve non loin de là. A Saint-Sauveur plus que partout, on ressent cette impression funèbre dont nous avons parlé; sa polychromie et ses marbres noirs lui donnent un air d'enterrement. Le jubé rococo, en marbre, est lourd et vilain, mais l'envolée des orgues est superbe; je parle du buffet, et non de la musique.

Notre-Dame est moins sombre et plus ornementée: l'ornementation est plus gaie. L'une comme l'autre possèdent des œuvres d'art inappréciables : tableaux, sculptures, vitraux, tombeaux. C'est à Notre-Dame qu'on peut voir, non sans étonnement, une statue de la Vierge de Michel-Ange. Est-ce de Michel-Ange véritablement? Il faut bien le croire, car un collège académique, lors du centenaire du grand artiste, a consacré son authenticité. Et puis il y a les archives. et les archives disent que Jean Mouscroen, marchand de Bruges, a commandé cette statue à Michel-Ange et la lui a payée cent ducats, en l'année 1514. Inclinons-nous.

Touristes et voyageurs, ouvrez vos bourses. Une personne seule donne cinquante centimes à un franc au sacristain qui montre les tableaux voilés, et il y a en outre un tarif pour l'entrée de la chapelle des tombeaux. Je tire cette phrase du Bædeker. Ah! quand donc ne tirerai-je plus ma bourse de ma poche?

Ici il était absolument nécessaire de le faire. En ma qualité de Lorrain, je me devais de visiter le tombeau du plus grand ennemi de la Lorraine. J'ai nommé Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Il est là; sous trois pas un enfant le mesure...

Tout de même, la tombe mesure un peu plus de trois pas, soyons justes; mais enfin il est là, à côté du tombeau de sa fille, Marie de Bourgogne. C'est le roi Philippe II qui a élevé ce mausolée à son trisaïeul; cela lui coûta vingt-quatre mille neuf cent cinquante-cinq florins; ce qui est une fortune.

L'artiste fut le sculpteur Jongelincx d'Anvers. Les sta-

tues du père et de la fille sont en cuivre doré. Sur les côtés des tombes de marbre s'alignent les écus en émail des duchés, comtés et seigneuries possédés par iceux.

Rien de beau et de royal comme cette procession d'armoiries; c'est comme celle que l'on voit dans le chœur au-dessus des stalles, au nombre de vingt-neuf, toutes appartenant aux chevaliers de la Toison d'or qui tinrent leur onzième chapitre dans cette église, en 1468. Où est ce temps? où est ce temps?

Pauvre duc! Je lisais sur son monument la devise fameuse :

Je l'ay empris, bien en aviengne!

Eh bien, non! toutes ses entreprises, sur la fin de sa vie, tournèrent mal. Dieu sait pourtant s'il était puissant et si son rêve était grand!

Maître des Pays-Bas et de la Bourgogne, avec l'espoir d'hériter de la Provence, il voulait encore la Lorraine et Nancy, dont il espérait faire la capitale d'un nouveau royaume qui s'étendrait des bouches du Rhin aux bouches du Rhône. Il lui semblait facile aussi de s'emparer de la Suisse et de l'Italie et même de la France, ayant épousé la sœur du roi d'Angleterre Édouard IV. Tels étaient ses vastes projets. Et il venait encore de recevoir en gage, du duc Sigismond d'Autriche, le landgraviat d'Alsace. Quant à Louis XI de France, il était maté par le traité de Péronne, qui venait d'être conclu avec Charles.

On entendit celui-ci dire un jour à Philippe de Comines :

« J'aime tant le bien du royaume de France, qu'au lieu d'un roi qu'il y a, j'en voudrais dix. »

Il reçut comme un premier avertissement de la Providence, à Beauvais, où les habitants, avec une faible garnison, se défendirent héroïquement et repoussèrent l'assaut des Bourguignons. Les femmes rivalisèrent de courage avec les hommes, et une jeune fille, Jeanne Lainé, surnommée Hachette, arracha l'étendard de l'ennemi, comme il venait de le planter sur la muraille, et le porta en triomphe à l'église des dominicains.

A cette époque, la Bourgogne et la Flandre relevaient du roi de France; le Brabant, le Limbourg, le Luxembourg et les Pays-Bas relevaient de l'empereur d'Allemagne qui était alors Frédéric III. En septembre 1473, le Téméraire eut une conférence à Trèves avec l'empereur, où il étala un luxe insensé. L'empereur le pressait de conclure le mariage de sa fille Marie avec Maximilien, fils de Frédéric; Charles auparavant demandait à Frédéric qu'il le reconnût roi et vice-roi de l'empire. La veille du jour fixé pour son couronnement, l'empereur monta furtivement dans un bateau de la Moselle, qui l'emmena à Cologne. Deuxième avertissement.

Ainsi tombait son fameux projet du royaume de la Gaule-Belgique. Il avait pourtant institué à Malines un parlement, sur le modèle du parlement de Paris, et il paraissait considérer la Lorraine comme devant entrer dans la nouvelle monarchie et faire le trait d'union entre ses diverses possessions. Finalement il enleva le pays au duc René II de Vaudémont, et fit son entrée à Nancy le 30 novembre 1475.

Les Suisses ayant envahi la Franche-Comté pendant qu'il faisait cette conquête, Charles réunit une armée de quarante mille hommes, avec une formidable artillerie,

et, le 18 février 1476, il était devant la petite ville de Granson.

« Marchons à ces vilains, quoique ce ne soient pas gens pour nous! » s'écria-t-il.

Ces vilains lui infligent une défaite sanglante le 2 mars, et le duc leur laisse entre les mains quatre cents canons, sa tente, son trésor, ses diamants et d'autres richesses que les Suisses employèrent à orner leurs églises. En cette circonstance, les riches tapisseries de Flandre se vendirent à l'aune, dans une petite boutique du village, comme une étoffe lourde et grossière.

Cependant le Téméraire réunit une nouvelle armée et part de Lausanne avec trente-six mille hommes, le 27 mai 1476, en disant :

« Je déjeunerai à Morat, je dînerai à Fribourg, et je souperai à Berne. »

Le 22 juin, il est encore à Morat. C'est là que viennent l'attaquer les Suisses, soutenus par les forces de René de Lorraine et de Sigismond d'Autriche. Comme à Granson, son artillerie et sa cavalerie sont réduites à l'impuissance. Plus de quinze mille de ses soldats restent sur le champ de bataille.

Le duc René, ayant profité de l'abattement et de la tristesse où Charles était plongé à la suite de ses revers, reprit Nancy. Trois jours après le Téméraire arrivait à Toul. Le dimanche 5 janvier 1477 eut lieu la grande bataille qui devait être décisive.

Suisses et Lorrains étaient ensemble. On voyait le duc René au milieu des bannières de Berne, Zurich, Fribourg, Sarnen, Soleure, Bâle, Strasbourg, Schelestadt, Thann et Colmar. L'action s'engagea à l'endroit où se trouve actuel-

lement l'église de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'extrémité du faubourg Saint-Pierre, puis du côté de la Malgrange. Les trompes lugubres d'Uri et d'Unterwald résonnaient comme à Granson et à Morat. Un lion d'argent doré qui surmontait le casque du Téméraire tomba sur ses arçons.

« *Hoc est signum Dei!* dit-il en latin. C'est un signe de Dieu. »

Dieu lui en avait déjà donné d'autres, nous le savons.

Il s'était jeté au plus fort de la terrible mêlée et faisait des prodiges de valeur; mais les Bourguignons fuyaient vers le pont de la Meurthe, à Bouxières-aux-Dames. Comme le duc Charles passait à l'extrémité de l'étang Saint-Jean, il s'embourba dans les marais glacés: un gentilhomme lorrain, sans le reconnaître, lui porta par derrière un coup qui le renversa de cheval. Alors Charles cria :

« Sauvez le duc de Bourgogne! »

L'autre, qui était sourd, crut entendre :

« Vive le duc de Bourgogne! »

Et il lui fendit la tête depuis l'oreille jusqu'à la mâchoire.

Le soir, René de Lorraine entra dans Nancy aux flambeaux. Il alla d'abord remercier Dieu dans l'église Saint-Georges, puis vint au palais ducal, dans la cour duquel les Nancéiens avaient élevé des trophées avec des têtes de chevaux, d'ânes, de chiens, de chats et de rats, qu'ils avaient été réduits à manger pendant le siège.

Trois jours après la bataille, le lendemain de l'Épiphanie, un page romain, de la famille Colonna, qui était auprès de Charles quand il était tombé de cheval, alla

à la recherche du cadavre, qu'on retrouva enfin sous la glace. Il avait trois blessures : il fut reconnu par ses médecins et par ses domestiques. Le duc René lui fit faire de splendides funérailles. Le corps demeura exposé sur un lit de parade pendant trois jours. Le duc de Lorraine vint le voir avec sa cour; il était en costume de deuil; il s'approcha en pleurant, prit la main froide de son ennemi et lui dit :

« Chier cousin, vos âmes ait Dieu! Vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Il se mit ensuite à genoux, pria pendant un quart d'heure et aspergea le corps d'eau bénite.

On enterra le duc de Bourgogne, comte des Flandres, dans l'église Saint-Georges, et il resta là sous un mausolée jusqu'en 1550. C'est alors qu'à la demande de l'empereur Charles-Quint, il fut transféré à Notre-Dame de Bruges, où on le voit encore maintenant.

L'étang Saint-Jean a été transformé en jardins. A l'endroit même où succomba le Téméraire, s'élève une croix de Lorraine à deux croisillons. Enfin, par les ordres de René on ramassa trois mille neuf cents morts sur la route de Nancy à Saint-Nicolas, à l'endroit où la bataille avait commencé; on creusa de grandes fosses et on les y enterra tous. Sur les fosses on bâtit une élégante chapelle sous le vocable de chapelle des Bourguignons ou Notre-Dame de Bon-Secours. Ce dernier nom a prévalu. Stanislas, roi de Pologne et dernier duc de Lorraine, rebâtit la chapelle en 1738; on y voit son tombeau et celui de sa femme; ces deux monuments sont magnifiques.

Nancy et Bruges sont donc unies dans le même poignant souvenir. Au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville,

place du Bourg, on peut voir dans une galerie un tableau de Dobbeleare représentant la découverte du corps du Téméraire dans l'étang Saint-Jean. Mais cet hôtel de ville lui-même, il faudrait en parler! Disons au moins que c'est un joli édifice gothique avec quarante-huit niches, sur sa façade soutenant les statues des comtes de Flandre.

Dans un des angles de cette place du Bourg, on trouvera le palais de justice, l'ancienne résidence du magistrat ou *franc* de Bruges. Nous avons déjà jeté un coup d'œil sur le *franc* vu du quai des Marbriers : les derrières. Rien de gracieux comme ces quatre pignons flanqués de tourelles élégantes, ces fenêtres à meneaux avec deux plus larges dans le bas, à balcons, et le petit auvent triangulaire, sans distinction apparente. L'intérieur nous ménage la surprise d'une admirable cheminée en marbre noir et en bois de chêne sculpté, où l'on peut voir l'œuvre de Lancelot Blondeel, avec la statue de Charles-Quint, celles de Marie de Bourgogne, de Maximilien d'Autriche, de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille; puis le bas-relief en marbre blanc représentant l'histoire de la chaste Susanne, sur l'entablement supporté par de riches colonnes. A elle seule, cette cheminée représente toute la gloire de l'ancienne Flandre.

Dans un autre angle de la même place, voici une petite construction à deux étages de deux époques différentes, dont le portail et l'escalier sont du style flamboyant le plus touffu : le Saint-Sang.

Thierry d'Alsace, comte de Flandre, s'en alla en terre sainte comme tant d'autres et en rapporta quelques gouttes du sang de Notre-Seigneur; de là cette église et le merveilleux reliquaire qu'elle abrite. Si vous désirez voir tout

cela, allez sous le passage voûté, tout près, rue de Laine-Aveugle, et demandez après le clerc. O moyen âge!

Mais les vitraux de Capronnier et de Béthune, les portraits de Pourbus et la majesté des sévères piliers de la chapelle de Saint-Basile, pâlissent devant la fameuse châsse d'or de Jean Crabbe, toute garnie de camées, de pierres fines, de ciselures et de pendeloques, qui abrite le précieux coffret renfermant le tube où l'on conserve le sang de l'Homme-Dieu.

Est-ce son vrai sang? Je ne sais. Mais ces traditions sont tellement respectables! cette piété du peuple tellement émouvante! Ah! que j'eusse voulu assister à une de ces antiques processions où l'on promenait la sainte relique à travers les rues, derrière l'étendard des comtes et les bannières des corporations et des marchands, parmi les tapisseries célèbres voilant les maisons et au son des stridentes trompettes des hérauts!

Mais je l'ai vue néanmoins cette manifestation qui, pour appartenir à nos époques contemporaines, n'en allait pas moins à mon cœur de chrétien et me faisait faire un retour amer sur l'intolérance de ceux qui, chez nous, sont les maîtres et proscrivent niaisement de pareilles fêtes, blêmes de peur à la pensée d'affronter les quolibets de je ne sais qui, venant de je ne sais d'où : ce qu'on appelle les collèges électoraux, le suffrage universel traînant sur les tables souillées de mauvais vin des estaminets et des auberges! Sottise et aberration qui ne durera pas toujours, bien sûr! mais qui fera rougir de honte nos enfants plus tard, quand ils liront l'histoire. On peut être vaincu l'épée à la main dans le hasard des batailles, mais vaincu par la bêtise, à froid!

Avant de quitter cette ville unique et consacrée à l'art, il nous reste à faire un dernier pèlerinage artistique.

Une autre légende de Bruges raconte que, après l'ef-



Louis XI apprenant la mort de Charles le Téméraire.

froyable défaite des Bourguignons, un homme, un soldat échappé au désastre de Nancy et qui avait vu mourir le Téméraire, aux côtés de qui il servait, s'en vint par une nuit sombre, tout blessé qu'il était, frapper à la porte de

l'hôpital Saint-Jean de Bruges. Ce n'est qu'une légende; toujours est-il que si les moines de Saint-Jean n'ont pas recueilli et soigné Hans Memling blessé dans la bataille, ils ont donné l'hospitalité à l'artiste mayençais, qui les en a récompensés en leur laissant le *Mariage mystique de sainte Catherine*, l'*Adoration des mages* et la *châsse de sainte Ursule*.

La primitive entrée de l'hôpital est non loin du baptistère de Notre-Dame. Elle est remarquable, — comme le baptistère, qui est un ancien portail, — par ses jolies colonnettes et ses hauts-reliefs représentant la mort et le couronnement de la Vierge. C'est un peu plus loin que se trouve l'entrée actuelle; mais auparavant jetons encore les yeux sur l'extérieur du bâtiment, qui se mire si joliment dans les eaux du canal voisin, en face d'un vieux jardin. Grandes fenêtres ogivales, pignons dentelés et logettes descendant sur l'eau retiennent le crayon du dessinateur et le pinceau du peintre.

Mais nous entrons dans une cour tout embaumée du parfum des roses, et un digne jeune homme, au profil de séminariste, nous introduit immédiatement dans le sanctuaire de Memling, qui est l'ancienne salle du chapitre.

Voici la châsse de sainte Ursule.

On comprend que le peintre ait traité le sujet. Il était de Mayence, et Ursule et les onze mille vierges moururent à Cologne sous les coups des Huns d'Attila. C'étaient ses compatriotes.

Les caractéristiques de la peinture de Memling sont l'éclat du coloris, la correction du dessin, une observation attentive de la nature et un goût exquis. Il est de

l'école des van Eyck, de Hubert surtout, qui reproduisait la nature jusque dans les plus petits détails, jusqu'à peindre avec soin les petits poils des bras et des jambes, comme dans son *Adam*, qui est au musée de Bruxelles.

La châsse est un édicule à pignons de six mètres trente de haut, divisé en six compartiments séparés par de petits piliers.

Le premier compartiment représente Ursule débarquant à Cologne;

Le second nous la montre abordant à Bâle;

Le troisième, arrivant à Rome;

Le quatrième, revenant à Bâle;

Le cinquième est le massacre des onze mille vierges;

Le sixième, le martyre particulier d'Ursule.

Le mystique artiste, épris d'idéal, fait tomber gracieusement ces corps de vierges sous les coups des bourreaux barbares, comme les roses et les lis tomberaient sous les coups de ciseaux d'un jardinier. C'est une mort sans douleur, c'est celle de la Vierge Marie attirée vers son Fils qui la réclame, et dont l'âme amoureuse rompt facilement l'enveloppe fragile qui la retient à peine. Et Memling, d'autre part, reproduit tellement bien la nature, que les soldats qui portent des armures d'acier poli reflètent sur ces armures les objets environnants.

J'avoue que c'est sans enthousiasme que je suivis Charles, qui m'entraînait à Ostende, non pas que la société de Charles me soit désagréable, — le monstre sait parfaitement que je l'adore, malgré ses abominables défauts; — mais, après Bruges, il me semblait qu'il n'y avait plus rien à voir et rien à faire qu'à se recueillir.

« Viens, va! disait-il; tu te recueilleras en face de l'Océan.

— L'Océan! Ah bien! si c'était le nôtre encore, la mer bleue ou verte, le bleu de Royan ou le vert de Bretagne! Mais le gris! La mer du Nord est grise à désespérer. »

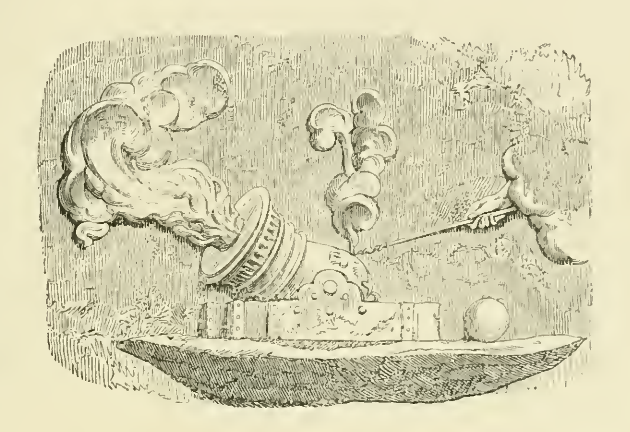
Je ne comprends pas la vogue des bains d'Ostende et de Blankenberg. Tous les Belges y vont, tous les Allemands y vont, quelques Français les imitent. Les malheureux! En faisant une demi-journée de plus de voyage, ils auraient le bleu. Aiment-ils donc tant le gris? Voir en gris, c'est vivre malheureux, n'est-il pas vrai? Enfin! on ne dispute pas des goûts ni des couleurs. Le proverbe n'a pas été fait pour rien, et la sagesse des nations du Nord a opté pour le gris.

O Charles! pourquoi m'as-tu traîné là-bas? Pour voir des horizons brumeux et geler. En courant sur l'estacade d'Ostende et le long des chalets de la plage, nous subissons les âpres morsures d'une bise glaciale. Et c'est pour ça qu'on vient ici! Pour ça, oui! et pour payer un mauvais dîner dix francs par tête. A Ostende, les aubergistes triomphent sur toute la ligne, et ils ont bien raison, puisqu'on les laisse faire.

C'est avec un soupir de soulagement que je pris le train pour Gand.

Cent cinquante mille habitants à Gand, chef-lieu de la Flandre orientale. C'est cette ville qui a, avec Anvers, hérité du commerce de Bruges, lequel est passé à l'état de musée de Cluny, ce qui est une mort honorable. Gand est bâtie sur une trentaine d'îlots, et par conséquent couverte de ponts et de canaux formés par l'Escaut, la Lys et deux autres petites rivières. C'est avec plaisir que je

retrouve l'Escaut, le trait d'union entre la France et les Pays-Bas. On sait que cette rivière prend sa source dans l'Aisne et qu'elle baigne successivement Cambrai, Valenciennes, Tournai, Gand, Rupelmonde, Anvers. Elle reçoit le canal de Saint-Quentin, la Scarpe, la Lys et quelques autres cours d'eau, puis se partage en deux branches, dont l'une se jette dans la mer du Nord, entre les îles



Bombarde du xve siècle.

Schouwen et Beveland, et l'autre entre les îles Walcheren et Kadsand. Les deux embouchures ont une dizaine de mètres de large. La Hollande autrefois fermait l'ouverture de l'Escaut; mais depuis 1832 la navigation de la rivière est libre, moyennant un léger droit.

Gand fut la résidence habituelle des comtes de Flandre, qui souvent eurent de la peine à réduire leurs sujets. Le caractère du Gantois était querelleur. Quand il s'agissait d'une guerre étrangère, cela pouvait passer; les bourgeois pour un temps devenaient soldats et savaient infliger à l'ennemi de sanglantes défaites, comme dans cette bataille de Cambrai, appelée bataille des Éperons, où l'on ramassa

sur le terrain sept cents éperons d'or ayant appartenu à des chevaliers français; mais quand les bourgeois couraient aux armes pour se débarrasser des percepteurs d'impôts, c'était la guerre civile, et les XIIIe, XIVe et XVe siècles offrent souvent ce déplorable spectacle.

La ville s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Charles-Quint; mais elle est tout aussi fière d'avoir vu naître le dictateur Jacques d'Artevelde, dont la statue trône sur le Marché-du-Vendredi.

Que si vous avez la moindre envie de connaître les armes dont se servaient ces endiablés brasseurs de Gand, allez à l'ouest du Marché, et vous rencontrerez là, sur un socle de pierre, Marguerite l'Enragée (*Dulle Griete*). C'est un canon en fer forgé de six mètres de long sur trois de circonférence, mentionné par Froissart :

« Pour plus esbahir ceux de la garnison d'Audenaerde, dit-il, les Gantois firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle avait cinquante-trois pouces de bec et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pesant, et, quand cette bombarde descliquait, on l'ouïait par jour bien de cinq lieues loin, et par nuit de dix, et fumait si grande noïse au descliquer, qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent en chemin. »

On chargeait la bombarde avec des boulets en pierre de taille et des barils pleins de mitraille de fer, de pierre et de verre.

Quels gaillards, en effet, que ces artilleurs!

Je ne puis qu'indiquer en passant le beffroi de Gand et son hôtel de ville, la porte du Rabot et les curieuses maisons des francs bateliers, des mesureurs du blé, du droit de l'*étape* et du *bon lieu*, que l'on voit sur le quai aux

Herbes, tout encombré de tonneaux et de charrettes ; les ruines du cloître de Saint-Bavon et la cathédrale de ce nom, avec son *Adoration de l'Agneau*, de Jean et Hubert



Portrait de Charles-Quint.

van Eyck, et son vaisseau splendide. Les pierres blanches, bleues et rouges donnent à l'église un air gai de drapeau français ; mais, dans le haut de la grande nef, nous sommes rappelés à de hautes pensées en voyant les écussons des chevaliers de la Toison d'or, qui tinrent ici leur dernier

chapitre, en 1559, sous la présidence de Philippe II d'Espagne. Et puis regardez sur le mur, au-dessus de la porte d'entrée, cette inscription gigantesque :

> Mementote præpositorum vestrorum qui vobis
> locuti sunt verbum Dei ; quorum intuentes
> exitum conversationis, imitamini fidem [1].

Suivent les noms des évêques qui se sont succédé sur le siège de Gand.

Ce n'était pas la première fois que je venais à Gand, quand j'y passai avec Charles. Dans ma jeunesse, j'y étais venu un jour chercher quelques aumônes pour un couvent de pauvres religieuses, et j'avais été reçu là, dans une famille, avec la plus exquise et la plus large hospitalité. Pourquoi faut-il que je n'aie pas eu le temps de revoir les amis d'autrefois?

En voyage on fait souvent des liaisons qui ne durent pas toujours, mais qui laissent un si grand charme dans le souvenir en même temps que la mélancolie du regret! Pour moi, j'ai rencontré presque partout quelques cœurs qui ont compris le mien et dont j'ai aimé la bonté et la douceur : tantôt c'était cet orfèvre gantois, véritable artiste, tendre père de famille, qui m'abrita quinze jours sous son toit; tantôt cet avocat de Como, qui m'a promené pendant des journées sur son admirable lac et sous son ciel enchanteur; tantôt cette châtelaine qui me recevait si aimablement dans sa résidence du Taunus, ou ce vieil ami des miens qui, d'un pas infatigable, me guidait dans les forêts de la haute Bavière; tantôt cet ingénieur belge et sa charmante

[1] « Souvenez-vous avec respect de vos évêques qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant la sainteté de leur vie, imitez leur constance dans la foi. » Hebr. XIII, 7.

famille avec qui j'ai tant ri sur la frontière luxembourgeoise. Et j'en passe. Ils ne croiront plus que je les ai oubliés si je leur affirme le contraire ici, en leur envoyant l'expression de mon affectueuse gratitude.

Une dernière visite à Gand. Ce sera pour le béguinage.

Il y a des béguinages un peu partout en Belgique : à Gand on en trouve deux, le grand et le petit. Le grand compte sept cents habitantes.

Le mot béguinage viendrait du nom de sainte Bègue, mère de Pépin d'Héristal, ou plutôt du mot flamand *beggen* (prier), en anglais *to beg*. Un béguinage est donc une réunion de plusieurs maisons où des femmes se retirent en promettant de vivre selon une certaine règle religieuse. Les béguines sont des religieuses mondaines, si l'on peut s'exprimer ainsi. Chaque maison a une supérieure et forme un couvent.

Une supérieure générale préside à tout : on l'appelle la Grande Dame ; elle a une assistante et deux conseillères.

Pour être admise, une fille qui postule doit justifier d'une bonne réputation et avoir un petit revenu d'une centaine de francs.

Le costume se compose d'une robe noire, d'un voile et d'une guimpe blanche.

Charles me dit, en arrivant au grand béguinage :

« J'ai une fringale de pénétrer dans un de ces couvents.

— Si tu crois qu'on te laissera faire !...

— Tiens ! je veux acheter de la dentelle. Tu sais bien que ma sœur m'a recommandé de lui rapporter de la dentelle de Flandre, ou de Bruxelles, ou d'Anvers. Je crois que celle des béguinages est à bon marché et fait beaucoup d'effet...

— Oh! peux-tu dire? Pour ta sœur! fesse-matthieu, va!

— Mais nos finances baissent, avec tous ces hôteliers du diable, comme dit la comédie de l'*Auberge de la Poste, Camerieri diavoli!*

— Bon! essaye d'entrer. »

Il va sonner à un couvent avec un aplomb formidable. On vient lui ouvrir. C'est une béguine.

« Pardon, ma sœur; nous sommes deux étrangers qui avons le vif désir de voir vos dentelles...

— Entrez, Messieurs. »

On nous introduit dans un parloir très propre et très nu. Parquet ciré, chaises en noyer, carrés de tapisserie par terre, deux ou trois images de sainteté accrochées aux murs blancs.

On apporte les dentelles. Charles regarde, palpe, compare, marchande; il a l'air de s'y connaître, le rusé compère! Finalement il achète une pièce jaune, de je ne sais combien de mètres, pour vingt-cinq francs.

Et puis, la bouche en cœur :

« Ma sœur, excusez ma grande liberté. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de visiter votre couvent? Nous sommes journalistes; on dit tant de sottises, que nous pourrons au moins dire une fois la vérité...

— Vous êtes Français? dit la béguine en hésitant un peu.

— Oui, ma sœur. Catholiques et Français. »

Voilà le « Sésame, ouvre-toi ».

« Venez, Messieurs. »

Nous traversons le vestibule; on pousse une porte, et nous voilà dans un atelier où une quinzaine de sœurs

béguines, jeunes ou vieilles, travaillaient à des ouvrages de couture ou de dentelles, pendant que l'une d'elles récitait le chapelet. Toutes se lèvent et se rassoient sur un signe de notre guide, qui n'était autre que la Supérieure.

Pas embarrassées du tout, les béguines; pleines de simplicité et de cordiale prévenance pour les visiteurs.

Alors on nous raconte qu'au bout de trois ans chaque sœur a le droit de se retirer dans une petite maison à deux ou quatre logements, sous le vocable d'un saint patron, et qu'elle peut prendre avec elle une parente ou une amie. Trois fois par jour, les religieuses assistent en corps à la messe ou à l'office dans l'église qui se dresse au milieu de la grande cour centrale, et pour cela elles revêtent la grande *faille* flamande, de couleur noire. On nous fait tout voir : les dortoirs, la cuisine, le jardin et la basse-cour.

Nous trouvons là une petite tour Eiffel en ruine, reléguée dans un coin. La supérieure fait :

« On n'ose plus la montrer depuis cette affaire du Panama!

— Vous êtes trop sévère, ma sœur! »

Enfin nous sortons, et Charles s'écrie triomphalement :

« Ce n'est pas plus difficile que ça! »

VI

CE QUE C'EST QUE LA HOLLANDE

Du rôle de l'eau en pays hollandais. — Les inondations historiques. — La religion en Hollande. — Glorieuses luttes pour l'indépendance. — L'épisode du Texel. — Les *Souvenirs du général Lahure.* — Le récit de la cantinière. — Ponts hollandais et américains. — Mon premier voyage à Rotterdam. — Servantes hollandaises. — Des maisons qui se font la révérence. — Ce qu'il y a devant et derrière une fenêtre. — Ce qu'on voit dans les rues de Rotterdam. — Toilette féminine. — Liqueurs et tabac. — Histoire de *Papa Grande Pipe.* — La Meuse. — Ce que disent les carillons. — A Delft. — Pas de faïences! — L'assassinat de Guillaume le Taciturne.

Ce que c'est que la Hollande est assez difficile à dire, ou plutôt à faire comprendre à quelqu'un qui n'y a pas été.

Bon nombre de Français, j'en suis persuadé, s'en tiennent à la définition de Voltaire :

Canaux, canards, canaille!

Elle est un peu vive, et on voit que le philosophe était vexé en revenant de là-bas. Pour nous, nous étions déjà suffisamment préparés et habitués en franchissant la frontière, et nous pouvions comprendre la Hollande; pays d'eau, pays d'art. Les canaux de Gand et les musées de Bruges nous donnaient un avant-goût de ce que l'on voit plus au nord.

La Hollande est un pays plat, coupé de canaux innombrables, jouissant d'un ciel changeant et généralement gris. Je me permettrai d'attirer l'attention du lecteur, une fois de plus, sur le gris. Ce gris joue un grand rôle dans la vie hollandaise; les habitants de ce pays ne l'aiment pas plus que moi; pour le fuir, ils se réfugient dans leurs foyers, y vivent tranquillement entre leurs femmes et leurs enfants, et, s'ils savent manier un pinceau, peignent des scènes d'intérieur. Voilà l'origine et la raison du genre de l'école hollandaise.

Pays plat, conquis sur la mer; pays artificiel, créé par la main de l'homme et rempli de digues et de jetées. Que l'homme ne construise plus de jetées et de digues, qu'il laisse celles-ci tomber en ruines, comme le fameux canal du fleuve Jaune, le pays disparaîtra sous l'eau. La vieille Chine peut vivre au milieu des décombres; la Hollande ne le peut pas.

Inondations tous les sept ans depuis treize siècles.

Au XIIIe siècle, inondation qui, près de l'embouchure de l'Ems, détruit plus de trente villages.

Puis, dans le même siècle, une série d'inondations qui forment le golfe du Zuiderzée et font périr quatre-vingt mille personnes.

En 1421, tempête qui fait déborder la Meuse et noie en une seule nuit soixante-douze villages et cent mille habitants.

En 1532, rupture des digues de la Zélande et destruction de plusieurs centaines de villages.

En 1570, inondation en Zélande, dans la province d'Utrecht et à Amsterdam. Vingt mille personnes noyées en Frise.

Au XVIIe siècle, deux grandes inondations.

Au XVIIIe, deux autres, l'une, en 1825, en Frise et en Gueldre; l'autre, en 1855, dans les mêmes provinces et dans le Brabant.

Le Hollandais lutte continuellement contre l'élément terrible, en entassant les masses de granit et les forêts de pilotis. Toute la Frise, par exemple, est défendue par quatre-vingt-huit kilomètres de barricades, et sur le sommet de ces barricades les moulins à vent tournent leurs grands bras, comme pour narguer la mer et lui dire : Viens! si tu peux.

La mer ne revient ordinairement qu'autant que le Hollandais le veut; il ouvre ses écluses; elle entre, remplit les canaux, et voilà des chemins qui marchent ou sur lesquels on marche. L'eau est une richesse qui transporte les richesses de la Hollande.

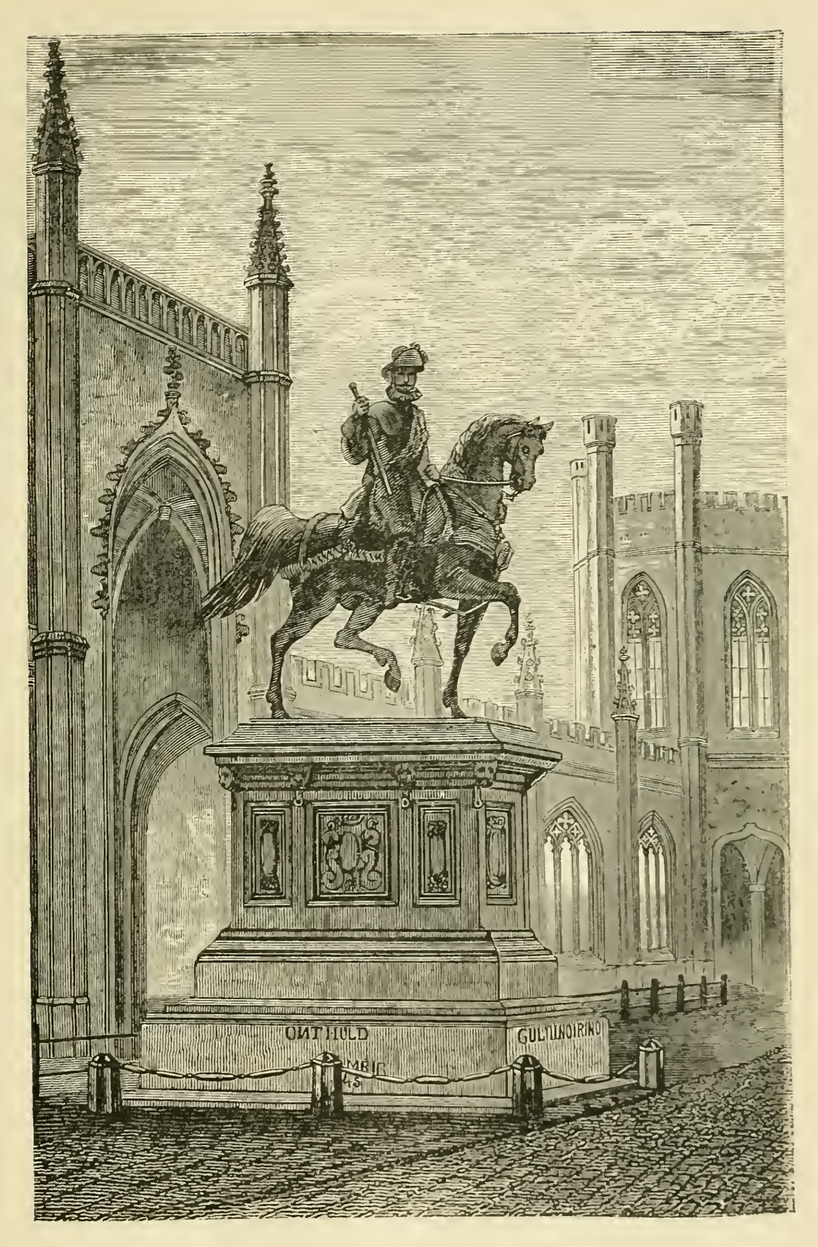
Cette nation est riche, en effet; il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la carte du monde. Après l'Angleterre, c'est celle qui possède les colonies les plus belles et les plus profitables.

Java, Sumatra et Bornéo sont les joyaux de la mer des Indes. On n'en parle guère; à peine en a-t-on parlé il y a quelques années lors d'une révolte célèbre, et puis tout est retombé dans le silence; mais quand nous serons à Rotterdam ou à Amsterdam, nous y verrons une flotte innombrable apportant les trésors des colonies hollandaises; nous verrons dans les deux villes, comme à la Haye, des rues longues, interminables, bordées d'hôtels particuliers où la prospérité matérielle est une habitude. On n'en parle pas; le Hollandais est silencieux et discret comme l'eau de ses canaux; qu'importe, s'il est heureux!

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Cela est vrai pour la Hollande depuis deux cents ans; mais elle a dû cimenter de son sang les fondations de l'édifice qu'elle a élevé et qui n'est autre qu'elle-même, et son histoire est ici formidable; c'est une lutte de quatre-vingts ans contre la terrible Espagne, et elle ne recule ni devant Philippe II ni devant Louis XIV. Elle en sort du reste libre et indépendante, au point de vue politique et religieux.

Au point de vue religieux, ici il y aurait beaucoup à dire. Voilà donc la Hollande qui embrasse le calvinisme vers 1572, au milieu des convulsions politiques où elle se débat. Comme dans les Flandres, le peuple se précipite dans les églises, à Leyde, à Utrecht, à Amsterdam, et brise les autels et les images. Guillaume le Taciturne est proclamé stathouder et gouverneur de la nouvelle république. Cinquante ans après l'agitation n'était pas encore apaisée; nous en avons la preuve dans ce synode de Dordrecht, où gomaristes et arminiens s'anathématisent mutuellement pendant que Maurice, le fils et le successeur de Guillaume, promène la terreur dans toutes les provinces et sévit contre ceux qu'il lui importait de faire passer pour arminiens. Destitution, exil, emprisonnement, tout fut employé contre ceux qui avaient déserté son parti. Il fit arrêter et mettre à mort Barnevelt et jeter en prison Grotius et Hogebert, les deux pensionnaires. Grand capitaine, si l'on veut, que ce Maurice; mais quelle intolérance! et comme il sait mettre les passions religieuses au service de sa politique!

Il semblerait que l'erreur se complaise dans la cruauté et dans le sang. Voyez encore ce qui se produit aux extrémités du monde, dans cet admirable pays du Japon, qui



Statue de Guillaume le Taciturne.

embrasse avec tant d'ardeur, au XVIe siècle, la foi catholique prêchée par les apôtres espagnols ou portugais. Les protestants de la Hollande apportaient à ce peuple autre chose que la foi et l'Évangile. Ils lui apportaient des ballots de marchandises et des traités de commerce, et, pour arriver à leurs fins, ils poussent les Japonais à déclarer une guerre d'extermination à tous les chrétiens de l'empire. Faudra-t-il, pour gagner quelques pièces d'argent, marcher sur la croix? Qu'à cela ne tienne! Eux qui se font gloire de la fouler aux pieds chez eux, n'auront garde de s'en faire scrupule à l'extrémité de l'orient. Pour les chrétiens, c'est une marque d'apostasie: pour les protestants, c'est une profession de leur culte. — Qui parle ainsi? C'est cet incomparable historien de l'Église : Rohrbacher.

Il paraîtrait même que, vers 1621, un navire hollandais ou anglais, l'*Élisabeth*, aurait capturé un petit bâtiment japonais monté par des chrétiens, parmi lesquels il y avait deux religieux déguisés en marchands. L'un était un augustin, nommé Pierre de Zuguica; l'autre un dominicain, nommé Louis Flores; le premier Espagnol, l'autre Flamand; et le père du premier, marquis de Villa-Manrique avait même occupé les fonctions de vice-roi du Mexique. Grâce aux Européens, auxiliaires empressés et intéressés des persécuteurs japonais, les deux religieux furent brûlés vifs, avec le capitaine du bateau capturé; le reste de l'équipage eut la tête tranchée.

Rohrbacher, qui donne ces détails, dit à juste titre que c'est une marque, une flétrissure que les deux nations hollandaise et anglaise porteront dans l'histoire, jusqu'à ce que, revenant de leurs égarements, elles l'aient noblement effacée, et devant Dieu et devant les hommes, par

leur zèle à propager la religion véritable au Japon et ailleurs.

Quand, en 1871, à bord de l'*Alphée,* je naviguais sur le chemin de la Chine, je ne pouvais m'empêcher de penser à ces réflexions de l'historien en voyant à côté de moi, parmi mes compagnons de voyage, quelques robustes missionnaires hollandais, qui s'en allaient porter les trésors de leur jeunesse et de leur zèle apostolique dans les froides régions de la Tartarie mongole. Ceux-ci rachetaient les vieux péchés de leurs compatriotes. Quant à l'Angleterre, si, comme tout le fait présumer, son mouvement vers l'union catholique, si accentué dans ces derniers temps, ne subit pas de ralentissement, nous assisterons sans doute à un admirable spectacle, et nous verrons ses enfants mettre au service de la bonne cause les multiples ressources qu'ils pourront puiser dans leur caractère national, fait d'énergie, de ténacité et de loyauté.

Nous avons bon espoir, et ces deux peuples arrêtés par la Réforme doivent évidemment entrer en ligne dans le plan providentiel au moment voulu.

Nous avons dit que la Hollande a lutté magnifiquement contre les ennemis de son indépendance. Ses deux principaux ennemis furent l'Espagne et la France.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici les démêlés de Louis XIV et de la Hollande; ce qu'il y a de certain, c'est que ce petit peuple montra ici un courage et une habileté sans pareils. Il a dû être dur pour le grand roi de voir à Aix-la-Chapelle un bourgeois d'Amsterdam dicter les conditions de la paix, puis ces mêmes bourgeois oser rire de son *soleil* en faisant battre des monnaies avec cet exergue : *Stetit sol in medio cœli :*

« Le soleil s'est arrêté dans le ciel. » Étonnement du monarque, devant un pays qui se sauve en se cachant sous les eaux, devant le génie astucieux et délié de Guillaume d'Orange, qui sait soulever l'Europe entière contre la France. Nouvel étonnement de Louis XIV, quand après la révocation de l'édit de Nantes il voit les protestants émigrer et s'en aller chercher un appui dans le même prince d'Orange, qui profite de la circonstance pour former une seconde coalition contre la France. On se faisait alors la guerre autant à coups d'épigrammes qu'à coups de canons, témoin la médaille française où l'on voyait un Neptune avec le mot du poète : *Quos ego!* pendant que les Hollandais en frappaient d'autres avec cette inscription : *Maturate fugam, regique hæc dicite vestro : Non illi imperium pelagi!* « Allez-vous-en, et dites à votre roi : Il n'a pas l'empire de la mer! »

La Hollande eut beau faire; cent ans plus tard elle était devenue française sous le nom de *République batave*, avec huit départements : Amstel, Delft, Bommel, Ems, Escaut-et-Meuse, Texel, Rhin et Vieux-Yssel. En 1806, la république devient royaume; mais c'est un prince français qui est roi. Bien plus, Louis Bonaparte relève le pays, y introduit notre code et devient fort populaire. En 1810, le royaume est incorporé à l'empire français et forme les départements des Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Ems-Occidental, de l'Ems-Oriental, de la Frise, de l'Yssel-Supérieur et du Zuyderzée.

Comment ces bons Hollandais s'y reconnaissaient-ils au milieu de toutes ces paperasseries et de ces fonctionnaires chamarrés, présidant à leurs destinées en langue inconnue?

Ce qui a dû achever de les étonner, ce sont les procédés militaires et l'incroyable façon de mener une campagne. Nous voulons parler ici surtout du fameux combat de cavalerie contre les vaisseaux hollandais, de la prise d'assaut de toute une flotte, dans les glaces du Texel, en janvier 1795, par les hussards de la République.

Le fait est trop curieux pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Il n'y a pas longtemps que nous connaissons bien la vérité sur ce point historique. C'est seulement depuis l'apparition des *Souvenirs de la vie militaire* du lieutenant général baron L.-J. Lahure (1787-1815)[1], publiés par son petit-fils, le baron du même nom, chez l'éditeur aussi du même nom, un parent du glorieux soldat.

Jusqu'ici on se contentait de rappeler plus ou moins vaguement ce curieux épisode. Mais les mémoires, si à la mode par le temps qui court, ont du bon, comme on le voit.

Lahure était Belge d'origine, et avait conquis ses galons dans la Légion belgique. En janvier 1794, nous le trouvons dans l'armée du Nord, chef du 3e bataillon de chasseurs-tirailleurs, formé d'éléments belges, liégeois et bataves, constitués volontairement en Hollande pour faire campagne contre l'Autriche, avec les armées républicaines. Il s'était distingué à Courtrai, à Lille, à Nerwinden, à Hondschoot, à Fleurus. C'était un soldat, un vrai soldat, du temps des Pichegru et des Jourdan, du temps des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Rhin, des déguenillés et des mal nourris, qui se battaient comme des héros.

[1] Lahure, éditeur, Paris, 1895.

En avril 1794, il commande dans l'armée du Nord l'avant-garde de la division Souham, c'est-à-dire un petit corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Il a vingt-sept ans. Il était entré à Utrecht avec Salm, et à Amsterdam avec Pichegru.

Il s'était emparé de Harlem et il marchait sur le Helder, quand sur la route il apprit que quarante navires de guerre étaient à sept lieues de là, en mer, immobilisés par les glaces.

Nous lui laissons la parole :

« Aussitôt, écrit-il, l'idée me vint de tenter de m'en emparer par un coup de main.

« Sur-le-champ je réquisitionnai toutes les voitures disponibles, je réunis de quoi transporter une compagnie du 3e tirailleurs, à laquelle j'adjoignis mon escadron du 3e hussards, commandé par le chef d'escadron Marulaz.

« Il était environ une heure du matin quand nous nous mîmes en route. La nuit était horriblement noire. La neige couvrait les chemins, et nos véhicules avançaient lentement. Environ vers six heures du matin, nous arrivâmes dans les dunes, à la hauteur de la position de la flotte.

« Dès que les premières lueurs permirent d'apercevoir la masse sombre des vaisseaux, je fis monter mes tirailleurs en croupe des cavaliers, et nous nous avançâmes en silence sur la glace.

« Les navires, surpris par l'apparition de cette troupe, font quelques préparatifs de défense; mais, se croyant entourés, car ils ne peuvent apprécier notre nombre à cause de la demi-obscurité qui règne encore, ils se décident à parlementer. »

L'amiral hollandais Reutie, qui commandait ces forces navales, l'invita à monter à bord de la *Princesse-Louise*. Lahure monta. Arrivé en présence de l'amiral, il lui raconta avec le plus grand sang-froid que son détachement était suivi d'une armée considérable, que les Français étaient les maîtres partout et qu'il n'y avait plus qu'à se rendre.

L'amiral se rendit à discrétion.

O ombre de Michel Ruyter, de celui qui fit trembler l'Angleterre et la France, comme vous dûtes frémir!

Mais c'était la revanche contre Ruyter. On la lui devait depuis 1675, depuis Messine et Catane. Et l'ombre de Duquesne, elle dut se réjouir.

Mais, chose prodigieuse! Lahure n'était pas un marin, un professionnel, n'importe! En véritable stratégiste, il avait conçu et exécuté un plan inouï, comique même, et réussi.

« L'opération, dit-il, s'accomplit par un escadron de cavaliers et un millier de fantassins en haillons, car la misère était affreuse parmi nous, et nous avions plus l'air de brigands que de soldats. »

Les *Souvenirs* de Lahure contiennent un autre récit de l'événement, celui d'une cantinière de l'armée républicaine, nommée la mère Catherine, laquelle avait fait toutes les grandes guerres de 1792 à 1802, toute l'épopée.

Nous ne résistons pas à donner ce récit pittoresque et un peu trivial, mais si nature!

La cantinière, sans doute, parle à un soldat :

« Il faut te dire, petit, qu'il faisait un froid noir; on était littéralement gelé. Nous étions campés sur les bords d'un lac, d'un étang, d'un fleuve, je ne sais pas trop quoi;

c'était de la glace à perte de vue, et à une demi-lieue de nous, bien empêtrés et bien immobiles dans les glaçons,



Cathédrale Saint-Laurent, à Rotterdam.

il y avait quatorze vaisseaux de guerre hollandais et un tas de bateaux marchands.

« On voyait de loin les gueules des canons qui pas-

saient par les sabords, et il y en avait, je t'en assure, et des artilleurs et des matelots; rien ne manquait à l'assortiment.

« Il était trois heures du matin. Je venais d'allumer mon feu pour préparer le café de la compagnie, quand j'entendis un peu de remue-ménage auprès de ma baraque.

« C'était le chef d'escadron Lahure, tu sais bien, celui qui est devenu général plus tard. Il était là avec une centaine de hussards, et il venait demander à notre capitaine des tirailleurs un nombre égal à ses cavaliers pour les faire monter en croupe derrière avec eux. Il se faisait fort, avec cela, de prendre la flotte hollandaise.

« — Je veux bien, répondit notre capitaine, un beau grand jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans. On l'appelait le capitaine Baptiste; il a été tué sous l'Empire, à Iéna ou à Eylau. Je veux bien, mais à la condition que vous me donnerez un cheval et que j'irai avec mes hommes. »

« On réveille les fantassins sans tambour ni trompette, mais pendant ce temps les pauvres hussards mouraient de froid; deux ou trois tombèrent de cheval, ils étaient gelés. »

Dans le même moment la mère Catherine a une idée géniale; pour réchauffer les soldats, elle offre au commandant Lahure un petit tonneau de genièvre de Hollande, qu'elle tient en réserve. Le commandant, très affecté de la perte de ses hussards, accepte avec joie et reconnaissance. On distribue aux hommes le genièvre, qu'ils boivent à la santé de la mère Catherine.

Ils partent, s'élancent sur la mer.

Et la cantinière continue :

« Vingt minutes après, l'escadron était en face des vaisseaux de guerre; les tirailleurs du capitaine Baptiste grimpaient comme des chats, le sabre aux dents, à bord des bâtiments hollandais, et la flotte tout entière se rendait aux Français.

« Tout cela grâce à mon tonneau de genièvre. »

Oui, vraiment, tout cela n'est-il pas grandiose et comique tout à la fois?

C'était le bon temps!

. . . .

Nous abordons la Hollande par les détails :

La première chose qui nous frappa en arrivant dans le pays fut le fameux pont du *Hollandsch-Diep*. Qu'est-ce que le Hollandsch-Diep? Un bras de mer qui s'est formé en 1421, comme cela, après une de ces terribles inondations dont la Hollande est coutumière; et comme il fallait néanmoins passer pour gagner Dordrecht et Rotterdam et les deux capitales, on a fait comme les New-Yorkais, qui voulaient aller tranquillement à Brooklyn sans ôter leurs mains de leurs poches; on a construit un pont.

Mais quel pont!

Quatorze arches, chacune de cent mètres d'ouverture; 235,800 quintaux de fer et d'acier employés; treize piles de quinze mètres de long et trois de large.

Coût : 5,709,000 florins ou douze millions de francs.

Ça ne vaut pas encore Brooklyn, qui a coûté soixante-dix-huit millions de francs.

Et puis, fi! ce pont-ci a deux tabliers tournants de seize mètres de long pour laisser passer les grands navires. A Brooklyn, l'arche du pont suspendu est à cent trente-

cinq pieds au-dessus de l'eau, et les bateaux passent dessous toutes voiles dehors [1].

Mais ça ne fait rien; on éprouve tout de même une singulière impression quand le train s'avance ainsi, sur un parcours de deux kilomètres, entre le ciel et l'eau. Mon Dieu! pourvu que tout cela ne casse pas?

Non, le train vient s'arrêter tout doucement devant le plus joli paysage du monde. Une campagne tout entremêlée de canaux. Des bateaux sur l'eau, des villas et des maisonnettes sur les rives; tout autour de grands diables de moulins à vent tournant sans cesse, et dans le fond la bonne Meuse tranquille, et la tour de la *groote Kerk* ou grande église, qui est, du reste, visible à plusieurs lieues à la ronde.

Quel dommage que nous ne puissions nous arrêter ici pour aller voir les vieilles maisons à pignon de la Wijnstraat et de la Woorstraat.

Nous aurons des compensations tout à l'heure.

Voici Rotterdam.

J'y étais déjà venu une première fois, et je n'en suis pas plus fier pour cela. Je portais un costume un peu austère. A peine eus-je mis le pied dehors, que j'étais le point de mire de tous les passants. C'était un samedi. Les robustes servantes procédaient à la toilette de la façade des maisons, à grands coups de jets d'eau et de balai. Elles s'arrêtèrent, ébahies, à la vue de cet horrible papiste qui s'avançait timidement dans la rue, et, les mains sur les hanches, les voilà à s'esclaffer fort incivilement. Mais

[1] Ceci n'est rien encore à côté du nouveau pont de l'Hudson, qui coûtera cent quatre-vingts millions et aura une travée centrale de huit cent soixante-dix mètres. Travail de géants!

allez donc remonter le courant populaire! En Hollande, on met des digues partout, mais pas à l'impolitesse. Je subis cette inondation d'un nouveau genre et rentrai à l'hôtel. Le lendemain j'étais à Anvers, sans avoir rien vu que des servantes aux gros bras rouges et aux robes claires à pois noirs. C'est leur tenue habituelle à ces reines de la Hollande; car ce sont des reines: les maîtresses plient devant elles.

C'était à mon tour de rire en contemplant non pas les servantes, mais les mirifiques maisons qu'elles nettoient avec tant d'amour. Rien de drôle comme les rues de Rotterdam. Elles sont bordées de maisons rougeâtres, à deux étages et à fenêtres bordées de blanc; elles ont des frontons historiés peints aussi en blanc, avec des ornements rococo, et les maisons détestent absolument la ligne droite.

« Toute la ville de Rotterdam, dit Edmondo de Amicis[1], est exactement ce que serait une ville devenue immobile au moment même où, secouée par un tremblement de terre, elle allait tomber en ruine. »

Cet avocat de Turin, qui avait du coup d'œil et de très riches couleurs sur sa palette pour ses descriptions, n'a jamais rien dit d'aussi juste. Les maisons s'inclinent ou se redressent en cadence ou séparément, ayant l'air de se faire des révérences. C'est comme une immense salle de bal où les danseurs seraient des maisons et danseraient un quadrille fantastique.

« Je vous salue, Madame.

— Je vous salue, Monsieur.

— Je vous resalue, Madame.

[1] *La Hollande*, Hachette, Paris, 1885.

— Je vous resalue, Monsieur.

— Madame, permettez-moi encore de saluer vos grâces.

— Monsieur, vous êtes trop aimable. »

Ceci se passe dans la Hoogstraat; mais si l'on s'égare là-bas, tout au bout dans les faubourgs, les jolies danseuses si bizarrement accoutrées, quoique très avenantes, très proprettes, font place à des bacchantes et à des sarabandes d'ivrognes et de voleurs innommées qui marchent en titubant, en se dégingandant, en regimbant contre les gendarmes.

Maintenant laissez le coup d'œil général et observez une maison; si vous êtes Parisien et habitué à la régularité d'un boulevard Haussmann, vous tomberez dans une stupéfaction profonde.

En haut de la maison, une poutre et une poulie avec une corde pour monter les marchandises.

Sous la poulie, deux fenêtres.

Derrière les fenêtres, deux rideaux à baldaquin.

Contre les vitres des fenêtres, en haut, de petits rideaux verts.

Contre les vitres du bas, de petits rideaux blancs.

Derrière les fenêtres, sur le plancher, une jardinière.

Devant les fenêtres, au dehors, des pots de fleurs.

Au côté droit de la fenêtre, au dehors, deux miroirs, surmontés d'un troisième; cela pour voir les passants, du dedans, sans se déranger.

Sur la porte, en bas, trois plaques de cuivre brillant: une portant le nom du locataire, une pour la boîte aux lettres, une autre pour le bouton de sonnette.

Enfin une foule d'enjolivements, d'astragales, de cages de petits oiseaux, de colonnettes, de boules, de chaînes

de fer, sans compter les enseignes des magasins du rez-de-chaussée, enseignes parlantes s'il en fut jamais, têtes de Turc, de cheval, de bœuf, de serpent; toute l'arche de Noé, toute la lyre!

Et si vous vous promenez par la ville, vous ne vous ennuyez pas. On pourrait, en France, se promener longtemps en promenant son incurable ennui; ici il n'en est pas de même. A chaque pas la scène change, à chaque détour de la rue un tableau nouveau.

A droite, vous voyez la rue barrée par une grande machine que vous ne pouvez nullement spécifier: vous vous approchez : vous reconnaissez que c'est le tablier d'un pont qu'on a levé pour laisser passer un bateau. A gauche, même histoire; seulement l'obstacle est en toile. Qu'est-ce que cela? Bon! c'est un navire qui passe.

Et ces cordages qui semblent intercepter la circulation, là tout au fond?... Un barrage? Mais non: c'est tout simplement le gréément d'un navire. Navire, navire, bateau, bateau, on n'entend parler que de cela. Il semble que nous soyons au milieu d'un port.

Et nous y sommes vraiment.

Ce qui donne une idée de la grandeur de Rotterdam et de son importance au point de vue commercial, c'est une visite du côté de la Meuse.

Si l'on monte sur le nouveau pont, le *Wilhemsbrug*, on est frappé d'abord par la beauté et la largeur du fleuve, et ensuite par le nombre et la dimension des navires amarrés le long de ses rives. Lisez les noms inscrits à l'arrière, ce sont ceux de Batavia, de Sumatra, de Bornéo: c'est la fortune de la Hollande qui est là. Plus de quatre-vingts grands paquebots vont et viennent en neuf mois

entre Rotterdam et les Indes. Et notez que son commerce ne se borne pas aux pays d'outre-mer; par la Meuse elle communique avec le Rhin et atteint les richesses forestières de la Suisse et de la Bavière. C'est que le bois lui est aussi nécessaire que l'or, et sans bois le pays n'aurait pas d'or.

Curieuse aussi cette population qui s'agite, se hâtant lentement sur la terre et sur l'eau. Nous avons déjà parlé des servantes, — à tout seigneur, tout honneur, ce sont les reines de la Hollande; — mais il faut jeter un coup d'œil sur les autres femmes. Charles croyait que les Hollandaises qui, à l'exposition de 1889, servaient des tasses de chocolat au *cacao van Houten* ou des gaufres, près de la tour Eiffel, n'étaient que des Hollandaises des Batignolles. A force de ne pas vouloir paraître naïf, on le devient. Charles se trompait. On voit à Rotterdam les mêmes Hollandaises qu'à Paris. Donc celles de Paris étaient authentiques, malgré leurs casques et leurs boucles d'oreilles, et même à cause de cela.

On connaît cet appendice de la toilette féminine hollandaïse, qui consiste dans un cercle métallique en or ou en argent et qui ceint la tête, les deux extrémités aboutissant aux tempes. Aux deux extrémités, et non pas aux oreilles, pendent des *boucles d'oreilles* singulières, en forme de tire-bouchons ou spirales à six ou sept tours fort larges. C'est laid et disgracieux au possible; mais c'est la mode, et le casque est un bouclier qui protège la vertu de celles qui le portent. Tout va bien.

Quant aux hommes, je rappellerai le dicton français : « gros comme un Hollandais. » Ils le sont, c'est vrai. Voyez les marins, les commerçants, les bourgeois, des

tonneaux ambulants! Mon Dieu! que mangent-ils donc, ces gens-là? Oh! ils mangent bien : du rosbif, du bifteck, du beurre et du fromage donc! Le fromage de Hollande! La quantité supplée ici à la qualité. Ils arrosent ces morceaux énormes qu'on ne voit que dans les pays du Nord d'une bière un peu forte et même de nos vins français, — les coquins! — qui coûtent bon; mais ils ont tant d'argent! et ils ne dédaignent pas non plus le rudesheimer et l'assmanhauser qu'on récolte là-bas sur le Rhin, en face de Bingen!

Est-ce tout? Ah! bien oui! ils s'abreuvent de curaçao de Hollande. Et encore le curaçao n'est qu'une liqueur de dames. Ils se saturent donc de schiedam, qui est la véritable liqueur nationale à l'usage des aristocrates et des matelots.

Or celui qui boit fume, celui qui fume boit, chacun sait ça; alors on fume, comme des locomotives, les excellents cigares qu'on ne trouve qu'ici, pourvu toutefois qu'on y mette le prix; les autres, ceux qui n'ont pas assez de florins dans leur gousset, prendront leur bonne pipe culottée.

Vous ne connaissez pas l'histoire de *papa Grande-Pipe*. Sûrement vous ne la connaissez pas. Laissez-moi vous la raconter; ça me fera plaisir, et à vous aussi.

Papa Grande-Pipe, autrement dit M. van Klaas, avait fait fortune à Batavia, comme tant d'autres. Revenu dans ses pénates, comme il avait froid, il se réchauffait en fumant. Il fumait cent cinquante grammes de tabac par jour, et il mourut après avoir fumé quatre mille trois cent quatre-vingt-trois kilogrammes de tabac. Ce qui est un beau chiffre, n'est-ce pas?

Avant sa mort, il dicta son testament à son notaire.

Le voici :

« Je donne tant et tant à mes parents, amis et aux œuvres de bienfaisance.

« De plus, je veux que tous les fumeurs du pays soient convoqués à mes funérailles, par tous les moyens de publicité possible. Chaque fumeur qui se rendra à cette invitation recevra en don dix livres de tabac et deux pipes, sur lesquelles seront gravés mon nom, mes armes et la date de ma mort. Les pauvres du district qui accompagneront mon cercueil recevront chaque année, au jour anniversaire de ma mort, un gros paquet de tabac. A tous ceux qui assisteront à mon convoi, j'impose pour condition, s'ils veulent bénéficier des dispositions de mon testament, de fumer sans interruption pendant toute la durée de la cérémonie. Mon corps sera enfermé dans une caisse revêtue intérieurement du bois de mes vieilles boîtes à cigares de la Havane. Au fond de la caisse seront déposés une boîte de tabac français, dit *caporal*, et un paquet de notre vieux tabac hollandais. A côté de moi seront mises ma pipe préférée et une boîte d'allumettes. Car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Toutes les personnes du cortège, après avoir porté le cercueil au cimetière, passeront devant lui, avant de s'en retourner, et jetteront sur lui les cendres de leur pipe. »

Si non e vero...

La Meuse, à Rotterdam, se présente d'une façon si superbe, que ceux qui l'ont vue ailleurs ne la reconnaissent plus. Est-ce bien là notre petite rivière française? Mais oui, c'est elle. Ouvrons un dictionnaire géographique, qu'est-ce que nous y lisons?

La Meuse, *Maas* en hollandais, fleuve qui prend sa source en France, dans le département de la Haute-Marne, au village de Meuse, à dix-sept kilomètres de Langres, la vieille cité des Lingons et des Romains, brûlée par les Vandales et par Attila. Elle arrose les départements des Vosges, de la Meuse et des Ardennes, — où nous la retrouverons, — entre en Belgique, un peu au-dessous de Givet, traverse les provinces de Namur et de Liège, sépare le Limbourg belge du Limbourg hollandais, pénètre en Hollande, où il sépare le Brabant septentrional de la Gueldre et de la Hollande méridionale, puis se divise en un grand nombre de bras et se perd dans la mer du Nord par six embouchures, après un cours d'environ neuf cents kilomètres.

Principales villes arrosées par la Meuse : Saint-Mihiel, Verdun, Stenay, Sedan, Mézières, Charleville, Givet, Dinant, Namur, Liège, Maëstricht, Ruremonde, Venloo, Gorcum, Dordrecht, Rotterdam.

Principaux affluents à droite : la Semois, l'Ourthe, le Wahal, le Leck et l'Yssel, qui la font communiquer avec le Rhin; à gauche : la Sambre, la Méhaigne, etc.

Revenons à la gare, en passant par la place du Marché, *groot Markt*, — il y a un groot Markt dans toutes les villes hollandaises. — Là se dresse, au milieu des légumes, des fruits et des vieilles ferrailles, la statue d'Érasme, en robe de docteur, la barrette sur la tête et un livre à la main. Le piédestal porte la noble inscription :

Vir sæculi sui primarius,
Civis omnium præstantissimus.

« Le premier de son siècle, le plus grand de ses concitoyens. »

Et dans une rue voisine on peut voir la maison où il naquit, avec une autre inscription :

Hæc est parva domus magnus quà natus Erasmus.

Maintenant nous sommes à la station, et nous remontons dans le train qui va à la Haye. La machine siffle et souffle, les wagons glissent sur les rails.

Tin, tin, tin, bôm, bôm!

Qu'est-ce encore que cette musique étrange? Air de cantique ou d'opéra? Cela va semant gentiment des notes cristallines sur les cheminées et sur les toits. Encore un carillon, celui de la Bourse, située en face de la station.

Tin, tin, tin, bôm, bôm!

Allons! chante joyeusement, petit carillon, et va réjouir le cœur de ceux qui ont vu à la séance d'aujourd'hui baisser leurs valeurs; demain ils regagneront le terrain perdu. La Hollande est riche et fertile en ressources.

Tin, tin, bôm, bôm!

Allons! chante, petit carillon, et va réjouir le cœur des pauvres portefaix qui travaillent péniblement là-bas au fond du *Konings-Haven* (port du Roi); leur journée va finir, et ils vont pouvoir se reposer en embrassant les babies.

Tin, tin, bôm, bôm!

Allons! chante, petit carillon, et va réjouir le cœur des tristes émigrants qui s'embarquent au *Prins-Hendrikkade*, derrière la digue des *Boompjes*. Dis-leur qu'ils feront fortune dans le pays de l'or et des épices, et que Dieu les bénira.

Tin, tin, bôm, bôm!

Allons! chante, petit carillon, et va réjouir le cœur des

matelots qui arrivent et qui ont tant vu de choses depuis des années, et tant souffert; ils reconnaîtraient à peine leur pays, mais ils tressaillent en entendant ta voix, et ils disent : Vive la patrie! c'est elle!

Tin, tin, bôm, bôm!

Allons! chante, petit carillon, et réjouis le cœur des riches, des pauvres, des savants, des ignorants, des voyageurs et des sédentaires, de ceux qui aiment et surtout de ceux qui n'aiment pas; tu n'es pas une voix d'en bas, une voix de misère et de souffrance: tu es la voix céleste, la voix de Dieu, et tu dis : Courage! courage! Espoir! espoir!

Allons! chante, petit carillon, nous aimons t'entendre chanter.

Dans le train, Charles dit :

« Tu sais, mon ami, notre billet nous permet de nous arrêter à Delft. Arrêtons-nous-y.

— Pourquoi? J'aimerais mieux, moi, pousser jusqu'à la Haye. A Delft il n'y a pas grand'chose à voir.

— Pas grand'chose à voir! Ah bien! Et les faïences?

— Oh! les faïences!

— Comment! Des faïences imitées des porcelaines de Chine et du Japon?

— Tais-toi donc! On faisait cela au XVIIe et au XVIIIe siècle; à la bonne heure! mais maintenant!...

— Sache, Monsieur, que la fabrication a été reprise depuis peu par les nommés Joost-Thooft et Labouchère, et on peut voir cela, tu sais.

— Bien! Eh bien! nous irons. Là, tu es satisfait? »

En arrivant, nous questionnons. L'établissement de Joost-Thooft et Labouchère n'était visible que le samedi

de deux à cinq heures, avec une autorisation qu'il fallait demander par écrit. Déconfiture de Charles, qui est souvent déconfit. Mais il se remet vite.

Heureusement que Delft est une jolie ville, qui a des canaux bordés de tilleuls et aux eaux bien claires; on peut s'y promener à l'aise.

Tout à coup je frappai sur l'épaule de mon compagnon.

« Que nous sommes sots! lui dis-je, il y a mieux à voir ici que des poteries. Viens, suis-moi. »

Je m'informai encore de la route à suivre, et quelques minutes après nous étions devant le *Prinsenhof*, en face de l'*Oude-Kerk* (la vieille église).

C'est un édifice noirâtre, avec des fenêtres cintrées et une porte étroite. En face du clocher de l'Oude-Kerk, nous entrons, nous traversons une cour, et à droite nous trouvons une porte donnant sur un escalier.

Là fut assassiné Guillaume d'Orange, dit le Taciturne, le 10 juillet 1584.

Le fondateur de la Hollande, celui qui fit trembler les rois, avait vu sa tête mise à prix par Alexandre Farnèse. Un homme habile se rencontra, qui se nommait Balthasar Gérard, et qui, après avoir capté sa confiance, déchargea sur le prince un pistolet chargé de trois balles.

« Je suis blessé! s'écria Guillaume. Mon Dieu, ayez pitié de moi et de mon pauvre peuple. »

Sa sœur lui demande :

« Recommandes-tu ton âme à Jésus-Christ?

— Oui, » répondit-il.

On le porta dans sa chambre, et il mourut.

On se saisit de l'assassin en l'accablant de coups; on lui disait :

« Tu es un traître d'enfer. »

Mais lui avec calme :

« Je ne suis pas un traître; je suis le serviteur de mon maître.

— De qui ?

— De mon maître le roi d'Espagne. »

Il y a du fanatique chez ces gens-là. Ils s'imaginent accomplir une mission divine. Celui-ci subit la torture avec un courage inouï; il répétait sans cesse :

Ecce homo! ecce homo!

On lui fit endurer le supplice des traîtres; on lui brûla la main dans un tube de fer rougi au feu, on lui déchira la chair des bras, des jambes et des cuisses avec des tenailles ardentes, on lui ouvrit le ventre. Il ne poussa pas un cri; quand le couteau atteignit les intestins, il inclina la tête et rendit l'âme.

Nous allâmes voir le tombeau du Taciturne à la nouvelle église, sur la Grande-Place. C'est un sarcophage en marbre noir recouvert d'un baldaquin, avec quatre statues représentant la Liberté, la Prudence, la Justice et la Religion.

Ce tombeau renferme aussi la femme du prince et son fils Maurice d'Orange.

A côté on voit la tombe de Hugo Grotius, le grand jurisconsulte du XVIIe siècle. Et dans l'Oude-Kerk on voit celle du fameux amiral Tromp, qui fut vainqueur dans trente-deux batailles navales. C'est lui qui traversait le pas de Calais avec un balai attaché à son grand mât, pour indiquer qu'il avait balayé l'ennemi.

VII

LES CAPITALES DE LA HOLLANDE. — LA HAYE

Ils parlent tous français. — Pourquoi? — Aspect de la ville de la Haye. — Le Plein. — Le Binnenhof. — Le musée. — Quelques tableaux. — L'explication du genre hollandais. — Scheveningen. — Leyde et son siège. — L'armée hollandaise.

En arrivant à la Haye, nous trouvons une grande et belle gare, avec de larges quais, de beaux buffets, un vrai confort. Tout le monde fume, même deux religieux, un vieux et un jeune, assis sur des fauteuils, à la porte des salles d'attente.

Un grand écriteau pend sous le hall de la gare avec ces mots en lettres gigantesques : *Den Haag.*

« Qu'est-ce que cela veut dire? demandai-je à un employé.

— La Haye, Monsieur. On dit aussi *S' Graven-Haag.* Cela signifie « le Parc des comtes. »

Les employés sont joliment savants ici, pensai-je.

Je fus presque indiscret.

« Et Rotterdam, qu'est-ce que...?

— *Rotte* et *dam,* digue de la Rotte. La Rotte se jette dans la Meuse en cette ville.

— Bien, et grand merci. »

Il pleut au sortir de la gare, et nous nous introduisons dans un joli tramway. Pensant bien que les conducteurs de tramways ne sont pas aussi forts que les conducteurs de trains, je hasarde une phrase hollandaise, apprise pour la circonstance :

« *Mag ik u vragen, hoe ga ik naar museum?* (Puis-je vous demander le chemin du musée?)

— Comment donc! répond le conducteur dans la langue de Molière et de Voltaire: restez ici, Monsieur, nous allons justement au *Plein*.

— Au Plein?

— Oui, c'est une place centrale d'où partent tous les tramways.

— Ah! bien. »

Ah çà, mais, pensais-je, ils parlent le français presque mieux que moi.

Plus tard j'appris le secret de tout cela. Mais certainement ils parlent français; on apprend un peu de français dans les écoles primaires; les enfants baragouinent quelques mots de français, les commerçants le savent, les conducteurs d'omnibus aussi. Ce français est un peu belge, puisqu'on n'abandonne pas ici les formules : « Savez-vous, Monsieur? S'il vous plaît, Monsieur? » Qu'importe, ce sont les doux accents de la langue nationale, et ça fait plaisir, allez! Si nous pénétrons dans la classe aristocratique, là tout le monde naturellement parle français, tout le monde lit les livres français, — nouveautés ou autres, — on parle même français à l'exclusion du hollandais; comme on faisait en Russie autrefois, on écrit la suscription des lettres en français. Quelle est la raison de cet

usage? Pourtant le hollandais n'est, selon moi, que de l'allemand corrompu; mais voilà, ils ont peur de l'Allemagne, comme ailleurs, comme dans le grand-duché du Luxembourg, par exemple; ils aiment mieux leur indépendance si chèrement conquise, et si la grande ombre du Taciturne pouvait leur apparaître, elle leur crierait :

« Allez à la France! aimez la France, espérez en la France. La France a ses défauts, oh! oui; mais elle est généreuse, et elle vous sauvera; grâce à elle, vous vivrez en paix, vous n'aurez pas les lourds impôts, ni la dure loi militaire: elle vous a chassés d'Anvers, et pris vos vaisseaux au Texel; ça ne fait rien, allez, pas de rancune. Du reste, vous l'avez vaincue plus d'une fois; allons! tout cela est oublié, comme les Russes ont oublié Sébastopol. Vous êtes comme eux, par rapport aux Français, d'anciens ennemis qui s'estiment, qui se sont toujours estimés. Allez à eux! »

Et elle y va, vous le voyez.

On nous a menés au Plein. Ah! par exemple, la Haye ne ressemble plus à une ville hollandaise. C'est une ville banale, aux rues alignées, propres, blanches, bordées de maisons sans style. Rien de pittoresque. Au Plein, vous tournez à gauche, et vous tombez sur le *Vyver* (le vivier), un étang central dans lequel viennent se mirer, d'un côté, les murs du *Binnenhof*. C'est encore assez original, cet assemblage irrégulier de bâtiments anciens et modernes, avec une cour centrale au milieu. C'est original surtout, parce que c'est solennel et triste, au milieu de la ville, qui est presque toute neuve, toute parisienne.

On y éprouve comme un serrement de cœur, une inquiétude indéfinissable. Parbleu! Vous êtes ici, seigneur

voyageur, dans la résidence des stathouders de Hollande, dans celle de Maurice de Nassau, et ces bonshommes-là ne badinaient pas, comme on sait. Quand on fonde une nation, on l'établit solidement sur ses bases, on joint les pierres avec du ciment, et le ciment c'est souvent du sang humain.

La preuve, c'est que c'est ici que Maurice fit arrêter le grand pensionnaire de Hollande, Jean van Oldenbarnevelt avec Grotius et Hogerbeets, et de cette tour, qui est là, le stathouder assista au supplice de son ennemi, le 13 mai 1619; celui-ci avait soixante-douze ans.

Et dans la Gevangenpoort, cette autre vieille tour que vous voyez, on enferma, en 1672, Cornelis de Witt, et sur la place, la foule tua celui-ci et son frère Jean à coups de pique et de pistolet. Ces bons Hollandais, quand ils s'y mettent, ressemblent tout simplement aux septembriseurs et aux communards. La bête humaine est bien toujours la même partout.

Il pleut! réfugions-nous au musée. Il ferait grand soleil. que nous irions tout de même. Ah! le musée de la Haye! Pas beau comme monument, non; mais!...

En entrant dans le vestibule, je remarquai de suite la tenue des huissiers. Ils portent au cou un ruban jaune orange, qui leur donne l'air de commandeurs. J'aime cette décoration. Je voudrais voir ce noble musée gardé par des dignitaires de l'ordre, car c'est un des plus nobles musées que je connaisse.

Il contient d'abord le *Taureau,* de Potter, où les poils de la tête sont peints un à un, avec les taches occasionnées par le frottement contre les arbres et contre l'herbe; où la bête semble respirer fortement, comme si elle allait

fondre sur vous; gare! Cette toile a été au Louvre dans le temps où on apportait au Louvre les trésors de l'univers; mais l'univers les a repris ces trésors, pas tous cependant.

Le *Taureau* a été peint pour servir d'enseigne à un boucher, qui le paya, dit-on, douze cent soixante francs. Il en vaut cent fois plus maintenant.

Puis, la jolie *Vue de Harlem,* de Ruysdaël;

La *Visite du médecin,* de Steen;

Le *Ménétrier,* de van Ostade;

La *Jeune Ménagère,* de Gérard Dow. Voyez là le manche du balai, gros comme un tuyau de plume, avec les nœuds, les veines, les taches et la trace des doigts. Il a fallu des semaines pour faire cela. Quel fini!

L'*Estaminet,* de Steen;

La *Ménagerie,* du même;

La *Famille du peintre,* du même.

Et par-dessus tout les Rembrandt :

La *Présentation au Temple;*

Susanne et les vieillards;

La *Leçon d'anatomie.*

Ah! certes! je me déclare impuissant, après tant de maîtres, à faire de la critique d'art à propos de Rembrandt; mais j'ai été heureux tout de même, oh! bien heureux, d'avoir vécu jusque-là pour voir de pareilles beautés. Par le monde évidemment, il n'y a que dix ou douze chefs-d'œuvre principaux en fait de tableaux : la *Leçon d'anatomie* est de ceux-là.

On sait qu'elle représente le professeur Nicolas Tulp avec sept chirurgiens d'Amsterdam, groupés autour d'un cadavre. Les plis des collerettes, les rides des visages, les poils des barbiches et des moustaches sont rendus dans

les plus minutieux détails; mais ce n'est pas cela encore qui frappe dans l'œuvre de l'artiste : c'est l'opposition entre la lumière et les ombres, ce sont ces rayons qui jaillissent entre les noirs et les ténèbres, et quand nous disons « rayons », nous voulons dire « éclairs »; les éclairs du génie de celui qui, fils d'un meunier de Leyde, naquit dans un moulin, peignit cette toile à vingt-six ans et s'appelait Rembrandt.

Mais si nous ne jugèons point les maîtres hollandais, nous pouvons donner l'idée et l'explication de leur genre en quelques courtes réflexions qui seront utiles à nos jeunes lecteurs et leur serviront de guide et de manuel dans leurs visites à travers ces admirables musées du Nord.

La Hollande, ayant conquis son indépendance, vit, avec la paix, fleurir chez elle l'art de la peinture.

La Hollande est un peuple de laborieux; nous l'avons vu quand il s'est agi de montrer comment elle avait avant tout conquis son sol et sa terre sur la mer, sa principale ennemie.

Les laborieux vivent plutôt d'idées nettes que de belles images, et leurs pensées se circonscrivent dans la nature qu'ils ont sous les yeux et se rappelle à eux de toutes façons.

L'art hollandais fut réaliste.

Les artistes peignirent ce qu'ils avaient devant eux, à portée de la main.

Ils vécurent dans leur intérieur, et après le boire et le manger, après avoir fumé leur bonne pipe, regardant leur douce ménagère et les ébats de leurs enfants, ils prirent le pinceau et copièrent tout cela. Voyez Steen et Brouwer.

Ils avaient le temps; le climat, les intempéries, les longues nuits leur donnaient des loisirs: ils en profitèrent.

Ils sortirent quelquefois de leur intérieur pour regarder leur triste campagne; mais cette campagne était la patrie, et ils l'aimaient; s'ils n'y rencontrèrent pas de cimes majestueuses et de superbes frondaisons, ils admirèrent leurs jolis bouquets d'arbres, au long des canaux tranquilles, et leurs beaux animaux lâchés dans les grands pâturages, et ils rendirent tout cela avec une perfection infinie. Voyez Potter et Ruysdaël.

Cependant, parmi nos artistes, quelques-uns montent plus haut dans leurs conceptions et dans l'art, parce qu'ils envisagent la chose publique et la vie politique et sociale. Ici nous trouvons l'idée de la patrie et de la cité qui prime sur l'idée de la famille. Ceux-là peindront de grands tableaux représentant des corporations ou des *gildes,* syndics, professeurs, officiers assis ou debout autour d'une table, devisant entre eux, tous revêtus du splendide costume du XVIe siècle: le justaucorps, la fraise, la collerette, le petit manteau. Voyez Rembrandt.

Derniers caractères de la peinture hollandaise :

La lumière et le coloris. De même que dans un pays de soleil on étudie les ombres, de même dans un pays plat et sombre, comme les pays du Nord, on recherchera au contraire la couleur et la lumière; c'est un besoin de nature.

Le réalisme, le fini qui n'est qu'une conséquence du caractère hollandais, de la patience hollandaise.

Seulement il pourra arriver une chose: c'est que l'artiste tombera dans l'excès de la qualité. Il peindra tout

ce qu'il voit dans le détail; mais s'il lui arrive de peindre le laid? S'il lui arrive de peindre le laid, le laid deviendra horrible, monstrueux, difforme, grossier, brutal et même honteux. Dans leurs tableaux, là-bas, ils ont des ivrognes dont l'aspect est insoutenable, et des kermesses par trop licencieuses. Voyez Brouwer[1].

Nous tenions à donner ces quelques indications à nos lecteurs, d'autant plus qu'à la Haye on ne peut parler que du musée. Inutile de chercher, il n'y a rien à voir. Pourtant je conseillerai d'aller au bois (*het Bosch*). Ce bois célèbre, qui s'étend à une heure de distance, a des allées bordées d'aunes, de chênes, de hêtres énormes. Ce serait le reste d'une immense forêt qui couvrait autrefois la Hollande, et les Hollandais pour cela le conservent avec amour et vénération.

Dans le fond, on trouve la petite résidence royale appelée « la maison du Bois », et celle qui réside là est cette petite fille qui a l'air d'une communiante et qu'on voit sur les nouvelles pièces de monnaie, avec son bon petit air naïf et ses cheveux longs.

Je conseillerai par-dessus tout d'aller à Scheveningen.

Prononcez ce nom-là *Squéveninngue*. C'est un village de pêcheurs de quinze mille habitants et le grand bain de mer du pays.

Pour y aller, ne prenez pas le tramway à vapeur du chemin de fer, à moins que vous ne partiez de la gare même; mais prenez l'ancien chemin construit au XVIIe siècle, et qui a une bonne odeur de vieilles choses et de senteurs de bois; il est tout bordé d'arbres et de promenades. C'est ravissant.

[1] *La Hollande,* Edmondo de Amicis.



Vue de la Haye.

C'est pour la route qu'il faut aller à Scheveningen et un peu pour les habitants, non pas les habitants de passage, mais ceux qui sont à demeure. Ces braves pêcheurs se marient entre eux et sont restés fidèles à leur vieux costume et à leurs habitudes patriarcales. Ils y ont un certain mérite, car leur humble pays est envahi par le monde et la fashion. Dieu! que de monde sur cette plage! Des Hollandais, des Anglais, des Russes, des Allemands, des Danois, toutes les familles aristocratiques de ces pays du Nord. Il y a deux grands casinos où l'on danse et où l'on banquète, où l'on joue et où l'on se regarde. Mais ça ne fait rien; ce n'est pas une station de bains française; ça ne vaut pas Trouville, ni Dinard, ni mon Royan aimé. Et puis cette mer, cette malheureuse mer grise et noire! Je ne conçois la mer que bleue. Ne me parlez pas d'une mer grise!...

... Ai-je dit qu'à Rotterdam il y a deux cent mille habitants, à la Haye cent cinquante mille? A Leyde, ville que nous trouvons entre les deux capitales hollandaises, on n'en trouve que quarante-six mille. Toutefois, au temps de sa prospérité industrielle, il y en avait cent mille.

Leyde est traversée par le vieux Rhin, qui coule lentement, divisé qu'il est en plusieurs bras. La ville eut à soutenir contre les Espagnols un siège terrible.

C'était en 1573 et 1574. Le siège dura du 31 octobre au 24 mars.

Les assaillants avaient construit plus de soixante forts sur tous les passages. Guillaume d'Orange avait fait dire aux assiégés de tenir au moins trois mois, et qu'il les délivrerait. Ne voyant plus aucun autre moyen, le stathouder perça les digues de la Hollande septentrionale,

lui aussi, en soixante endroits; une digue pour un fort. La mer envahit les terres. Guillaume était malheureusement malade à Amsterdam. Enfin, le 1er septembre, les habitants de Leyde aperçurent les premiers bateaux de secours à l'horizon; ceux-ci, montés par huit cents Zélandais farouches, s'avancèrent à cinq milles de la ville; ils rompirent une digue encore, puis une seconde; le vent devint contraire et arrêta les Zélandais. La famine devient horrible dans la ville, la peste se déclare. On prie le bourgmestre van der Werff de céder, il refuse. On se résigne à mourir. Le vent change; la flotte de secours avance et se rue sur les navires espagnols, à travers les arbres et les cheminées des maisons. Quel tableau! Un peintre a-t-il rendu cela?

Guillaume accourt à son tour. La victoire est à Leyde et aux Hollandais; mais des milliers de cadavres vivants se traînent dans les rues et le long des canaux. Le stathouder les remercie et leur donne le choix entre l'exemption de certains impôts et la fondation d'une université. Ils choisissent l'université.

Vraiment ils ont du bon, ces Hollandais!

Cette université eut bientôt une réputation européenne et groupa autour d'elle une foule de savants, parmi lesquels on compte Scaliger, Hugues Grotius, Descartes, Saumaise, Boerhaave, Ruhnkenius, Wyttenbach, Arminius et Gomar. De nos jours elle compte encore quarante-six professeurs et huit cents élèves. J'ai vu à la gare, dans la cour, deux messieurs en redingote et pantalon noirs, la figure rasée, des lunettes sur le nez, les traits nobles et pensifs. J'ai demandé :

« Qui est-ce?

— Des professeurs de médecine, » m'a-t-on répondu.

Les deux facultés de science et de médecine de Leyde sont excellentes.

Deux choses à visiter à Leyde : le château et l'hôtel de ville.

Le château, appelé *Burgt*, est une vieille tour ronde et vide, restaurée récemment et ornée de créneaux. C'est quelque chose de très ancien et qui remonte peut-être, comme on le dit, aux Romains, à Drusus ou à Hengist, duc des Anglo-Saxons. Elle est située sur une colline couverte de chênes, tout au centre de la ville.

L'hôtel de ville (*stadhuis*) est un édifice de style hollandais du XVIe siècle, avec un grand perron et une tour pittoresque. Au-dessus d'une de ses portes situées au nord, on lit une inscription dont voici la traduction :

« Quand une noire famine eut mis à mort près de six mille personnes, Dieu le Seigneur, s'en étant lassé, nous donna de nouveau du pain autant que nous pouvions en désirer. »

L'inscription forme un chronogramme qui renferme le millésime du fameux siège, et les cent trente et une lettres qu'on y trouve indiquent les cent trente et un jours qu'il dura.

Nous allâmes voir, dans une caserne près de la gare, les soldats faire l'exercice. Ils la font à la prussienne. Là où ils ne sont plus Prussiens, c'est quand ils lèvent tous les yeux dans le rang, pour regarder les passants en souriant et en ayant l'air de dire :

« Ça, ce sont des étrangers. »

L'armée se compose de neuf régiments d'infanterie, de

trois régiments de hussards, de un corps du génie, de trois régiments d'artillerie de campagne, un corps d'artillerie à cheval et quatre régiments d'artillerie de place, plus le train et les pontonniers; en tout soixante-trois mille trois cent quatre-vingt-onze hommes.

L'armée des colonie monte à trente-deux mille hommes.

La marine a vingt-quatre cuirassés et cent vingt-trois autres bâtiments à vapeur, avec six mille neuf cents hommes, dont six amiraux et soixante officiers supérieurs.

La marine marchande a cent onze bateaux à vapeur et cinq cents voiliers.

La couleur du drapeau hollandais est bleu, blanc et rouge, disposés horizontalement.

Après les soldats et les savants, nous allons voir les marchands.

VIII

LES CAPITALES DE LA HOLLANDE. — AMSTERDAM

La Venise du Nord. — Mariage des bateaux et des maisons. — Les clochers. — A travers rues et canaux. — Jardin zoologique. — Au quartier juif. — Le port. — Czar Peters logement. — Musée royal. — Où est enterré Rembrandt : question nouvelle et intéressante. — La vie à Amsterdam.

Amsterdam! enfin! Figurez-vous que j'étais venu une seconde fois en Hollande, et que, ne disposant que de peu de temps, j'avais à choisir entre voir la Haye et Amsterdam. Ma mauvaise étoile me fit choisir la Haye, sous prétexte qu'elle est la vraie capitale, le siège du gouvernement. Sottise! avec cela qu'il est beau le siège du gouvernement! Quel piètre palais que celui de la petite reine Wilhelmine! Bref, je revins la même année exprès pour Amsterdam, et j'eus raison, et nous y sommes. Venir dans ce pays et ne pas voir cette ville, c'est un meurtre, vous dis-je.

Quatre choses fixent l'attention ici : les rues, le port, le musée, la vie.

Les rues. Avez-vous été à Venise? Eh bien, il y a quelque chose de Venise à Amsterdam. Oh! j'aime mieux Venise; je l'ai dit ailleurs [1]. A Venise, voyez-vous, il y a le

[1] Voir *Sem, Cham et Japhet*, Mame, 1894.

ciel, le ciel et l'eau, mais entre le ciel et l'eau on trouve l'art, l'art sacro-saint; toutes les pierres, — non pas seulement celles du palais des doges, — indiquent l'art, parlent d'art, crient l'art. *Lapides clamant.* Et puis, cette lumière! A Amsterdam, neuf jours sur dix il pleut; mais combien cette cité est originale! Quel monde à part! Quelle singulière configuration!

Comme à Rotterdam, d'abord le voyageur perd un peu la tête. Ce n'est pas possible ce mariage entre les maisons et les bateaux. Ceux-ci vivent en trop bonne harmonie, en fraternité trop complète. Autant de logis terrestres, autant de demeures aquatiques. Il n'y a qu'en Chine qu'on peut voir cela, à Canton, par exemple, où il y a une ville de cinquante mille âmes sur le fleuve, avec rues et places publiques. A Amsterdam c'est encore plus curieux, les deux éléments semblent tout à fait confondus, ou bien on passe de l'un à l'autre avec une aisance sans égale.

La ville est assise sur l'Y, et construite sur quatre-vingt-dix îles, reliées par trois cent cinquante ponts. Elle affecte la forme d'une moitié de cercle, coupée en tous sens par des canaux et par une rivière, l'Amstel, qui lui a donné son nom (*Amstel-dam*). Aussi partout on voit des ponts-levis avec leurs grands bras levés ou baissés, partout des bateaux qui passent et repassent.

Les maisons ressemblent pour la plupart à celles de Rotterdam. Ce qui est curieux, ce sont les clochers des édifices. Victor Hugo nous en donne une idée assez juste quand il parle des clochers flamands. Il parle d'un saladier renversé sur un bonnet de juge, d'un sucrier sur un saladier, d'une bouteille sur le sucrier, et d'un ostensoir

sur la bouteille. Tout à fait ce que feraient des enfants qui s'amusent avec des tas de sable. Et c'est un mélange réjouissant de tourelles, de lunettes d'approche, de boules de terrasses et de balustrades. Là dedans, les plus drôles de petits carillons s'en donnent à cœur-joie.

Et allez donc!
Dig, dig, don!

La place du Dam est au centre de la ville à peu près. C'est de là que partent tous les tramways, dans lesquels on trouve, à l'américaine, toujours une place : ce n'est pas comme à Paris, où on n'en trouve jamais. Mais qu'y faire? Depuis le temps qu'on le répète...

D'un côté le palais royal, ancien hôtel de ville, ancienne résidence de Louis Bonaparte. Pas d'entrée, tout en fenêtres. De l'autre la Bourse, qui a une maigre façade, vu l'importance des affaires qui s'y traitent; puis l'Église-Neuve, puis la Kalver-Straat, la rue de Rivoli de l'endroit, où l'on trouve les grands hôtels et les pompeux étalages. C'est large comme la main. Dame! à Amsterdam!

Pour avoir une véritable idée de cette ville, je ne crois pas qu'il faut procéder par ordre et très rigoureusement avec méthode; il est mieux d'aller un peu à l'aventure.

Si vous vous écartez à droite ou à gauche, vous courez risque de rencontrer une rue du vieil Amsterdam avec ses maisons à pignons, ses fenêtres à guillotine et à petits carreaux, ses auvents incompréhensibles, mais si extraordinairement pittoresques, ses encombrements de caisses et de futailles. Plus loin, dans l'Heeren-Gracht, voici des quais plantés d'arbres comme des boulevards et bordés de richissimes hôtels, sillonnés de gros messieurs et de

belles dames en toilette, à pied ou en voiture; plus loin l'Amstel et la tour de Montelban, où demeura le duc d'Albe, et qui a l'air d'un télescope; plus loin encore l'*Agneten school*, la « maison aux bustes », la porte de Muiden, le Waag sur le Marché-Neuf, — qui est un marché de vieilles choses, — qui a des tours rondes et crénelées et un bel aspect militaire.

Vous tomberez ensuite sur la nouvelle église luthérienne, avec son dôme et son élégant campanile; sur le bord du Gracht, elle a la mine de *Santa Maria della Salute* à Venise. Je vous l'avais dit, il y a du Venise ici, moins la lumière.

Bon! nous voici sur un autre grand canal; nous sommes derrière le palais, et nous avons une façade avec fronton surmonté d'un enfant qui porte une énorme sphère céleste. L'Atlas! on le voit de tous les points de la ville.

Maintenant voici l'église des Rédemptoristes ou de Notre-Dame, de style ogival. Les catholiques y viennent en foule, mais non pour y adorer le cœur de Marie, comme le dit M. Charles de Coster[1]; ils ne sont pas assez sots pour cela, et savent distinguer entre Dieu et sa sainte Mère; celle-ci n'est qu'une femme, et le culte d'adoration n'est dû qu'à Dieu, évidemment.

Wester-Kerk, au Prinsen Gracht.

Église de Moïse-et-d'Aaron, du style grec, au fond d'une jolie perspective.

La porte de l'hôpital Saint-Pierre.

La rue Vondel et la statue du poète de ce nom, près du musée.

[1] *La Néerlande.* (Le *Tour du Monde;* Hachette, Paris, 1878.)

La rue Sarphati et le palais de l'Industrie, dans les mêmes parages.

Le quai Groenburgwal et l'élégante tour de l'église de l'Ouest.

L'Amstel et l'hôtel de la Monnaie.

Voilà tout autant de coins qui sollicitent l'attention et charment les yeux de l'étranger.

Une mention spéciale pour l'Église-Neuve, qui est un des plus beaux édifices d'Amsterdam, avec ses colonnes légères, ses arcs élégants, sa belle galerie du chœur et sa chaire grandiose, et le tombeau du héros hollandais, de Ruyter.

Tous ceux qui viennent à Amsterdam vont voir le Jardin zoologique, comme on va visiter celui d'Anvers. Ah! les beaux animaux qu'il y a là! Ce ne sont pas seulement des boas frileux et des serpents à lunettes, qui redoutent celles du public, se contentant des leurs; ce ne sont pas seulement de vieux rois du désert, poussifs et cacochymes, qui n'ont qu'un désir, faire la sieste pendant les quelques jours qui leur restent à passer dans nos froides contrées septentrionales; ce sont des reptiles qui mesurent des mètres et des mètres; ce sont des lions « superbes et peu généreux », qui rugissent à faire trembler tous les alentours. Il y en avait un qui nous regardait bien en face de son œil fauve, et dans son terrible langage avait l'air de dire :

« Ah! mes amis, s'il n'y avait pas de barreaux! Quel déjeuner! »

Ce matin-là nous n'avions pas déjeuné nous-mêmes, et nous préparions à aller nous installer à la Porte-de-Clèves, près de la Poste, en face de l'Église-Neuve, où c'est bon et pas cher, l'idéal pour les voyageurs, quand

nous eûmes la funeste idée de passer par le quartier juif.

Net, cela nous coupa l'appétit.

Il fallait pourtant bien y passer un jour ou l'autre par le quartier juif. C'était dans le programme.

Les juifs forment le dixième de la population d'Amsterdam, qui est de quatre cent six mille habitants. Ils seraient donc trente-trois mille, dont trente mille juifs allemands, trois mille cinq cents juifs portugais. Ceux-ci sont les descendants de ceux qui émigrèrent ici au XVIIe siècle, lors de leur expulsion du Portugal. Spinoza était un juif portugais d'Amsterdam (1632).

Les uns et les autres ont neuf synagogues. La plus belle est celle des Portugais, dans la Muiderstraat.

Muiderstraat, Joden-Burght, Joden-Breestraat, voilà leur quartier à ces gens-là. Et je vous assure que la propreté hollandaise, cette fameuse propreté du Nord, n'est qu'un vain mot dans la Joden-Straat. Plus de voirie, plus de lavages des maisons, plus de petites servantes à robes violettes à fleurs. Pleurez, petites servantes!

Pouah!

Voyez-vous ces trente mille êtres agglomérés les uns sur les autres, possédés du besoin d'acquérir et acquérant par tous les moyens possibles, mais d'abord dans les vieux chiffons, les vieux légumes, les vieilles peaux, les vieux os; remuant tout cela, accumulant tout cela du haut en bas des maisons; voyez-vous ces vieilles loques montant et descendant le long des repaires innommés, au moyen de cordes et de poulies, — ornement indispensable des gîtes hollandais; — voyez-vous les microbes secoués sur la tête des gens; en bas, voyez-vous la boue, la neige, les fanges de toutes sortes, les tas d'ordures mouillés; tout



Canal à Amsterdam.

ce monde clapotant, glissant, se vautrant là dedans: les enfants se jetant à la tête ces horreurs? A Rome, ils ont le Ghetto, mais le Ghetto est réchauffé et purifié par le bon soleil d'Italie. En Orient de même, la chaleur est sèche et saine; mais ici sous ce ciel gris et baveux! Horreur!

Et nous étions au milieu de tout cela.

Nous y étions à demi rassurés seulement; car enfin ces hommes sont légion ici. Et s'il leur plaisait de donner un mauvais coup à l'ennemi, au chrétien, au goïm? D'étranges histoires du moyen âge et des bords du Danube me revenaient à la mémoire. Brrrr!

Et être assassiné honteusement par ces faces plates, pâles, amaigries, ravagées par des ulcères et des lèpres, au nez horrible, aux yeux rouges! Oh!

Mais bast! ils n'y pensent guère.

Ils ne pensent qu'à nous poursuivre de leurs obsessions seulement.

« Achetez-moi ceci, dites?

— Prenez-moi ça! pas cher!

— Donnez-moi un sou, *mijnheer?* »

Et l'on nous montre une enseigne, pensant que cela pourra nous émouvoir :

Levi Roboam, koopman in sigaren, lekkertjes, etc.

Mais je vous donne la traduction, comme on nous l'a donnée :

« Lévi Roboam, marchand de cigares, de bonbons, de légumes confits au vinaigre et de vieilles ferrailles, fait les commissions des voisins, coupe le filet aux oiseaux, la queue aux chiens et aux chats. Sa femme tient une école pour les enfants, pose des sangsues et lit leur correspondance aux illettrés. »

Pour finir, une jolie histoire contée par de Coster [1].

« Il y avait une fois une caserne où les soldats juifs étaient nombreux. A quatre heures, tous les jours, on leur permettait de sortir. Une demi-heure après, plus un seul soldat dans les rues, rien que des marchands de fruits, de vieux peignes, de vieilles casseroles et de petits chiens, criant à gorge déployée, d'un accent nasillard :

« — *Peeren! peeren! peeren!*

« Ou :

« — *Gocije Kammen voor tien chenten*[2]*!*

« C'étaient les soldats devenus brocanteurs et profitant ainsi de leur congé. »

C'est par ces moyens qu'on devient millionnaire.

Les gros magasins de diamants de la Zwanenburgerstraat sont aux mains des juifs. Et on va voir tourner les petites meules de fer, humectées d'huile et saupoudrées de poussière diamantée, qui en quelques minutes transforment un caillou en objet de tentation. O femmes, ne passez jamais par la Zwanenburgerstraat!

Au port.

Deux grandes digues partent du milieu d'Amsterdam, s'avançant vers la mer; entre celles-ci on en voit d'autres qui servent d'embarcadères aux lignes de vapeurs.

Au milieu de tout cela les Docks ou bassins, qui peuvent donner asile à des milliers de gros navires.

Ce sont : le Westelyck Dok, l'Oostelyk Dok, avec les quais : de Ruyter Kade, Handels Kade, le Ryks Marine Dok, le Ryks Werf, le Koninginnendok, l'Entrepôt Dok, etc. etc.

[1] *La Néerlande.*

[2] « Des poires! des poires! De bons peignes pour 5 *cents !* »

Hôtel d'Amstel.

Sur le Prins Hendrik-Kade, ou quai du Prince-Henri, se trouve la fameuse Schreyerstoren ou tour des Pleureurs. C'était de là qu'autrefois les navires partaient pour gagner la haute mer. Alors les femmes pleuraient et se lamentaient, à la pensée du danger qu'allaient courir ces rudes marins, qui allaient soit aux Grandes-Indes, soit vers le pôle, tenter la fortune et gagner leur vie. S'ils allaient aussi ne plus revenir? L'une d'elles, dit la légende, versa tant de larmes, qu'elle en devint folle. C'était en 1509; et une fenêtre sculptée de la tour représente une femme qui pleure.

Charles et moi, comme nous n'avions peur aucunement de faire pleurer personne, et que nous tenions à nous égayer nous-mêmes le plus possible, nous nous embarquâmes au quai du Prince-Henri sur l'*Alkmaer Packet*.

Seulement nous n'allions ni à Java chercher de l'indigo, ni à Terre-Neuve pêcher la morue ou la baleine; nous allions tout simplement à Zaandam ou Saardam, la patrie des moulins à vent: on en compte environ quatre cents le long de la Zaan, petite rivière qui se jette dans l'Y. Et vous ne savez pas à quoi servent tous ces moulins? Vous croyez que c'est pour faire de la farine?

Erreur.

Ces moulins servent : 1° à faire de l'huile, 2° à scier du bois, 3° à monter de l'orge, 4° à broyer des couleurs, 5° à fabriquer du papier, 6° à fabriquer du ciment, 7° à épuiser l'eau des marais.

Je m'arrête. Ils servent à tout.

Mais, me direz-vous, ce n'était pas la peine d'aller à Zaandam pour voir des moulins, vous pouviez aller n'importe où et vous arrêter à Dordrecht.

J'en conviens, répondrai-je; mais à Zaandam seulement je pouvais faire un pèlerinage que mon patriotisme me commandait absolument.

Et lequel?

Le pèlerinage à la cabane de Pierre le Grand!

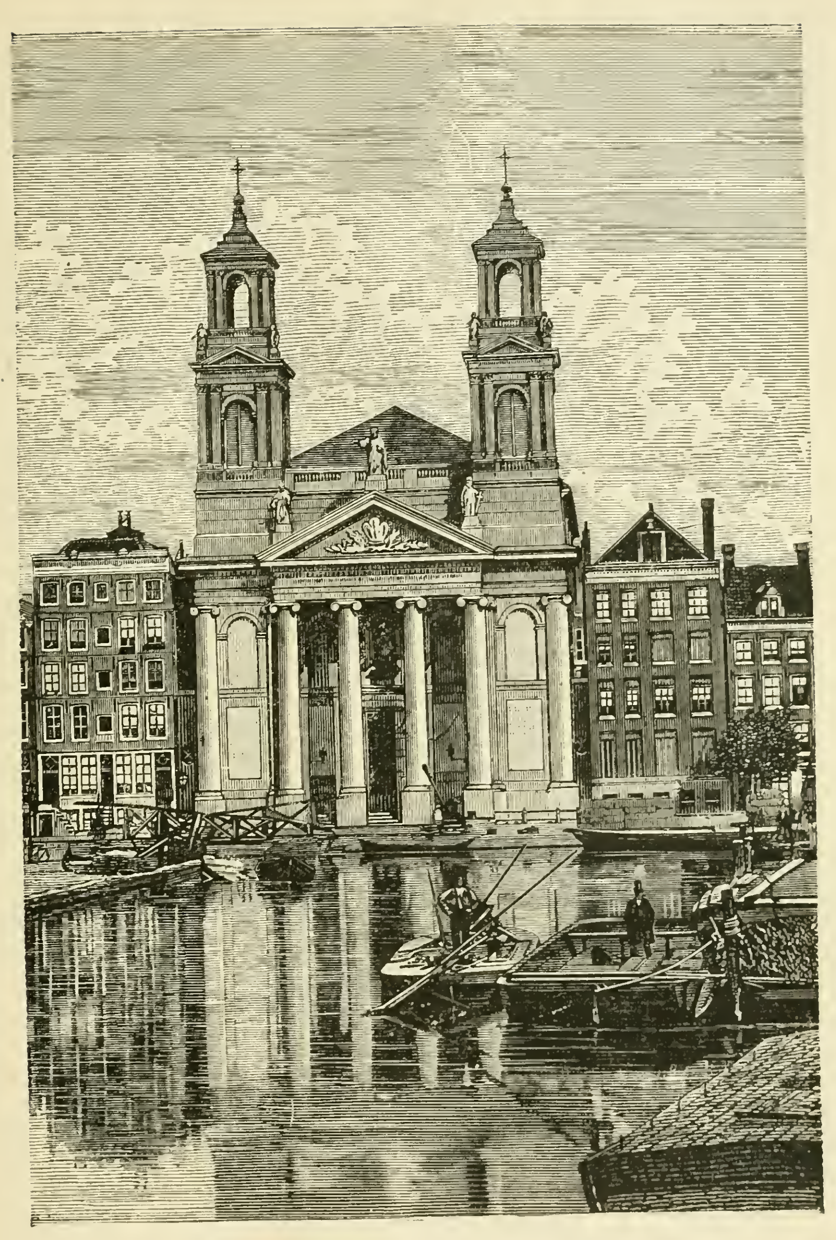
A vingt-cinq ans, l'empereur russe prend subitement la résolution étrange de quitter ses États pour aller s'instruire chez les nations voisines. Son but est d'étudier les arts mécaniques et d'apprendre spécialement tout ce qui a rapport à la marine. Il traverse la Prusse, et se rend par Berlin, Hambourg et Clèves, à Amsterdam. C'était le 26 août 1697. Il vient à Zaandam, y prend un petit logement dans le chantier de l'amirauté, revêt le costume de pilote et se fait inscrire parmi les ouvriers sous le nom de Peter Michaëloff. Il vivait comme eux, maniait le compas et la hache et se laissait appeler par ses compagnons maître Pierre, *Peter bas*.

Il construisit lui-même un vaisseau de soixante canons, qu'il envoya à Arkangel. Pendant qu'il travaillait ainsi dans les ateliers de la marine, il s'occupait de tous les arts, de toutes les sciences, interrogeait les artistes et les savants, et leur offrait, après s'être assuré de leurs talents, des établissements avantageux en Russie. De la Hollande il passa en Angleterre, et ne revint en Russie qu'en septembre 1698, où l'appelait une révolte des Strélitz.

Arrivés à terre, nous nous engageons dans le village, au milieu de ses maisons en bois à un étage, presque toutes peintes en vert, avec les tuiles vernissées, les fenêtres ornées de fleurs. Dieu! que c'est gentil et propret!

« Où est le *czar Peter logement?*

— Par ici, Messieurs, » nous dit-on.



Église de Moïse-et-d'Aaron, à Amsterdam.

Bien! Il faut descendre une ruelle, passer un pont, suivre la rive d'un canal couvert de nénuphars et mal odorant, — une odeur un peu chinoise, celle des rizières où... — Voici la cabane. Une cahute de matelot à deux pièces. Sous verre! Oui! on l'a encadrée dans un revêtement de bois et de vitrages, comme une relique, et c'en est une.

Dans la première pièce, trois chaises, une table massive, un lit à armoire, comme les lits bretons, une grande cheminée flamande. Dans la seconde, le portrait de Pierre le Grand en costume de travail, et celui de l'impératrice Catherine. Des drapeaux russes et hollandais; une plaque de marbre avec cette inscription :

PETRO MAGNO ALEXANDER

C'est Alexandre Ier qui l'a fait poser en 1814, lors de sa visite ici.

Alexandre II, alors prince héréditaire, y est venu en 1839, et une autre plaque porte des vers d'un poète russe :

« Au-dessus de cette humble demeure planent les saints anges. Czarewitch, agenouille-toi. C'est ici le berceau de ton empire. C'est ici que naquit la grandeur de la Russie. »

D'autres inscriptions encore disent des visites de princes et de rois.

Nous partons en fredonnant :

Bojé tsaria krani [1] !

Au musée.

Quand vous êtes au Dam, tournez le dos à la gare

[1] « Dieu protège le tzar! » (Hymne russe.)

centrale et au port, et marchez tout droit devant vous; quand vous avez traversé six grands canaux, le Singel, le Heeren, le Prinsen, etc., vous arrivez au centre de la grande boucle qui entoure la ville, et vous êtes au *Ryks Museum*, au musée royal.

C'est un monument dans le vieux style hollandais de la Renaissance, mêlé de gothique et de roman; il occupe une superficie de onze mille mètres carrés. C'est beau, grand et digne.

Quand on entre au musée de peinture, il semble qu'on est dans une église, un vaste temple, avec des chapelles latérales à droite et à gauche et un sanctuaire dans le fond.

Merveilles sur merveilles.

Voici, dans le deuxième cabinet ou la deuxième chapelle, la *Plume flottante*, d'Houdecoeter : une plume de canard qui flotte sur une pièce d'eau. On croit qu'elle va s'envoler.

Troisième cabinet : *Les chefs de la confrérie de Saint-Sébastien d'Amsterdam.*

Quatrième cabinet : *Chasse aux ours*, de Potter.

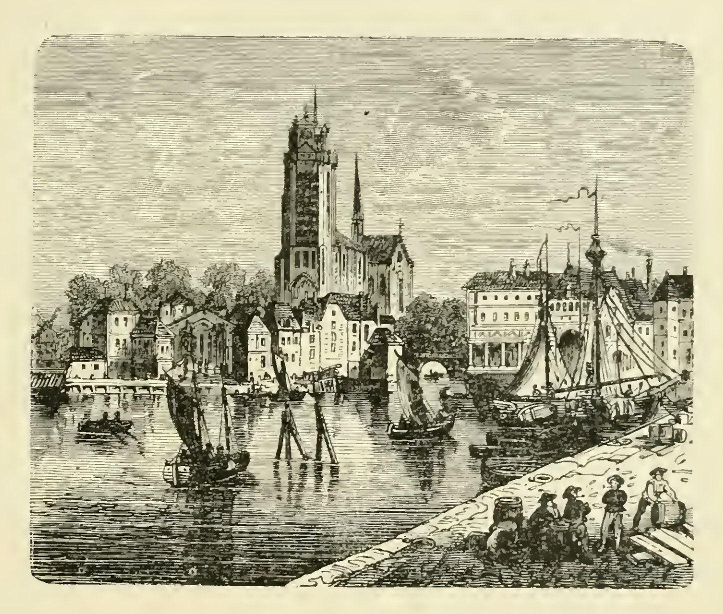
En face de l'entrée, dans ce que j'appelle le sanctuaire : *la Ronde de nuit*, de Rembrandt, et à côté, *le Banquet de la garde civique*, de Van der Helst.

Ronde de nuit! On ne sait pourquoi on a conservé ce nom à l'admirable tableau; l'action se place en plein jour, et la lumière tombe, du côté gauche, de fenêtres invisibles, laissant une salle et des personnages au nombre de quatorze dans une demi-obscurité. Ce sont les membres de la compagnie de l'Arquebuse, avec, à leur tête, le capitaine Banning Cocq.

Tous ces personnages, un peu en désordre, se détachent

du fond sombre et s'avancent au-devant de vous. Le lieutenant de la compagnie et un enfant sont seuls en plein jour, et puis les têtes des autres avec des chapeaux, des casques et des hausse-cols. C'est étrange et vivant au possible.

Les rois ont voulu venir voir cette toile célèbre, comme



Dordrecht sur la Meuse.

tout le monde. Dans un coin de la salle on remarque une vitrine, et sous la vitrine un livre d'or. A la page ouverte lisez trois noms :

WILHELMINE

EMMA

WILHELM

Les deux premiers sont les deux reines des Pays-Bas, la mère et la fille. Le dernier, écrit en caractères énormes,

est celui de l'empereur allemand actuel. Il est venu promener ici son incurable besoin de locomotion.

Voir après :

Les huit tableaux de Steen, surtout *le Charlatan*.

L'Orgie de paysans et *le Combat de paysans*, de Brouwer.

L'École du soir ou *les Quatre chandelles*, de Gérard Dow. Avec ces quatre lumières placées là, le peintre s'est créé des difficultés incroyables qu'il a surmontées avec l'art et la patience d'un Hollandais.

« Sais-tu une chose, Charles? disais-je à mon compagnon en sortant.

— Quoi?

— Où est enterré Rembrandt?

— Ma foi, non! Et toi le sais-tu?

— Non, mon cher bon, je l'ignore. Et, c'est curieux, hein? que personne ne le sache.

— Pas possible!

— C'est ainsi.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais; Rubens est à Saint-Jacques d'Anvers, mais Rembrandt n'est nulle part, et les guides n'en disent pas un traitre mot.

— C'est trop fort.

— Eh bien! voici. J'ai lu dans un fort bel ouvrage d'Émile Michel, membre de l'Institut [1], que, vers la fin de sa vie, il ne trouvait pas même aux plus bas prix à vendre ses tableaux, que son nom était tombé dans l'oubli profond, que pour *six sous* on pouvait acheter un de ses portraits! »

Selon quelques biographes, le pauvre grand artiste

[1] *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps;* Hachette, Paris, 1893.

aurait quitté la Hollande pour se fixer à Stockholm, et serait mort là en 1670. Suivant d'autres, il aurait terminé ses jours en Angleterre, à Hull ou à Yarmouth [1].

Mais voici quelle est la vérité. Après avoir perdu son fils Titus, le 4 septembre 1668, il serait mort lui-même peu de temps après. Sa mort se trouve constatée sur les registres mortuaires de la Westerkerk par cette courte mention :

« Mardi, 8 octobre 1669. Rembrandt van Ryn, peintre, sur le Roozegraft, vis-à-vis le Doolhof. Laisse deux enfants. »

L'inhumation eut lieu dans la Westerkerk, vers le bas de l'escalier situé au-dessous du dernier pilier, tout à fait à gauche. Il y a quelques années, on répara le pavé de l'église; plusieurs tombes furent alors découvertes, et l'une d'elles, à en juger par l'emplacement des sépultures de 1669, était probablement celle de Rembrandt, mais dans le cercueil entr'ouvert on ne put apercevoir aucune trace de ses restes [2]. Les frais de l'enterrement s'étaient élevés à treize florins, et comme le florin vaut deux francs dix centimes, la cérémonie aurait été convenable. Les tarifs de l'époque étaient peu élevés. Sans doute ce fut sa bru qui fit la dépense, car il fut constaté qu'il ne laissait rien qui lui appartînt en propre, sauf ses vêtements de laine et de toile et ses instruments de travail.

La vie à Amsterdam.

Qu'en dirai-je? Je n'y ai passé que quelques jours, moi. On y vit bien, m'a-t-il semblé. J'avais voulu, en arri-

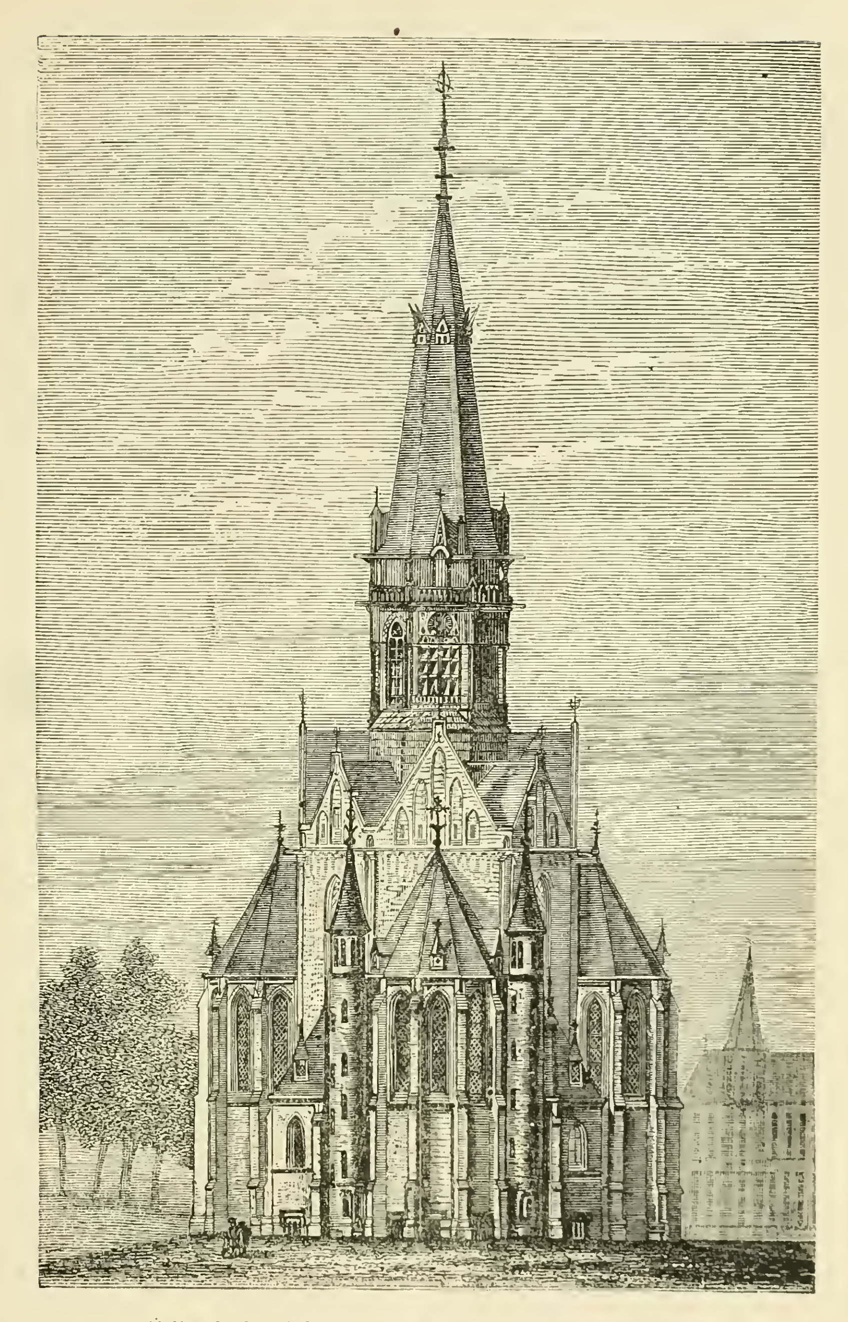
[1] Burnet, *Rembrandt and his works*, et Wilson, *A descriptive catalogue*.
[2] Communication de M. de Roever, archiviste d'Amsterdam.

vant, me loger à l'hôtel Adrian : comme il n'y avait plus de place dans les chambres donnant sur la rue, on m'envoya en face, toujours dans la Kelverstraat, à l'hôtel Suisse Je m'y trouvai parfaitement. Un florin à un florin cinquante *cents* pour la chambre située au troisième étage ; cinquante à quatre-vingt cents, — il y a cent cents dans un florin, — pour le déjeuner composé de thé ou de café, de pain, de beurre, de viande et de fromage. Jamais je n'ai si bien déjeuné que dans les hôtels hollandais ou anglais. Ce premier déjeuner peut servir pour un second. Les Hollandais cependant ont l'habitude de prendre un second déjeuner entre onze heures et demie et une heure, avec du café, du pain et du beurre. C'est le système français renversé. Le principal repas est le dîner, entre cinq heures et sept heures; il coûte à l'hôtel, à table d'hôte, sans le vin, deux florins à deux florins cinquante cents. Mais nous, je l'ai dit, nous allions le soir au restaurant.

Nous ne manquions pas d'aller non plus, vers trois heures, avec tous les boursiers, dans une petite maison du Pijlsteeg, près de la Warmoestraat, à la façade de laquelle on voit écrit un nom bien cher aux Hollandais :

WYNAND FOCKING, 1679.

Dans une salle obscure, entourée de gros tonneaux cerclés de cuivre, il y a un grand comptoir, derrière lequel trônent deux véritables Hollandaises en bonnet noir, et sur le comptoir une grosse dame-jeanne pleine de *galf-en-half*, un mélange de curaçao et de bitter. Autour, des verres élégants, très évasés par en haut. Vous n'avez pas besoin de rien demander; en entrant là on remplit un de ces jolis verres jusqu'au bord; vous buvez, vous



Église du Sacré-Cœur, dans le Vondelstraat, à Amsterdam.

payez, et vous vous en allez. Il n'y a pas une chaise pour s'asseoir; on ne pourrait pas le faire, c'est une procession ininterrompue dans l'établissement.

La première nuit que je passais à l'hôtel Suisse, je fus réveillé à trois heures du matin par un vacarme épouvantable. Vite je saute à bas du lit, et je cours à la fenêtre à guillotine, que je soulève. Je regarde dans la rue. C'est une noce qui passe; des gens assez bien habillés, une mariée casquée, pomponnée, enrubannée; tous chantant d'une voix formidable.

Que chantaient-ils? Sans doute cette fameuse chanson du Hos, originaire du Groningue, qui animait autrefois les kermesses d'Amsterdam.

Hossetent, hossetent,
Zoo rijen we naar Brugghe.
Etc., etc...

Ainsi nous roulons vers Bruges,
Ainsi nous roulons vers Gand,
De Gand vers Nieuport.
Vers Nieuport, ho!
Roulons-nous vers Wielewale?
Wielewale, ho!
O mon cher petit cœur,
J'ai le mien qui tourne;
Cela vient de tous ces sauts
Au-dessus de ces grandes gouttes (de genièvre),
Hos! hos! hos!

Ceci est bien une chanson à boire, on ne peut le nier. Ah! mais ils boivent ici, et ferme. J'ai rencontré un jour un matelot place du Dam, qui, semblable à un taureau furieux, regardait tout autour de lui, et, sans raison apparente, fondait tout à coup sur un spectateur inoffensif qui

se trouvait là. On eut toutes les peines du monde à tirer le malheureux homme des grosses pattes du mathurin.

Dans la Kalverstraat, le soir, les cafés offrent une particularité curieuse. La salle est séparée en deux par un grand rideau qui cache toute la partie de derrière, la seule éclairée. On peut jouer aux cartes ou aux dominos là seulement; devant le rideau, en bordure de la rue, on boira à tire-larigot, silencieusement et obscurément, et personne ne vous verra dans ce honteux état, ni les voisins ni les passants.

On ne passe pas seulement son temps à se marier et à boire, à Amsterdam; on y meurt aussi. Je n'y ai pas vu de convois funèbres, mais j'ai vu ceux qui vont les annoncer, les *aansprekers*, sortes de croque-morts, porte-lettres de faire-part, vêtus tout de noir, bien entendu! Habit noir, culotte noire, chapeau à trois cornes avec un voile noir qui pend sur le côté.

A côté des croque-morts, voici les orphelins, les orphelins de la classe bourgeoise. On les reconnait immédiatement à leur costume mi-rouge et mi-noir. Les garçons avec cela sont très drôles; les jeunes filles sont mieux, car un joli visage illumine tout; mais il faut avoir un joli visage. Et puis elles ont une chemisette blanche et un tablier blanc qui égayent un peu le costume. Le peuple aime beaucoup ces orphelins qui circulent fièrement dans les rues et ont l'air de jouir d'une grande liberté. Leur avenir, paraît-il, est assuré. Plusieurs sont devenus des célébrités, comme Van Speyck, qui sauva l'honneur du drapeau en 1831, sur l'Escaut, au péril de sa vie.

Un mot de la vie politique et religieuse actuelle.

Certes, il n'est plus question de la Hollande comme

partie prépondérante dans le concert européen. Le temps n'est plus où, avec une belle jactance, on entendait la corporation des maçons chanter dans leurs banquets des couplets comme ceux-ci :

« Que la Rome antique se glorifie de ses chefs-d'œuvre et de ses arcs de triomphe.

« Que Memphis se vante de ses tombeaux.

« Qu'Éphèse célèbre son temple de Diane tout en marbre.

« Notre puissant Amsterdam, huitième merveille du monde,

« En a tant dans son sein, que chacun regarde vers le nord.

« Et voilà pourquoi il ne sera bientôt plus question ni de Rome, ni d'Éphèse, ni de Memphis! »

Hum! il s'agissait ici de monuments, mais bien un peu aussi de la prépondérance politique de la Hollande. Ces maçons étaient trop enivrés de schiedam et des succès du Taciturne.

Aujourd'hui la Hollande compte trois millions d'habitants. dont le tiers est catholique: il y a cent mille israélites; les autres sont protestants. Les catholiques habitent en grande partie les provinces méridionales, le Limbourg et le Brabant, et forment les deux grands diocèses de Breda et de Bois-le-Duc. Du côté de Vanloo tout le pays est couvert de couvents, surtout depuis le Kulturkampf et les expulsions d'Allemagne. Mais bien auparavant ces catholiques étaient dévoués et fidèles à l'Église: un grand nombre sont venus offrir leur cœur et leurs bras au saint-siège, de 1860 à 1870; ils formaient toute une phalange qui a donné son or et aussi son sang. Les Italiens les

connaissaient bien, et les ont mieux connus encore à Mentana et à Castelfidardo.

Le parti catholique a en face de lui les protestants avec toutes leurs divisions. Seuls les calvinistes ne sont pas divisés; ils s'unissent naturellement aux catholiques, aux états généraux et contrebalancent, avec le centre, l'influence des libéraux, qui forment la gauche.

Veut-on avoir une idée de ces divisions protestantes? Prenons la liste des seules églises d'Amsterdam, des églises protestantes; elles sont au nombre de vingt-cinq :

Onze calvinistes.

Deux wallonnes.

Une anglaise presbytérienne.

Une anglaise épiscopale.

Une de remontrants.

Deux pour les luthériens d'Augsbourg larges.

Une pour les mêmes de la stricte observance.

Une de baptistes.

Trois pour la confession chrétienne réformée.

Deux pour les ultra orthodoxes séparés du synode.

Les catholiques, eux, ont vingt églises ou chapelles.

Les jansénistes, deux.

A Philadelphie, aux États-Unis, j'ai compté une soixantaine de sectes et six cent vingt-trois églises diverses; ils n'en sont pas encore là à Amsterdam, mais ils sont en bon chemin pour y arriver.

IX

LA MEUSE BELGE ET FRANÇAISE

Liège au physique et au moral. — Vélocipédie transcendantale. — Le pays et les gens changent. — Les Wallons. — La bataille de Lépante, qu'on ne s'attendait pas à trouver ici. — Le cœur de don Juan d'Autriche à Saint-Aubin de Namur. — En remontant la Meuse. — Les roches de Frênes. — La jactance des Dinantais. — Le *bateau du Louvre*. — Projet pour Bouillon et la Semoy à Monthermé. — Givet. — Méhul et son œuvre. — Charleville-Mézières. — La bataille de Sedan, qu'on s'attendait à trouver ici. — Bazeilles : l'ossuaire, les *Dernières cartouches*.

En revenant de Hollande, nous n'abandonnons pas la Meuse pour cela. Nous la retrouvons à Liège, où nous sommes venus tout droit d'Anvers. La rivière file du côté de Maëstricht et de Roermond pour gagner Drodrech; nous ne verrons pas ces localités, mais nous remonterons la Meuse vers la France, en passant par Namur, Dinant, Givet, Charleville, Mézières, Sedan.

Liège, c'est le pays du charbon, des hauts fourneaux, des usines; aussi, pendant la nuit, on verra les grandes cheminées vomir des langues de feu : c'est l'enfer en miniature.

Si vous voulez gagner l'*hôtel de Suède*, vous êtes bien obligé de prendre une de ces guimbardes qui font l'office

de fiacres et n'ont rien de bien confortable. Il y a des tramways; mais quand on ne connaît pas la ville et qu'on a une valise, ils ne sont pas pratiques.

Le site est beau. La Meuse traverse la ville, en formant une île, et on trouve quatre ponts et une passerelle : la plus grande partie de la ville est sur la rive gauche; sur la rive droite c'est le quartier des ouvriers appelé d'Outre-Meuse.

Aspect triste et pourtant imposant à cause des magnifiques et nouvelles constructions. A part ces édifices, Liège est un peu bien arriéré : l'asphalte n'y est pas connu ou fort peu; de mauvais petits pavés écorchent les pieds des Parisiens. Pas d'ascenseurs dans les maisons, même à l'hôtel de Suède; l'électricité cependant est presque installée partout. Circulation peu importante; on voit dans les rues passer de temps à autre ces carrosses du temps de nos arrière-grands-parents et quelques petits tramways bas de plafond, attelés d'un seul cheval et sifflant d'une façon aiguë pour ne pas écraser les passants. C'est curieux comme tout ce qui n'est pas gros fait du tapage. Exemple: Napoléon et les petits chiens.

Véritable ovation, le soir de notre arrivée, faite à un célèbre vélocipédiste; foule dans les rues pour le voir, cris, chants, acclamations.

« On n'en ferait pas autant pour un roi, dis-je.

— Non, me répond un voisin; car si un roi venait ici on le sifflerait.

— Ah! mon Dieu! mais on siffle déjà bien assez. Écoutez les petits tramways. Et pourquoi sifflerait-on davantage, s'il vous plaît?

— Parce que ici l'esprit est très républicain.



Cloître du palais de justice, à Liège.

— Ah! bien! Comment appelez-vous ce monsieur qui pédale si bien?

— Protin, le célèbre Protin, né à Liège.

— Ah! je comprends.

— Oui, Monsieur, le célèbre vainqueur d'Houben. On ne parle plus que d'un match entre Zimmerman et lui, le champion belge. Zimmerman est le champion américain. Un groupe de sportsmen liégeois a réuni vingt-cinq mille francs d'enjeu, et des pourparlers sont engagés avec Zimmerman, dont on attend la réponse.

— Parfaitement.

— Ça vous intéresse, Monsieur. Vous êtes cycliste, sans doute?

— Un peu, à mes heures.

— Membre du Touring? de l'Union? de l'Omnium?

— Pas encore, ça viendra.

— Moi, je suis de tout cela. Et Protin doit encore courir au vélodrome de l'Est bientôt. Il a le plus grand désir de se rencontrer avec celui qu'il considère à juste titre comme un de ses plus redoutables adversaires; j'ai nommé Lehr.

— Ah!

— Un grand match aura donc lieu entre le champion belge et le champion allemand en deux manches de deux mille mètres et de cinq mille mètres, cette dernière avec un tandem pour faire le pas. La belle, s'il y a lieu, se fera en trois mille mètres. »

Je ne comprenais plus du tout, moi cycliste!

L'autre secoua la tête; il le voyait bien. Il conclut :

« Protin, vous concevez, ne peut se considérer comme le véritable champion d'Europe avant d'avoir rencontré Lehr. »

Et il me quitta. J'en fus heureux, très heureux.

La Meuse serpente au milieu des quais charbonneux et noirs; des bateaux, dans le genre de nos mouches parisiennes, promènent les gens aux environs, entre autres endroits à Quincampois, lieu très connu.

Les maisons de Liège, à l'intérieur comme à l'extérieur, sont de vrais palais; l'ordre et la propreté y règnent partout. Les Liégeois sont très hospitaliers; ils se prodiguent pour recevoir leurs invités; on ne peut aller leur rendre visite sans qu'ils vous offrent immédiatement du champagne, et cela les froisse si on refuse. Leur parler est criard, et ils vous cassent la tête en appuyant sur les dernières syllabes.

Le caractère, chez les hommes, est très personnel, peut-être plus encore qu'en France; ils ont peu de galanterie et traitent la femme comme un joli petit animal, sans lui reconnaître grandes qualités. La femme garde le foyer et souffre en silence.

Voilà au moins ce que l'on m'a dit en l'an de grâce 1895; si je ne l'ai pas vu ni éprouvé, ça a le mérite d'être nouveau. Si j'ajoute que le palais de justice est gothique de style, que le trésor des églises est assez curieux, qu'à Saint-Martin on monte les trois cent quatorze marches de l'escalier de la tour pour découvrir de là-haut tout le panorama de la ville, et qu'à Saint-Paul, tous les quarts d'heure, une carillon joue pendant cinq minutes les airs les plus variés, j'aurai tout dit.

Namur :

La ville n'a pas cent quarante-six mille habitants, comme Liège; on n'en compte que vingt-neuf mille; mais elle a aussi un site pittoresque, comme l'autre, et on y voit la Sambre se jeter dans la Meuse, ce qui évoque les

vieux souvenirs des armées de la grande République. Et puis, immédiatement en arrivant à la gare, on est saisi par l'animation et le tapage des grandes foules.

C'est que Namur est un centre d'excursions.

Les fanatiques d'art courront, comme nous l'avons fait.



Saint-Martin de Liège.

vers le Nord flamand, pour voir les villes, les rues, les beffrois, les églises, les musées; les amateurs de paysage et de grand air viennent ici, et ce qui les attire invinciblement, c'est cette Meuse avec ses bords magiques, ses eaux poissonneuses, ses rochers extraordinaires. Les artistes ne manquent pas non plus ici.

Mais, si le pays a changé, les gens ne sont plus les mêmes. Fini de voir les géants des Flandres, braves gens simples et naïfs, religieux et tranquilles, soumis aux lois, fidèles au roi, — qui les aime et le leur prouve: — ici c'est une autre race, la wallonne. Paysans terreux, vêtus de

blouses, coiffés de casquettes communes, la pipe à la bouche, la hotte au dos, les mains noueuses et calleuses; paysannes sèches, en bonnet blanc, en camisole et en tablier de couleur, les voilà les Wallons, et du coup je reconnais l'approche de la France : Lorraine et Champagne.

Et puis ce n'est plus le même caractère : ceux-ci sont remuants, frondeurs, ergoteurs, un peu menteurs, très défiants, âpres au gain, à demi dévots seulement.

Entre nous je préfère les autres, ceux de Flandre qui ressemblent un peu aux Allemands, et me respecteront davantage moi et ma bourse.

Ne cherchons pas les monuments à Namur. Après Sainte-Gudule, Saint-Jacques, Notre-Dame d'Anvers et Saint-Bavon de Gand, la cathédrale Saint-Aubin et Saint-Loup ne nous diront rien. Pourtant à Saint-Aubin, derrière l'autel, un petit monument qui renferme le cœur d'un homme retient notre attention.

C'était au XVIe siècle. Soliman le Magnifique venait de mourir. Son successeur, Sélim, venait d'enlever l'île de Chypre aux Vénitiens. Corcyre, Candie, Zante et Céphalonie étaient tombées du même coup sous la domination du croissant, quand le pape Pie V, alarmé à ces effroyables nouvelles, conclut une ligue avec Philippe II d'Espagne et les Vénitiens, pour la défense de la chrétienté. Tous les petits souverains d'Italie en firent partie, et le commandement de la flotte qu'on venait de réunir fut confié à don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, qui avait déployé de grands talents militaires en plusieurs occasions. Les rois de Portugal, de France, de Pologne et l'empereur d'Allemagne s'étaient excusés d'entrer dans la

nouvelle croisade, qui pourtant devenait nécessaire pour sauver l'Europe chrétienne.

Don Juan reçut à Naples, de la maison du cardinal de Granvelle, l'étendard du pape, sur lequel on voyait l'image du Sauveur crucifié et les armes de Pie V, de Philippe II et du sénat de Venise.

Le rendez-vous général était à Messine. Le pape écrivit au généralissime que l'unique moyen de salut était une bataille; il lui prédisait la victoire, mais on devait s'y préparer chrétiennement et renvoyer de l'armée tous les gens de mauvaise vie. Le 8 septembre 1571, fête de la Nativité de la sainte Vierge, on indique un jeûne de trois jours: toute l'armée se confesse, communie et reçoit les indulgences. Des aumôniers distribuent à toute la flotte des chapelets et des *agnus Dei*. Don Juan fait pendre deux soldats qui avaient blasphémé.

On s'embarque, le 16 septembre, à Messine, et le 7 octobre on arrive, à une heure et demie après midi, dans le golfe de Lépante, où l'on joint la flotte turque. C'était dans les mêmes parages qu'avait eu lieu la bataille d'Actium, entre Octave et Antoine.

Les Turcs possédaient trois cents navires, les chrétiens deux cent neuf. Don Juan se plaça au centre; Marc-Antoine Colonna, amiral du pape, à droite; Veniero, amiral de Venise, à gauche; André Doria, amiral génois, était à l'aile droite; Barbarigo, de Venise, à l'aile gauche; le marquis de Santa-Cruz commandait la réserve. Don Juan, monté à bord d'un canot et tenant en main un crucifix, passa devant la ligne de ses navires; puis les trompettes sonnèrent, et tous les chrétiens à haute voix invoquèrent la sainte Trinité et saluèrent la sainte Vierge.

L'amiral turc envoya alors un coup de canon, après avoir admiré un instant en silence ce solennel spectacle: la bataille était engagée. Les chrétiens avaient d'abord le soleil et la fumée dans les yeux, mais le vent tourna et favorisa les chrétiens au détriment de leurs ennemis. L'amiral turc s'élança contre le navire de don Juan ; un boulet le renversa, et dans l'abordage un Espagnol vint à lui et lui coupa la tête.

Ce fut le signal de la défaite des Turcs; ils perdirent trente mille hommes, deux cent vingt-quatre vaisseaux et surtout leur réputation d'être invincibles sur mer. Les chrétiens firent trois mille quatre cent soixante-huit prisonniers et brisèrent les chaînes de quinze mille des leurs qui étaient au pouvoir de l'ennemi. Ils prirent aussi cent dix-sept gros canons, deux cent cinquante petits, avec les étendards des pachas et plusieurs trophées. Malheureusement l'amiral vénitien Barbarigo fut blessé mortellement, et Michel Cervantès, l'immortel auteur de *Don Quichotte*, eut le bras gauche emporté.

Pendant ce temps Pie V ne cessait de prier. Un jour son trésorier vient l'entretenir d'une affaire importante. Tout à coup le pape lui impose silence, se dirige vers la fenêtre et l'ouvre. Son visage indique une émotion profonde; il s'écrie enfin : « Courez rendre grâces à Dieu dans ses églises ; nous venons de vaincre. » Les assistants surpris notèrent le jour et l'heure. C'était le 7 octobre 1571, à cinq heures du soir, l'heure où la croix triomphait à Lépante.

En reconnaissance de cette victoire, Pie V institua la fête du Rosaire et inséra dans les litanies l'invocation : « Secours des chrétiens, priez pour nous. »

Le cœur qui repose derrière l'autel de Saint-Aubin de Namur est celui du vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, et le monument qui le renferme lui a été érigé par Alexandre Farnèse. Son corps a été transporté à l'Escurial, en Espagne.

En chemin de fer de Namur à Dinant :

A partir de Dave, les rives de la Meuse, — côtoyées par le chemin de fer, — commencent à devenir intéressantes. A Dave on peut visiter le château du duc de Fernand-Nunez, qui a des parcs splendides. Comment ce grand d'Espagne est-il venu s'installer ici? Évidemment il se croit encore au temps des Philippe II et des ducs d'Albe...

Nous arrivons devant les roches de Frênes, qui surplombent au-dessus des cahutes de paysans venues se nicher là on ne sait pourquoi.

« Et si ça tombait, cette masse? fait Charles.

— Oh! vois-tu, lui dis-je, ça ne tombera pas, d'abord; ensuite ils n'y pensent pas, eux, pas plus que les pêcheurs de la Méditerranée blottis contre les flancs du Stromboli ne pensent qu'ils peuvent être victimes d'une éruption. « Ça ne s'est pas vu, ça ne se verra pas, » voilà leur raisonnement à ces gens. »

Après, Rouillon, avec la Roche-aux-Corneilles, une grande montagne de craie.

Puis Yvoir, un joli petit coin tout feuillu, tout moussu, avec des vignes, des espaliers, un ruisseau avec une planche pour traverser, et un manoir dont les propriétaires sont ou semblent heureux d'habiter un si beau pays.

Boum, boum, roum! le train passe sur un pont de fer,

et à gauche s'élève brusquement une grosse masse couronnée par les ruines du château de Poilvache, détruit par les Français en 1554.

Le village de Bouvignes, avec son clocher carré et les ruines de Crèvecœur, s'allonge pacifiquement le long de la rive. Et pourtant tout cela a retenti autrefois du bruit des armes et des tragédies. Crèvecœur a vu les trois sœurs se précipiter dans la rivière après avoir vu mourir leurs maris, en 1554. Bouvignes, au xve siècle, faisait des plats de cuivre aussi beaux que ceux de Dinant sa voisine ; de là des concurrences, des querelles effroyables que l'on vidait en rase campagne, jusqu'au moment où le duc de Bourgogne mit les Dinantais à la raison.

Dinant vit toujours pourtant et même se porte mieux que son ancienne rivale. C'est une ville de six mille habitants, ancienne place forte, qui montre sa vieille citadelle, à laquelle on accède par un escalier de quatre cents marches, et son église Notre-Dame, bel édifice gothique du xiiie siècle, avec un dôme bulbeux, comme les églises moscovites. Ce dôme, ce rocher abrupte, ces remparts démantelés tout là-haut et la rivière qui coule en bas, forment un tableau charmant, si bien que nous nous demandons pourquoi et comment Philippe le Bon et Charles le Téméraire ont eu la témérité de troubler la paix de cette heureuse contrée et ont poussé la cruauté jusqu'à jeter huit cents citoyens dans la Meuse.

C'est qu'aussi ces citoyens-là étaient par trop insupportables. Croirait-on qu'ils allaient jusqu'à caricaturer le fils du duc de Bourgogne et criaient :

« Véez là le fils de vostre duc, le faulx et trahistre comte de Charolois, que le roy de France ait faict ou ferat pendre

comme il est icy pendu. Il se disait de vostre duc, mais il maintoit, car il estoit vilain bastard au sieur Heiberg et à vostre bonne duchesse. »

Puis ils suspendent aux murailles un mannequin qui représente Philippe lui-même et crient toujours aux gens de Bourgogne :

« Voilà le siège du grand crapaulx, vostre duc! »

Ils l'avaient assis sur un veau.

Charles a pris déjà le faubourg du Leffe, au nord de la ville, qu'ils l'injurient de nouveau :

« Qui a mandé, vieil momart, vostre duc? A-t-il tant vécu pour cy venir mourir sy vilainement? (Il était malade.) Et vostre comte Charlotel, que fait-il cy venir mourir? Il veoit au mont le hère combattre le noble roy de France qui nous viendra secourir, ne nous fauldra point, car il le nous a promis. Amable heure y vint-il oncques. Il a le bec trop josne, ceux de la cité de Liège le deslogeront brief villainement. »

Le roi de France ne vint pas; les Liégeois lâchèrent Dinant, et, ma foi! les Dinantais étaient tellement arrogants, que, dit Ollivier de la Marche, « fust brûlé Dinant par telle façon qu'il sembloit qu'il y eust cent ans que la ville estoit en ruines. »

Les Bourguignons mirent trois jours à la piller.

Nous cherchâmes vainement ces articles en cuivre, appelés « dinanderies », qu'on faisait si artistement à Dinant; nous goûtâmes aux « couques », mauvais pains d'épices faits de farine et de miel, qui affectent des formes d'hommes, d'animaux et de maisons, et nous eûmes deux étonnements.

D'abord il y a un bateau à vapeur qui, en été, fait le

trajet de Namur à Dinant. Nous vîmes arriver ce bateau.

« Eh! mon Dieu! fit Charles.

— Quoi donc?

— Regarde bien ce bateau doré et peinturluré, en style vénitien d'autrefois.

— Oui, je regarde. Tiens! c'est curieux!

— N'est-ce pas? As-tu deviné? As-tu trouvé?

— Oui et non. Je...

— Le bateau du Louvre, mon bon, à l'exposition de 1889! »

Et c'était lui.

Ensuite, à l'hôtel de la *Tête d'Or,* on nous donna un déjeuner passable; seulement je recommande à l'attention des touristes le prix de la prétendue bière de Bavière: un franc cinquante la bouteille.

Après Dinant, la magnifique Roche-à-Bayard, traversée par la route. Petits enfants, écoutez bien. C'est ici que les quatre fils Aymon, montés tous les quatre sur leur bon cheval Bayard, qui valait bien la Rossinante de don Quichotte, après avoir franchi d'un bond l'énorme ravin des fonds de Leffe, sautèrent dans les eaux de la Meuse. C'était du temps du grand empereur Charles.

Encore de hautes roches pittoresques à Waulsort.

Givet, qui est la patrie de Méhul.

C'est lui qui a composé le *Chant du Départ,* la plus belle chanson de guerre qu'on puisse rêver, d'une envolée qui donne le frisson, le frisson patriotique. C'est Marie-Joseph Chénier qui en a fait les vers; on les connaît :

La Victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi, la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil;
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil!

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr!
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Méhul est le classique français par excellence. Il rappelle aussi Gluck, Grétry et Weber. Son opéra biblique de *Joseph* est un chef-d'œuvre, avec ses tournures archaïques et ses phrases pastorales. Cela vaut Wagner, allez! cette tendresse, cette piété filiale, cette douceur, cette tristesse, cet hosannah magnifique à l'Éternel, avec une largeur et une simplicité qui font l'admiration de Berlioz, de Wagner, de Meyerbeer et de Gounod!

Voir surtout la phrase célèbre :

Champs paternels! Hébron, douce vallée!
Loin de vous a langui ma jeunesse exilée,
Comme au vent du désert se flétrit une fleur...
. . . .

Méhul avait appris son art à l'église de Givet. Un colonel qui aimait la musique l'envoya à Paris; l'artiste y fit la connaissance de Gluck, qui le lança. De 1790 à 1812, il fit représenter vingt-cinq opéras, dont *Stratonice,* qu'on donnait en 1792, *Phrosine*, *Ariodant*, la *Chasse du jeune Henri,* l'*Irato*.

C'est dans *Ariodant* que se trouve la romance et l'air de :

Femme sensible...

Joseph date de 1812.

Méhul voulait que la musique s'identifiât avec les paroles, pour donner une couleur aux mots, une tonalité aux sentiments. On lui a élevé à Givet, en 1892, une belle statue due au sculpteur Croisy; on a bien fait.

Ici c'est la frontière française; c'est la Meuse française. Le train passe le long d'une caserne, et les bons tourlourous, en pantalon rouge, nous regardent avec étonnement parce que nous crions :

« Vive la France! »

Tiens! nous étions contents de partir, nous sommes ravis de revenir.

Mais à Revin nous laissons le train pour suivre un peu la rive, à pied, jusqu'à Monthermé, voir les rochers appelés Dames de la Meuse et ceux de Laifour, où nous déjeunons dans une auberge de rapins. Je dis « rapins », car ce pays est un second Fontainebleau pour les paysagistes. Voir Auseremme surtout, un peu plus haut.

A Monthermé, nous prîmes un tramway qui conduit à Lavaldieu. C'est une jolie excursion, dans une contrée d'une exquise fraîcheur.

Arrivés dans le pays, Charles me montra une petite rivière qui venait là se jeter dans la Meuse, et il prononça d'un ton pénétré ces deux mots :

« La Semoy! »

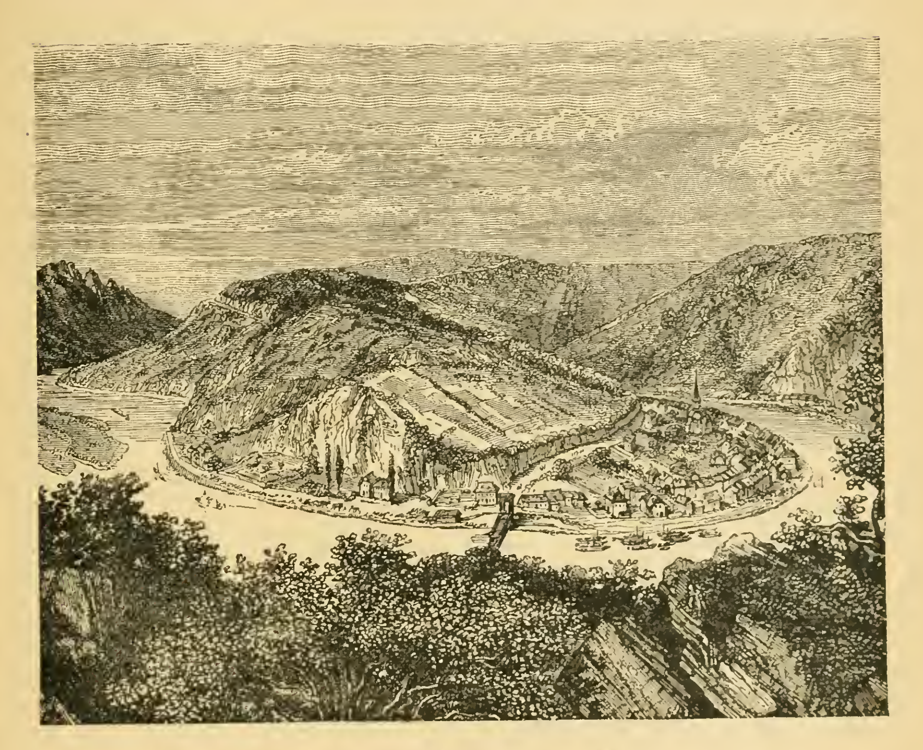
Je l'interrogeai des yeux. Alors il sanglota presque :

« Va, petit cours d'eau, va porter ma pensée à ma famille éplorée...

— Grand Dieu! m'écriai-je, je comprends! Arrête tes larmes, mon ami, arrête tes larmes. Ta mère et ta sœur sont à Bouillon, je le sais; mais la Semoy en vient, elle

n'y retourne pas et ne pourra faire ta commission. Nous irons nous-mêmes, vois-tu, c'est préférable. »

Voilà comment fut décidé le voyage à Bouillon, qui est encore du pays meusin, puisqu'il est assis sur un affluent de la Meuse.



Méandre de la Meuse à Monthermé.

Le soir nous couchions à Charleville.

Charleville compte seize mille habitants et une place ducale qui ressemble à la place des Vosges, à Paris. Mézières, le chef-lieu des Ardennes, située qu'elle est dans une presqu'île de la Meuse, ne peut prendre aucun développement et n'a que sept mille habitants.

Bayart soutint là un siège fameux, en 1521, pendant

vingt-huit jours, contre les trente-cinq mille impériaux de Charles-Quint; il n'avait que deux mille hommes, et il dégagea la place.

Nous avons besoin de faire appel à ces souvenirs d'autrefois, car désormais nous allons parcourir des pays qui ont vu la honte de la France.

Mézières, assiégée trois fois en 1870 et bombardée du 30 décembre au 2 janvier 1871, dut capituler.

Mais nous voici à Donchéry, et il s'agit ici d'une capitulation plus lamentable. C'est à Donchéry que l'aile gauche des armées allemandes franchit la Meuse à la bataille de Sedan, pour couper la retraite à l'armée française du côté de Mézières.

A droite du chemin de fer on voit le château de Bellevue, où Napoléon III se constitua prisonnier et signa la reddition de la place.

On traverse la presqu'île d'Iges, où l'armée fut retenue trois jours prisonnière après la capitulation.

En face, on aperçoit les hauteurs de Frénois, où se trouvait le quartier de l'état-major allemand pendant la bataille du 1er septembre 1870.

On sait que Mac-Mahon était parti de Châlons pour se porter au secours de Bazaine, à Metz, par Montmédy; il avait été rejeté sur Sedan par le prince royal de Prusse et le prince de Saxe, ce dernier déjà victorieux à Beaumont (30 août). Les Allemands avaient traversé la Meuse, surtout du côté de Bazeilles. Les Français occupaient les hauteurs qui dominent la Givonne, c'est-à-dire la Moncelle, Daigny et Givonne, puis à l'ouest Illy et Floing, jusqu'à Iges. De quatre heures et demie à dix heures Bazeille et la Moncelle furent le théâtre de l'action, puis

Daigny, Givonne et Illy, où les Allemands opérèrent leur jonction vers deux heures. C'était la fin de la bataille. Les



Portrait de Bayart.

Français étaient acculés dans Sedan ; le maréchal Mac-Mahon avait été blessé ; le commandement avait passé à Ducrot, puis à Wimpfen ; cent trente mille des nôtres avaient reculé devant une force ennemie évaluée à deux

cent quarante mille hommes. Après des efforts héroïques, entre autres la charge de Galliffet au calvaire d'Illy et une sortie dernière de Sedan, il n'y avait plus qu'à se rendre, ce qui fut fait. Le désordre fut grand dans la malheureuse petite ville, encombrée de fuyards, de bagages et de charrettes; on s'y écrasait. C'était un désastre sans précédent : quatre-vingt mille prisonniers, dont quarante généraux, trois mille officiers, dix mille chevaux, quatre mille canons, soixante-dix mitrailleuses. Les Allemands perdirent dix mille hommes, les Français onze mille.

Maintenant ce n'est pas sans un grand serrement de cœur qu'on contemple les petites rues de Sedan, qui n'a rien d'intéressant comme monuments et qui a fait peau neuve, surtout du côté de la gare. On y voit la place Turenne et la statue du grand général qui est né ici. Suprême ironie! C'était le fils de Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et duc de Bouillon. Bouillon, la Tour d'Auvergne, Turenne, une trilogie de héros, et tout cela n'a servi qu'à glorifier l'Allemagne!

Nous allâmes à Bazeilles, sur la Meuse.

C'est un village dont la plupart des maisons sont neuves, car elles ont été reconstruites avec le produit d'une souscription nationale, après l'incendie au pétrole que l'on connaît. Un monument, en forme de pyramide, est élevé au centre à la mémoire des soldats et des habitants tués dans la bataille. Pas d'église, si ce n'est une pauvre maison avec une salle qui sert pour les besoins du culte. Les cloches sont suspendues à côté à une charpente en bois.

Reconstruisez l'église, allez, Français! vous avez besoin du Dieu des armées plus que jamais!

Et puis quoi? Il fallait bien faire encore le traditionnel



Monument de Sedan.

pèlerinage à l'ossuaire et à la maison des *Dernières Cartouches*.

C'est par une chaleur caniculaire que nous pénétrâmes dans le cimetière, où le fossoyeur nous amena devant un grand monument dont il nous ouvrit la porte. Nous nous engageâmes dans une allée centrale, bordée à droite et à gauche par des caveaux; d'un côté les Français, de l'autre les Allemands. Des squelettes, entendez-vous, et des squelettes revêtus encore de l'uniforme. Oh! ces ossements revêtus de lambeaux d'étoffe et chaussés de lourdes bottes! des uhlans, des hussards de la mort, des chasseurs hessois, des Bavarois bleus et des Saxons noirs; puis des lignards français, des cuirassiers, des artilleurs et des turcos. Pauvres Africains! comme vous avez froid ici! et comme vous devez vous sentir mal à l'aise, loin du soleil du grand désert baigné de lumière et du marabout qui balbutie les bénédictions d'Allah et du prophète! Ah! vous vous êtes pourtant bien battus, et vous méritez les joies du paradis!

Contre les Bavarois de von der Tann, l'infanterie de marine tint désespérément dans cette maison des Dernières Cartouches jusqu'à la fin, et Neuville, le peintre militaire, a placé là le sujet de son fameux tableau. On y a mis aussi un musée. Quel musée! Un tas de vieilleries accrochées aux murailles: des papiers militaires, des pompons, des sabretaches, des tuniques, des képis, des shakos, des fusils, des pistolets, des sabres, des cannes de tambour-major, des casques à chenille et à pointe, des lances de uhlans, des tonnelets de cantinières, des médaillons et des croix!

Une jeune fille, blonde comme les blés, vous montre toutes ces défroques avec sa figure candide, en débitant

sa leçon d'un ton monotone. Et tu gagnes ainsi ta dot, infortunée enfant, ta dot ramassée dans le sang et la poussière du champ de bataille!

Je m'arrêtai un peu longuement devant un tableau où l'on a réuni les photographies des généraux français et allemands qui avaient des commandements à Sedan : les Français, bien pomponnés, l'air crâne, le képi sur l'oreille; les Allemands, barbus ou la figure glabre, à la Moltke, raides, gourmés, sévères, et je ne pus pas m'empêcher de dire en voyant le contraste :

« Ceci devait tuer cela! »

X

EN PAYS WALLON

Sur l'impériale de la diligence de Bouillon. — A l'*hôtel de la Poste*. — Au château. — Le vieux vétéran. — Le fauteuil de Godefroy de Bouillon. — Histoire du premier roi de Jérusalem. — Le *Sanglier des Ardennes*, d'après Walter Scott. — Sombres pages d'histoire de France. — La chambre de l'empereur. — Les environs : Corbion, Cordemois, Botassart. — En Belgique comme en France tout finit par des chansons. — Chanson de grand'-mère. — Chanson wallonne. — Nos adieux à la Meuse, à Verdun. — Le commerce de cette ville par la Meuse. — Les *Vierges de Verdun*. — Siège de 1870. — Chevert.

Il est deux heures. Nous sommes dans un estaminet de Sedan, en pleine ville, — c'est le nom qu'on donne ici aux débits de vin et de bière. — La bière, cette bière du Nord, est détestable, mais il faut nous y faire; ça vaut trois sous le verre, mais ça ne vaut pas la bière des *Trois Suisses* de Bruxelles, ni celle de la *Poste de Clèves* à Amsterdam.

« Encore un verre!

— Encore un verre!

— Ça ne vaut pas cher!

— Ça ne vaut pas cher. »

Nous montons sur l'impériale d'une diligence qui va à Bouillon. Excellente position pour respirer et voir le pays. Et puis nous avons pour voisin un vénérable ecclé-

siastique, un doyen belge de là-bas, qui tire sa pipe en s'installant. Il nous donne toutes sortes de renseignements.

« Tenez, Messieurs, nous voici dans le fond de Givonne; nous traversons une partie du champ de bataille de 1870. Ah! j'ai vu ça; là, à droite, le talus de la route était noir de turcos, de cadavres de turcos. Pauvres enfants!

« Voici Givonne, sur le ruisseau de ce nom; c'était le centre des positions françaises; un trou, comme vous voyez!... Maintenant, la Chapelle; voilà la douane française, que vous trouverez en revenant; ne passez pas trop de tabac de la Semoy; les douaniers ne sont pas commodes. La douane belge, vous ne la rencontrerez qu'à Bouillon... Tenez! là, à droite encore, il y avait les ambulances du prince de Saxe. Mon frère, qui est médecin, était avec lui; il en a soigné des Français!... Nous voici à treize kilomètres de Sedan; encore six avant d'arriver; c'est la frontière belge marquée par ces maisons. Les Français fuyaient partout; il y en avait beaucoup ici. Voici ce que mon frère a vu: Un major allemand, officier de cavalerie, bel homme, l'air d'un grand seigneur, se précipite sur un groupe d'officiers français :

« — Rendez-vous, Messieurs!

« — Nous regrettons, Monsieur, nous sommes en territoire neutre.

« — Neutre? Ah! bien. »

« Et il s'enfuit.

« Il n'avait pas fait dix pas sur le chemin à gauche, en territoire français, qu'un franc-tireur, caché derrière un arbre, le décrocha d'un coup de fusil. Son cheval l'emporta bien loin, lui tué, son corps pendant à terre, les pieds

pris dans les étriers. Quelle horrible chose que la guerre!... Nous entrons dans la forêt des Ardennes. Ça va loin, loin, jusqu'à Saint-Hubert, savez-vous?... Regardez quels jolis coins; ces étangs sous bois, ces ruisselets, ces fraisiers, ces fougères. Ah! c'est beau, les Ardennes!... Attention! nous coupons la route de Florenville et nous ne sommes pas loin du château des Ammerois, résidence d'été du comte de Flandre... Encore un peu de patience: au tournant vous verrez les vieilles tours du château de Bouillon sur leur grand rocher: Bouillon, savez-vous? ville de deux mille six cents habitants, ancienne capitale d'un duché indépendant, française de 1795 à 1815, après luxembourgeoise, hollandaise et belge depuis 1839. Voici! Messieurs, voici! Et voilà la jolie Semoy qui lui fait une ceinture toute verte et toute zigzagante... »

Oui, voilà les hauts et noirs donjons d'un vieux et immense castel, plus immense que ceux du Rhin, mieux conservé; on dirait qu'il est habité, on dirait que les hommes d'armes veillent là-haut, sur le chemin de ronde et dans les échauguettes; on dirait que le cor va retentir au bruit que fait notre diligence d'antan; on dirait le moyen âge. Voici un pont sur lequel nous passons et qui réunit les quartiers des deux rives; voilà plus loin, à gauche, un autre beau pont, voilà l'Athénée royal, la gare du petit chemin de fer de Paliseul. Stop! cocher, stop! nous sommes sur la petite place, près du second pont, devant l'*hôtel de la Poste*.

Un gros monsieur et une grosse dame nous reçoivent: ce sont les hôteliers. Le gros monsieur est de plus médecin, mais il n'exerce guère que pour parler latin avec les lettrés comme nous, quand il a deviné un lettré parmi ses

hôtes. Hôtel rudimentaire, chambres rudimentaires, salle à manger rudimentaire, tout est rudimentaire ; c'est une véritable auberge; n'importe! nous nous y installons.

Il le faut bien, Charles est déjà dans les bras de sa mère et de sa sœur, qui lui disent :

« Tu vas rester ici, j'espère, et monsieur aussi. Tu ne sais pas tout ce qu'il y a à voir : le château, le pays, les excursions; la vie d'hôtel est assez amusante; les convives à table changent tous les jours. Et puis il y a le notaire, le chef de gare, qui apportent les nouvelles. Et une cave, nous ne te disons que ça, une cave célèbre à vingt lieues à la ronde!

— Ah! tant mieux! fait Charles, car la bière...

— Et tout ça coûte cinq francs par jour.

— Alors je reste. En Hollande, on nous a écorchés. Là où on donne un franc en France, on donnait un florin. Alors tu comprends ? »

Nous nous installons. Chambre sur la Semoy, et par conséquent pas mal de moustiques. On ne peut avoir tous les avantages.

Tara ta ta, tara ta ta!

« Qu'est-ce que cela encore? criai-je en me précipitant dans le corridor.

— Oh! rien, Monsieur, répond une petite bonne; c'est l'école des sous-officiers, de l'autre côté de l'eau.

— Ah! bon! »

Nous dînons; nous faisons connaissance avec le notaire et le chef de gare, deux Wallons distingués, les autorités du lieu; nous faisons connaissance aussi avec la cave du médecin-hôtelier, et nous allons dormir du sommeil du juste.

Le lendemain matin nous grimpons au château.

Oh! un vrai château, vous dis-je, un château formidable. Voyez les deux ponts qu'il faut franchir avant d'y arriver; supprimez les ponts, c'est le vide, c'est l'abîme. Hardis seraient ceux qui voudraient s'élancer à l'assaut. Puis deux monstrueux bastions, et entre les deux une petite porte d'entrée.

On va sonner à un logement de gardien qui est là. Un gros homme, court et trappu, sort de là.

« Vous êtes le gardien ?

— Oui, Moussié.

— Voulez-vous nous montrer le château ?

— Oui, Moussié. »

Nous lui appartenons corps et âme désormais. C'est un ancien soldat, un vétéran, comme on dit ici. Et une place de faveur, savez-vous? Il doit en récolter des piécettes, ce vétéran! Aussi il est tout plein de reconnaissance et confit en monarchisme. Rien du Wallon chez lui.

« Nous attendons Sa Mazesté demain ou après-demain.

— Le roi ?

— Non, Moussié, Sa Mazesté la reine et Son Altesse royalle, monseigneur le comté de Flandré.

— Ils viennent souvent ?

— Assez souvent, à cause du château voisin des Ammerois. Il n'est pas fier, Monseigneur le comté, oh! pas fier du toute. Il me frappe sur l'épaule et me dit commé ça :

« — Eh! vieux, comment ça va ? — Ça va bien, Monseigneur, lui dis-je. Et vous aussi, zé pense ? »

Il pleut; mais ça nous est bien égal, puisque nous nous

enfonçons dans cette montagne de pierres. On nous montre la tour d'Autriche, avec les armes de Charles-Quint gravées dans les moellons, les cours des poudrières et les embrasures des canons, les oubliettes et les casernes élevées par les Hollandais sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean. Pas artistes, les Hollandais! C'est affreux, ces casernes! On nous montre tout; les « massicoulis », dit le bonhomme de guide, la cour de justice, la chambre des supplices, avec des crochets dans la muraille, l'endroit à l'extérieur où se trouvaient les fourches patibulaires. Le patient pouvait gigoter tout à son aise contre un grand pan de mur lisse à la vue de ses frères d'armes campés en bas dans la prairie de l'Évêque, sur les rives de la Semoy. Horrible! Puis le vétéran nous fait voir un réservoir où nagent de magnifiques poissons.

« C'est pour Monseigneur, ça, hein? »

Il feint de n'avoir pas entendu et tire un coup de pistolet dans un puits qui va se perdre à quinze mètres au-dessous de la rivière. Nos compagnes en tressautent d'effroi, car on entend longtemps les roulements d'un terrible tonnerre.

Je n'ai pas dit le plus beau. Il nous ramène dans une anfractuosité du rocher par des couloirs en lacets et des escaliers impossibles, et nous désignant une sorte de siège creusé là dans la pierre :

« Ça, dit-il imperturbable, c'est le fauteuil de Godefroy de Bouillon. C'est ici qu'il venait pour surveiller la route de France, par laquelle vous êtes venus hier. »

C'est le bouquet.

Et pourtant, voyons! où est-il né Godefroy de Bouillon? où a-t-il passé les premières années de sa vie? Les

uns disent qu'il naquit à Baysy, dans le Brabant wallon, à deux lieues sud-est de Nivelles et non loin de Fleurus[1]: les autres disent qu'il est né ici.

Quoi qu'il en soit, Godefroy fut duc et souverain de ce pays, le fait est certain. Le duché de Bouillon (ville et territoire) était un démembrement du comté de Boulogne. Godefroy, fils d'Eustache de Boulogne, était héritier de Godefroy le Bossu, duc de Bouillon, son oncle. Il descendait par les femmes de Charlemagne. Dans sa jeunesse, il s'était distingué dans la guerre déclarée entre le saint-siège et l'empereur d'Allemagne. Il tua, sur le champ de bataille, Rodolphe de Rhinfeld, duc de Souabe, à qui Grégoire avait envoyé la couronne impériale. Lorsque la guerre s'alluma en Italie pour la cause de l'antipape Anaclet, Godefroy entra le premier dans la ville de Rome, assiégée par les troupes de Henri. Il se repentit, dans la suite, de ce que la plupart des chrétiens regardaient comme un sacrilège, et fit vœu d'aller à Jérusalem pour délivrer les saints lieux.

Alors il aliéna ses domaines, vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun et céda ses droits sur le duché de Bouillon à l'évêque de Liège, pour la somme modique de quatre mille marcs d'argent et d'une livre d'or. Il avait rassemblé sous ses drapeaux quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Il se mit en route huit mois après le concile de Clermont, emmenant avec lui son frère Eustache de Boulogne, son autre frère Baudouin et son cousin Baudouin du Bourg. Ces deux derniers devaient être après lui rois de Jérusalem.

[1] Michaud, *Histoire des Croisades.*

Il joignait la bravoure et les vertus d'un héros à la simplicité d'un cénobite. Son adresse dans les combats et une force de corps extraordinaire le faisaient admirer au milieu des camps. La prudence et la modération tempéraient sa valeur, et jamais sur le champ de bataille il ne compromit ou ne déshonora sa victoire par un carnage inutile ou par une ardeur téméraire. Il était animé d'une dévotion sincère et toujours prêt à se dévouer pour la cause du malheur et de l'innocence. Les princes et les chevaliers le regardaient comme leur modèle, les soldats comme un père, les peuples comme leur appui.

Après avoir triomphé des obstacles qu'opposait aux croisés l'empereur de Constantinople, Alexis, il pénétra en Asie, s'empara de Nicée, vainquit les Turcs à Dorylée, prit d'assaut Antioche et enfin Jérusalem.

L'histoire des croisades est remplie de ses traits de bravoure : tantôt, d'un coup d'arbalète il tue un guerrier musulman qui, nouveau Goliath, défie sans cesse les chrétiens en combat singulier; tantôt, défendant un soldat attaqué par un ours, il reçoit une grave blessure à la cuisse; tantôt il porte un coup si terrible à un Turc, qu'il partage littéralement son corps en deux parties, dont l'une tombe à terre et l'autre reste attachée à la selle du cheval.

Mais il faut le voir, le jour de la prise de Jérusalem, quittant ses compagnons, suivi de trois serviteurs seulement, se rendre, sans armes et pieds nus, dans l'église du Saint-Sépulcre et y répandre ses prières et ses larmes.

Dix jours après la victoire, les croisés s'occupent de relever le trône de David et de Salomon, et dans le conseil des princes le comte de Flandre prend la parole :

« Mes frères et mes compagnons, nous devons chercher le plus digne pour gouverner ce royaume, qui est encore en grande partie aux mains des barbares... Il faut que celui qui est appelé à gouverner ce pays ait toutes les qualités nécessaires pour s'y maintenir avec gloire : il faut qu'il unisse à la bravoure naturelle aux Francs la tempérance, la foi et l'humanité... Celui que nous prendrons pour chef doit servir de père à tous ceux qui renonceront à leur patrie et à leur famille... Il doit faire fleurir la vertu sur cette terre où Dieu lui-même en a donné le modèle; il doit convertir les infidèles, les accoutumer à nos mœurs et leur faire bénir nos lois. »

Les électeurs firent alors une enquête sur les candidats à la couronne, et les serviteurs de Godefroy de Bouillon dirent qu'ils n'avaient à lui reprocher qu'un seul défaut, celui de contempler avec une vaine curiosité les images et les peintures des églises. O naïf moyen âge! Et, ajoutaient-ils, « il s'y arrêtait si longtemps, même après les offices divins, que souvent il laissait passer l'heure du repas, et que les mets préparés pour sa table se refroidissaient et perdaient leur saveur ! »

Godefroy de Bouillon fut proclamé roi de Jérusalem et conduit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre : mais il refusa les marques de la royauté en disant que jamais il n'accepterait une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde avait porté une couronne d'épines. Il se contenta du titre modeste de *défenseur et baron du Saint-Sépulcre*.

Immédiatement le nouveau roi s'était mis à l'œuvre : il avait fait établir et rédiger un code de lois qui prit le nom d'*Assises de Jérusalem*, et il porta ensuite ses armes victo-

rieuses jusque sous les murs de Damas. Il mourut le 17 juillet 1100, dans les sentiments de la piété la plus vive, un an seulement après la prise de Jérusalem, et fut enseveli, au pied du calvaire, dans l'église du Saint-Sépulcre[1].

Les évêques de Liège gardèrent Bouillon jusqu'en 1482. A cette époque, Guillaume de la Marck, prince de Sedan, s'en empara. Il avait mérité, par sa férocité, le nom de Sanglier des Ardennes. Chassé de Liège par un meurtre, il se vengea en faisant périr l'évêque de cette ville, Louis de Bourbon, qui l'avait élevé.

C'est ce Guillaume de la Marck dont nous parle Walter Scott dans un de ses plus beaux romans[2] :

« Au bout de la table, sur le trône superbe de l'évêque, était assis le redoutable Sanglier des Ardennes, bien digne de ce nom terrible dont il affectait d'être charmé et qu'il cherchait à justifier pleinement. Son casque ne couvrait point sa tête, mais il portait sa pesante et brillante armure, dont il se dépouillait rarement. Sur ses épaules était un vaste surtout fait de la peau apprêtée d'un énorme sanglier, dont les pieds et les défenses étaient d'argent massif; la peau de la tête de cet animal était arrangée de manière que quand le baron la tirait sur son casque ou sa tête nue, en guise de capuchon, comme il se plaisait souvent à la placer, elle lui donnait l'air d'un monstre ricanant d'une manière horrible.

« La partie supérieure du visage de Guillaume de la Marck pouvait presque tromper sur son caractère; car,

[1] Michaud, *Histoire des Croisades;* Rohrbacher, *Histoire de l'Église;* Guillaume de Tyr.

[2] *Quentin Durward.*

quoique ses cheveux, lorsqu'ils étaient découverts, ressemblassent aux soies rudes et sauvages de l'animal sous la hure duquel il les cachait, un front élevé et des yeux vifs annonçaient le courage et quelque générosité. Mais sa violence avait enflé les muscles de ses joues, tandis que la débauche et l'intempérance avaient terni l'éclat de ses yeux, rougi la partie qui aurait dû en être blanche et donné à toute sa figure une hideuse ressemblance avec le monstre auquel le terrible baron se plaisait à ressembler. Une bouche projetée en avant et une mâchoire supérieure extraordinairement épaisse, garnie de longues dents, le faisaient ressembler au sanglier. »

Après avoir fait ce portrait, le romancier raconte la scène du meurtre de l'évêque.

Autour de la table, au milieu des soldats, on distinguait Nikkel-Blok, le boucher, placé à côté de la Marck; ses manches retroussées laissaient à nu ses bras teints de sang jusqu'aux coudes; son couperet, placé devant lui sur la table, en était également couvert...

L'évêque de Liège, Louis de Bourbon, entrait dans la salle. Le désordre de ses cheveux, de sa barbe et de ses vêtements, attestait les mauvais traitements qu'il avait essuyés. Il déploya une dignité et une noblesse qui convenaient au noble sang dont il était issu.

« Nikkel, prépare-toi, » fit Guillaume.

Le bourreau se leva, saisit sa hache, et, courant se placer derrière le siège du farouche de la Marck, il la tint levée d'un bras nerveux.

L'évêque parlait :

« Tu as poussé à la rébellion une ville impériale; tu as attaqué et pris d'assaut le palais d'un prince du saint

Empire germanique; tu as massacré ses sujets, pillé ses trésors, maltraité sa personne. Pour tous ces méfaits tu as mérité d'être mis au ban de l'empire, d'être déclaré proscrit, hors la loi, d'être privé de tes biens et de tes droits. Tu as violé la maison du Seigneur, porté tes mains sur un Père de l'Église, souillé le sanctuaire de sang et de rapine.

— As-tu fini? s'écria de la Marck en frappant du pied.

— Non! Je t'ai dit tes crimes; connais maintenant ce que je puis t'offrir. Comme prince miséricordieux et prélat chrétien, je mets de côté mes offenses personnelles et te pardonne; jette ton bâton de commandant, abdique ton pouvoir usurpé, rends la liberté à tes prisonniers, restitue le produit de tes rapines, revêts-toi d'un sac, va à Rome en pèlerinage, nous implorerons pour ta vie la miséricorde de la chambre impériale de Ratisbonne, et pour ton âme celle de notre saint-père le pape. »

Lorsque l'évêque eut cessé de parler, Guillaume regarda Nikkel-Blok et leva un doigt. Le bourreau frappa comme s'il eût rempli son office habituel dans sa tuerie, et l'évêque tomba.

Les Liégeois se levèrent, jetant des cris d'horreur et de vengeance; mais Guillaume s'écria d'une voix terrible :

« Eh quoi! vils pourceaux de Liège, vous qui vous vautrez dans la bourbe de la Meuse, vous oseriez lutter contre le Sanglier des Ardennes! Allons! mes marcassins, montrez vos défenses à ces porcs flamands. »

Ceci est du roman, mais cela doit friser de bien près l'histoire.

Après ce meurtre, la Marck se réfugia près de Louis XI,

suscita une révolte à Liège, ravagea le Brabant et réussit à mettre son frère Robert en possession de la châtellenie de Bouillon; il finit par tomber entre les mains de l'archiduc Maximilien, qui lui fit trancher la tête en 1485.

Le mariage de Charlotte de la Marck avec H. de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, fit passer Bouillon à la maison de la Tour en 1591.

Quand on sort du château de Bouillon et de la Marck, avant de se retrouver sur la jolie esplanade plantée de grands arbres où le dimanche les Bouillonnais dansent gaiement, le vieux guide a l'audace de vous montrer son musée de Bazeilles à lui, de vieux sabres rouillés et des pipes longues en porcelaine. Il vous propose d'acheter quelques-uns de ces articles. Pouah!

C'est que, au lendemain de Sedan, le château a servi de prison et d'hôpital aux malheureux Français. Ces casemates, ces corps de garde, ces poternes et ces ponts-levis étaient admirablement appropriés à cette destination.

Le lendemain de Sedan!

Le colonel Charmet arriva à Bouillon, vers quatre heures du soir, afin de retenir une chambre pour Napoléon III, à l'hôtel de la Poste. Un témoin oculaire nous a raconté qu'à l'arrivée des bagages impériaux, qui étaient nombreux, tout le monde haussait les épaules. C'est qu'on s'était tellement habitué à la gloire des Napoléons, qu'on ne pouvait voir leur chute.

« Allons donc! faisait-on, il n'était donc pas à la hauteur! »

Nous avons vu la chambre où l'empereur avait passé toute une nuit. Quelle nuit! Et quelle chambre avec son

papier de quatre sous, sa pendule de pacotille et ses tableaux valant les images d'Épinal, à côté des hauts lambris des Tuileries et de Saint-Cloud, avec leurs colonnades, leurs objets d'art, leurs perspectives et leurs souvenirs surtout de la gloire et du triomphe accumulés!

C'est la chambre dont on voit les deux fenêtres à droite, au premier étage, quand on se place en face de l'hôtel près du pont.

Devant l'hôtel de la Poste un attroupement considérable s'était formé. Napoléon se mit à la fenêtre pour saluer. Un Français cria : « Vive l'empereur! » et un officier belge le gifla pour avoir eu cette audace. Pour dîner, l'infortuné prince demanda une omelette et un poulet, quoi qu'on en ait dit, et il mangea. Le lendemain il partait pour Libramont et Cassel.

On nous a offert de coucher dans le lit de l'empereur, mais nous n'y tenions pas. Ça donne le cauchemar, ces choses-là! Une fois, à Sélinonte, en Sicile, nous avons passé toute une nuit dans le lit où le duc d'Aumale avait dormi. Ce n'était plus la même chose.

Bientôt les environs de la petite ville n'eurent plus de secrets pour nous. Les courses les plus charmantes sont celle de Corbion et celle de Botassart, en prenant à gauche ou à droite de la Semoy. Si l'on va à Corbion, on longe les bâtiments de l'école des sous-officiers ou l'on traverse la cour de leur caserne. Il n'est pas rare qu'on puisse assister à leurs exercices d'armes ou de chant. On leur donne des leçons de musique. Bravo, les Belges! Puis on file vers la forêt, le long de l'eau; on monte, on descend par cent jolis endroits; ce sont des clairières, des prairies; il y a une sorte de promontoire avec une jolie vue fores-

tière. Placez là une petite pagode; ce sera un coin de Chine, comme j'en ai vu cent fois là-bas. Enfin on arrive à Corbion, village de montagnes, tout en bosses et en précipices, et encore une vue large sur cent autres montagnes et cent autres bosses.

Si l'on veut, on peut, près de l'École militaire, traverser la Semoy en bateau, et par un délicieux chemin sous bois on arrive à la ferme Cordemois, où l'on boit une bonne jatte de lait, et l'on admire la « roche du Pendu », qui se dresse à pic sur la rivière.

Voulez-vous aller à Botassart? n'y allez pas comme nous le fîmes une première fois, à travers les taillis, et avec la maman de Charles encore! Ah! Dieu! la pauvre maman a-t-elle souffert, et nous aussi! roulant sur les galets schisteux et les aiguilles des pins! Mais, vous savez, du haut de Botassart, quand on contemple la presqu'île de la Semoy, ressemblant à un énorme crocodile étendu dans l'eau, c'est beau, beau, beau!

Et tant d'autres courses! par exemple, celle d'Auby et de la grotte de Saint-Remacle, où nous nous sommes perdus. Et vous croyez que les gens de campagne vous renseignent? Ah! bien non! Dans leur sauvagerie farouche de Wallons, ils vous regardent comme l'ennemi, le profane et le sacrilège qui vient troubler le repos des nymphes et des naïades, et j'ai vu des paysans qui, pour mieux tromper leur monde, avaient mis les poteaux indicateurs des routes sens dessus dessous.

Pas besoin d'aller bien loin du reste pour faire une jolie promenade; la forêt est à deux pas, la rivière aussi. Un jour, derrière l'hôtel, je me promenais délicieusement en pensant que j'écrirais peut-être ces lignes. C'était tout

à l'orée du bois, quand j'entendis ce délicieux dialogue chanté sur un vieil air du siècle dernier :

Que le jour me dure,
Passé loin de toi !
Toute la nature
N'est plus rien pour moi.

Le plus vert bocage,
Quand tu n'es pas là,
N'est qu'un lieu sauvage,
Pour moi sans appât.

Hélas ! si je passe
Un jour sans te voir,
Je cherche ta trace
Dans mon désespoir.

Si je t'ai perdue,
Je reste à pleurer,
Mon âme éperdue
Est près d'expirer.

Je me rapprochai ; j'écartai les feuilles ; j'avais presque reconnu les voix. C'étaient mon Charles et sa sœur.

Nous nous faisions des amis à Bouillon. Un cordonnier, qui cumulait aussi les fonctions de photographe et de chasseur, nous racontait des histoires de sangliers qui viennent ici rendre de fréquentes visites aux champs de pommes de terre. Le cordonnier nous montra son couteau de chasse, fait avec la lame d'une épée de chirurgien trouvée à Sedan ; on voyait encore sur la poignée le caducée médical. Et il nous indiqua un endroit peu connu du côté de Corbion, nommé la « Hottée du Diable ». Nous y allâmes. C'était une coulée de gigantesques rochers jetés, on ne sait comment, le long d'une colline, et

comme tombés l'un après l'autre d'une hotte diabolique.

Un jour le chef de gare chauffa une machine et nous conduisit à bord de la locomotive jusqu'à Noirefontaine. Quant au notaire, admirateur passionné de la langue wallonne, il nous en donnait souvent quelque échantillon, et nous apporta une fois celui-ci, à propos de l'établissement de nouveaux impôts :

LES NOVELLES CONTRIBUTIONS

Dins on' commun' di ç pays-ci
Qu'a on' bouss' qu'est trawée,
Gn'auret do novia, mes amis
Après l'novelle année.
Ca les contributions.
La faridondaine, la faridondon
Sus les habitants vont s'clauchi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami,

C'est les pianos, les balcons
Et bin sûr les grillages
Et co les trompett' à piston
Qu'auront chau dins l'village.
Gare aux flut' à l'oignon,
La faridondaine, la faridondon,
Et co les clarinett' ossi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

On n'pauret co mau do rovii
Les huch qu'ont des sonnettes,
Et les cabinets des cortis
Usqu'on vet des lunettes.
Tos les chets do l'maujon,
La faridondaine, la faridondon,
Paieront po l'moins deux francs et demi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Po les canaris, les pinsons
Ci s'ret co l'même affaire,
Vos n'sauriez nourri on mouchon
Sins l'dèclaret au maire,
Pus, ci s'ret les pigeons,
La faridondaine, la faridondon,
Les gatt' et les bouriq' ossi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Ji n'òs'rais poirtet on toupet,
Mi qu'a on' tiess' pèlée
Ni co mette on' pènée à m'net
Moins d'chìs francs par année.
Po do l'baube au menton,
La faridondaine, la faridondon
I fauret co todi pay,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Les homm' qu'auront passet trente ans
Et s'ront célibataires
Paieront on' cinquante di francs.
Tant mieux po les commères!
Gn'a bramin qui trouv'ront,
La faridondaine, la faridondon
Des vis cassiers po s'ahessi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Gn'auret cor on' contribution
Dissus les boiss' aux lettes
Et po les commérs' qui vôtront
Poirtet des épaulettes.
On dit que les droits montront,
La faridondaine, la faridondon
Jusqu'aux paratonner' ossi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Nos n'astans nin co au coron...
Gn'a pus d'on' manche à mette,
On vut co taxet les lorgnons
Et les poirteux d'lunettes.
Mais les aveul' chappront,
La faridondaine, la faridondon,
Et les boign' por on' ouie ossi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

Nos rovians co din nos' chanson
Put èt pus d'one affaire.
Ça pouss'ret comme des raubuissons
Qu'on vet sòrti fou d'terre,
Gn'auret on' belle méchon,
La faridondaine, la faridondon,
Li r'ceveu aurait do plaigi,
Biribi.
A la façon de Barbari, mon ami.

PICARD *fecit.*

Cette chanson moqueuse avait été imprimée à Beauraing, qui est le pays de ce notaire wallon.

Nous rentrons en France, revoyons la Meuse à Sedan et à Mézières, et allons lui dire adieu à Verdun seulement.

Verdun est une place forte, dont Vauban a élevé la citadelle. La ville a un évêché et est célèbre pour ses anis et ses dragées. Déjà importante au temps des Romains, elle fut conquise par Clovis en 502, prise par Othon le Grand, et fit partie de l'empire d'Allemagne. Les Prussiens se sont sans doute souvenu de cela, comme pour Strasbourg, quand ils s'en emparèrent en 1792 et en 1870; la dernière fois ce ne fut pas sans peine. C'était aussi un des fameux trois évêchés, — Metz, Toul et Verdun, — que Henri II réunit à la France en 1552.

On connaît le traité de Verdun, pour peu qu'on sache un peu d'histoire de France. C'est celui que les fils de Louis le Débonnaire conclurent en 843 et dans lequel ils se partagèrent l'empire de Charlemagne. Lothaire, avec le titre d'empereur, eut l'Italie et tout le pays compris entre les Alpes, à l'est, le Rhin, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône; Louis, toute la Germanie transrhénane, avec Worms, Spire et Mayence; Charles le Chauve, les contrées situées à l'ouest de la Meuse, de la Saône et du Rhône, qui formèrent le royaume de France.

La Meuse a fait longtemps la richesse de Verdun. Le poète Venance Fortunat, passant à Verdun, chantait les nombreux bateaux qui de toutes parts sillonnaient la Meuse, dont le nom sonne si doucement, *Mosa dulce sonans,* et vantait le commerce fécond qui se faisait sur son cours, *triplice merce ferax.*

Sous Charlemagne, Berthaire parle des *braceuse,* commerçants établis à la ville basse, sur les divers bras de la rivière.

Et le chroniqueur Richer de Reims, qui accompagnait le roi Lothaire de France, au siège de Verdun en 784, représente cette ville comme le cloître ou le clos des marchands, *claustrum negotiatorum*, muni déjà d'une bonne muraille, *muro instar oppidi constructum.*

C'est qu'à ces époques éloignées on se servait beaucoup des cours d'eau ou « chemins qui voyagent », suivant l'expression de Sully.

Mais la batellerie perdit de son activité vers le commencement du XVIIe siècle, et depuis lors elle a été en déclinant jusqu'à la fin du XVIIIe. A partir de ce moment, on ne voit plus venir à Verdun que quelques rares

bateaux amenant, de la Belgique et des Ardennes, de la houille et du fer. Maintenant grâce au canal de l'Est, qui va rejoindre au delà de Commercy celui de la Marne au Rhin, de nombreux bateaux viennent chercher du bois et de la pierre des carrières environnantes, au grain serré et brillant comme du marbre.

« Le pays verdunois, dit Charles Colbert, frère du grand Colbert, dans un rapport au roi, est fertile ; les vins, bleds et fruits y viennent en abondance, et s'y donnent souvent à vil prix. On y fait un grand commerce de dragées. »

Leur fabrication remonte au moyen âge. Dès 1500, leur réputation était européenne. On en offrait pour la bienvenue aux rois et aux reines qui faisaient l'honneur à Verdun de passer dans ses murs ; on en offrait par centaines de boîtes aux évêques y faisant leur première entrée solennelle. Aujourd'hui cette fabrication jette annuellement à tous les gourmands de France et de l'étranger quinze cent mille kilogrammes de dragées [1].

Les vierges de Verdun ont payé de leur vie celles qu'elles offrirent au roi de Prusse.

Verdun avait, nous l'avons vu, capitulé en 1792. C'était le 2 septembre. Un coup de fusil ayant été tiré sur un parlementaire, les Prussiens voulurent annuler la capitulation et brûler la ville. Quand les autorités municipales se présentèrent au roi Frédéric-Guillaume II, pour offrir les réparations nécessaires, celui-ci refusa de les recevoir.

Saisies d'effroi, alors, quelques femmes proposèrent de

[1] *Verdun*, l'abbé Gabriel, 1888.

courir au quartier général prussien et d'offrir au roi une corbeille de dragées.

Une députation de jeunes filles fut choisie à cet effet. Elles étaient en blanc et mises fort simplement. L'accueil de Frédéric-Guillaume fut très réservé; il refusa les dragées, mais le sac de la ville ne fut pas ordonné.

L'irritation fut considérable à l'Assemblée nationale, quand on apprit la capitulation, qui était cependant devenue inévitable. Après Valmy, les Français rentrèrent à Verdun; on décréta que la ville n'avait pas démérité de la patrie, mais le pardon ne s'étendit point jusqu'aux huit jeunes filles qui avaient offert des dragées au roi de Prusse.

Vingt-sept habitants de Verdun accompagnèrent les tendres victimes à l'échafaud.

Victor Hugo a chanté dans une ode célèbre les *Vierges de Verdun* :

Pourquoi m'apportez-vous ma lyre,
Spectres légers? que voulez-vous?
Fantastiques beautés, ce lugubre sourire
M'annonce-t-il votre courroux?
Sur vos écharpes éclatantes,
Pourquoi flotte à longs plis ce crêpe menaçant?
Pourquoi sur des festons ces chaînes insultantes,
Et ces roses teintes de sang?

Retirez-vous : rentrez dans les sombres abîmes...
Ah! que me montrez-vous?... quels sont ces trois tombeaux?
Quel est ce char affreux surchargé de victimes?
Quels sont ces meurtriers couverts d'impurs lambeaux?
J'entends des chants de mort; j'entends des cris de fête.
Cachez-moi le char qui s'arrête!...
Un fer lentement tombe à mes regards troublés;
J'ai vu couler du sang... Est-il bien vrai, parlez,
Qu'il ait rejailli sur ma tête?

. . . .

Ce fut une affreuse odyssée que celle de ces jeunes filles, qui furent interrogées à Verdun, jugées à Saint-



Les bords de la Meuse en Ardennes.

Mihiel, enfermées dans une prison de cette dernière ville pendant une année, puis transportées à Paris, jugées de nouveau par l'abominable Fouquier-Tinville, et exécutées

le 25 avril 1794 (6 floréal). Quel long martyre! Et deux de ces enfants n'avaient pas dix-huit ans! aussi seules trouvèrent-elles grâce devant la loi. Et qu'avaient-elles fait, après tout?

Le dixième siège de Verdun eut lieu en 1870. La ville possédait cent trente-sept pièces d'artillerie et trois mille cinq cents hommes de troupe, dont quatorze cents gardes nationaux et dix-huit cents mobiles. Un premier bombardement eut lieu le 24 août; les Saxons envoyèrent un millier d'obus, qui ne tuèrent que quelques personnes, tandis qu'eux perdirent deux cent cinquante à trois cents hommes.

Le blocus de la place se resserra.

Le deuxième bombardement commença à six heures du matin, le 26 septembre; il dura cinq heures et tua cinq hommes. Puis combat sur la côte Saint-Michel, où les Allemands perdent soixante à quatre-vingts soldats (2 octobre).

Troisième bombardement les 13, 14 et 15 octobre.

Les Allemands avaient été chercher des canons à Toul et à Sedan. Pendant cinquante heures ce fut comme un roulement de tonnerre continuel. Les assiégés tuèrent aux Allemands cent soixante hommes et démontèrent cinq ou six pièces; ils n'eurent que vingt-cinq tués et cinquante-huit blessés. Les Allemands avaient lancé vingt-cinq mille obus ou boulets.

Deux sorties eurent lieu le 19 et le 28 octobre; chaque fois on encloua des canons; la première fois douze. Deux mille cinq cents échappés de Sedan de toutes armes étaient venus renforcer la garnison. Tout ce monde fit beaucoup de mal aux assiégeants, surtout lors de la seconde sortie.

Mais ceux-ci voulaient prendre Verdun à tout prix. Metz venait de se rendre. Cent cinquante pièces allaient écraser Verdun; Verdun se rendit.

La garnison était prisonnière.

La ville conservait tous ses canons, toutes ses armes, toutes ses munitions.

Il n'y avait pas de fort sur le mont Saint-Michel avant la guerre; maintenant une double ceinture de forts entourent Verdun et en font une position terrible pour l'ennemi futur. Vingt-cinq villages, enfermés dans le périmètre de ces ouvrages militaires, permettront de soutenir un blocus qui durerait des années.

Je voulais finir mon livre sur un sujet réconfortant. en voilà un. Comment ne pas dire aussi que Verdun est la patrie du glorieux Chevert, qui prit Prague en 1741, et défendit cette même place pendant dix-huit jours, avec dix-huit cents hommes, contre toute l'armée autrichienne?

Ah! non, allez! mes jeunes lecteurs, la France n'est pas morte.

FIN

TABLE

I

BRUXELLES

II

BRUXELLES (SUITE)

III

LA REINE DE L'ESCAUT

IV

LA PERLE D'ANVERS

V

UNE VILLE MORTE

VI

CE QUE C'EST QUE LA HOLLANDE

VII

LES CAPITALES DE LA HOLLANDE. — LA HAYE

2000. — Tours, impr. Mame.



